
3 1761 07830895 4





LES GRANDS CONVERTIS

DU MÊME AUTEUR

Chez Perrin et Cie

TOUILLARD, ÉLECTRICIEN, roman .... 1 vol.
L'ORCHIDÉE, roman .... 1 vol.

Librairie Ollendorff

LA JEUNESSE DE PAUL MÉLIANDE, roman.... 1 vol.

JULES SAGERET

—

Les Grands Convertis

M. PAUL BOURGET. — M. J.-K. HUYSMANS

M. BRUNETIÈRE. — M. COPPÉE



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

INTRODUCTION

Quelle fureur pousse donc l'Eglise et la démocratie, ou du moins le parti démocratique, à se combattre sans cesse ? Peut-être n'en savent-ils rien eux-mêmes, ce qui est ordinaire dans une rixe où l'on s'efforce de frapper fort bien plus que de comprendre pourquoi on frappe.

Toutefois, entre temps, les adversaires de l'Eglise s'écrient : « Nous luttons contre le principe d'autorité. » Autoritaire ! L'Eglise ! Comme ils la méconnaissent ! Ses dogmes immuables ne l'empêchent pas d'être une barre de caoutchouc peinte en fer, suivant une comparaison célèbre. Naguère encore despotique et intolérante, la voici devenue libérale, et sincèrement libérale parce qu'elle veut conserver et même augmenter sa clientèle bourgeoise. Elle restera libérale jusqu'au jour où cette clientèle changera d'idées ou de nature.

Si de tels avatars surprennent d'abord, c'est qu'on oublie le merveilleux mécanisme d'évolution que possède l'Eglise. Ses décisions doctrinales ne peuvent être sans doute abrogées, mais elle ne se fait pas faute de les interpréter, et d'interpréter ses

interprétations, et puisque, d'autre part, le catholicisme est abondamment pourvu de textes contradictoires, comme toutes les autres religions dogmatiques, rien n'empêche les vérités éternelles de se plier aux contingences.

Enfin l'Eglise possède encore la ressource de l'oubli. Elle veut aujourd'hui faire oublier le *Syllabus*. Des traductions françaises du *Syllabus* étaient répandues, il y a moins de trente ans, parmi les élèves des Jésuites ; on n'en trouverait plus une seule aujourd'hui si la Ligue des Droits de l'homme n'avait comblé cette lacune en croyant jouer un bon tour à l'Eglise. Quelle naïveté! « Le *Syllabus*, répondra l'Eglise, mais j'en suis la plus grande adversaire jusqu'à nouvel ordre ! Vouloir l'appliquer maintenant serait un dessein barbare que des ennemis de mauvaise foi peuvent seuls m'imputer ; tout le monde sait, en effet, que le *Syllabus* a été formulé seulement pour cette société future, idéale, peut-être, hélas! impossible, où tous les hommes sans exception seront de fervents catholiques. » Que la ligue en prenne son parti : le *Syllabus* est d'ores et déjà comme s'il n'avait jamais existé, bientôt même il passera pour une invention de la franc-maçonnerie.

La croyance à l'enfer fournit encore un exemple

de la facilité avec laquelle l'Eglise sait se plier aux exigences de l'esprit moderne. L'enfer, qui est article de foi, a fini par gêner beaucoup de consciences. Comment admettre qu'un Dieu infiniment bon et prévoyant ait créé des malheureux pour les faire brûler toute l'éternité? A cela on répond : « Oui, l'enfer existe, c'est un article de foi, mais peut-être n'y a-t-il personne dedans, ou presque personne. » L'Eglise ne condamne pas une telle opinion. Et c'est ainsi que, petit à petit, à force de n'être pas condamnée, cette opinion deviendra universelle parmi les catholiques.

Un problème se pose donc à propos de la lutte actuelle entre l'Eglise et notre démocratie : pourquoi s'être attaqué à un pouvoir qui s'assimile facilement toutes les doctrines? Au nom de quel principe? La liberté de penser? l'Eglise la réclame; l'autorité? elle rend à César ce qui est à César ; la propriété? elle la défend ; la communauté des biens ? elle la pratique; elle est socialiste pour les prolétaires, bourgeoise pour les bourgeois, fétichiste pour les imbéciles, mystique pour les artistes et les névropathes, philosophique pour les penseurs, comment peut-elle avoir des ennemis ?

Cette question me semble avoir de l'actualité, de l'intérêt et de l'obscurité. Les lignes qui précèdent

auront expliqué pourquoi je n'ai pas cherché à la résoudre en considérant les doctrines théoriques de l'Eglise. Il faudrait connaître les doctrines pratiques actuelles, c'est-à-dire ce que pensent la masse des fidèles d'aujourd'hui et ses chefs. Mais le croyant croit et ne pense guère. Même intelligent, il ne sait pas bien pourquoi il est catholique s'il n'a jamais cessé de l'être. L'habitude endort la raison, la foi ne se laisse pas discuter. Au contraire, celui qui entre au giron de l'Eglise ou en sort ne le fait pas sans une longue dispute intérieure qui met en jeu tous les ressorts de son âme. Grâce à lui, on apprendra quelles véritables forces approchent ou éloignent de l'Eglise et par suite sur quoi porte le débat entre ses ennemis et ses défenseurs.

De telles considérations aboutissent à l'étude des *grands convertis actuels*.

M. PAUL BOURGET

S'il faut souhaiter que Durtal (le type du converti selon M. Huysmans) et M. Bourget entrent un jour (le plus tard possible) au Paradis, supplions aussi le Seigneur de les établir là-haut en des logis séparés. On frémit à la seule pensée d'une rencontre, même fortuite, entre ces deux convertis; ce serait une rixe verbale où M. Bourget, qui a l'invective moins savoureuse, recevrait les plus mauvais coups. Peut-être les mesures sont-elles déjà prises pour éviter un pareil scandale, et je ne serais pas surpris qu'il y eût au ciel, comme à Paris, des églises diverses pour satisfaire chaque nuance de dévotion : Durtal retrouverait ainsi son Saint-Séverin gothique et humble, fréquenté par des femmes de ménage, tandis que les élégantes, habillées rue de la Paix, se réserveraient des Saint-Philippe-du-Roule, des Saint-Honoré-d'Eylau, des Madeleine, des Saint-Augustin, où l'illustre psychologue viendrait encore crayonner des notes sur les marges de son paroissien.

Car M. Bourget, avant tout, a été converti par le monde. Fils d'un universitaire mathématicien, il

subit de bonne heure cette impulsion qui entraîne les artistes hors de leur caste natale. Il s'est déclassé par en haut, puisque certaines conventions placent les savants au-dessous des gens du monde dans la hiérarchie sociale. Mais, à notre malheureuse époque, le monde ne repousse plus assez les recrues sans véritable élégance : parvenus plébéiens, et cosmopolites autres que les Anglo-Saxons. Notre grand romancier, à peine arrivé dans cette haute sphère, se devait de mettre à l'écart les éléments grossiers et de ne plus fréquenter que l'aristocratie. Adopté par elle, il songea aussitôt à en rehausser l'éclat. Il lui réserva par ses écrits le gouvernement de la France, il la conserva, il la répara ; or il n'y a pas d'aristocratie sans culture héréditaire, pas de culture héréditaire sans traditions morales, pas de traditions morales chez nous sans catholicisme, et c'est ainsi que la logique du sentiment conduisit M. Bourget à Dieu, par l'amour du *monde* où règne le diable.

I

Cette ascension, déjà révélée par l'histoire contemporaine, se vérifie encore dans ses premières étapes au moyen d'une statistique des personnages (héros ou comparses) qui figurent dans l'œuvre de M. Bourget. Ici un aveu s'impose : mon travail est peut-être incomplet ; la présente étude ne porte en effet que sur vingt-sept volumes, dont dix-huit sont des romans ou des recueils de nouvelles (1). Retranchons de ces derniers *l'Etape*, que j'ai mise à part en raison de son caractère spécial, ajoutons-leur *la Physiologie de l'Amour moderne*, et procédons au recensement ; nous trouvons une population de 391 individus qui se répartissent ainsi :

Gens titrés et à particule..............	111
Haute bourgeoisie et mondains....... .	76
A reporter......	187

(1) C'est, ou peu s'en faut, l'œuvre totale de M. Bourget jusqu'à *l'Etape*.

Report......	187
Domesticité : valets de chambre, cochers, bonnes, gouvernantes, concierges.....	23
Artistes, littérateurs, journalistes.......	21
Actrices et demi-mondaines...........	14
Universitaires : professeurs, philosophes.	21
Petits bourgeois, petits fonctionnaires...	9
Ouvriers et ouvrières................	3
Paysans..........................	2
Divers............................	36
Etrangers.........................	75
Total........................	391

Notons en passant, dans la catégorie la plus représentée 14 comtes et comtesses, 10 barons et baronnes, 16 marquis et marquises, 9 vicomtes et vicomtesses, contre une seule duchesse, la duchesse d'Arcole, de noblesse impériale, comme on l'a deviné.

Une remarque est nécessaire pour compléter la signification du petit tableau qui précède : les artistes ou écrivains de M. Bourget sont presque tous des enrichis, des mondains, ou des satellites du monde, tels Claude Larcher, Jacques Molan, Julien Dorsenne, Pierre Fauchery, Alfred Fanières, littérateurs; Félix Miraut, Maxime Fauriel,

peintres. Robert Vincy (1) loge bien chez sa sœur, femme d'universitaire pauvre, mais il aime dans le monde et il aime tout le temps; Jean Legrimaudet seul (2) est un miséreux.

La société étrangère n'enlève rien à la *distinction* de cet ensemble, car, dans le roman *Idylle tragique*, par exemple, et à côté d'une « altesse impériale russe », figure un « archiduc autrichien », mari trompé qui se trompe encore en faisant tuer l'avant-dernier amant de sa femme au lieu du dernier. Je prie qu'on me croie sur parole si j'avance que la collection cosmopolite de notre illustre romancier est aussi bien composée que la nationale. On ne me croirait pas que cela n'aurait d'ailleurs aucune importance au point de vue du sujet traité.

Où se dissimulent cependant les bourgeois moyens ? On les trouvera sans doute parmi ceux que j'ai rangés sous la rubrique *divers*. Que l'on veuille bien me pardonner encore un tableau pour détailler ces *divers* :

Ingénieurs et leur famille (je ne compte pas les fils qui ont choisi une autre profession ou les filles mariées à d'autres qu'à des ingénieurs)............................	7
A reporter....	7

(1) *Mensonges.* (2) *Nouveaux pastels.*

Report	7
Médecins	3
Juges d'instruction	2
Députés (non gens du monde)	2
Officiers (sans particule)	2
Ecclésiastiques et religieuses	5
Maîtres d'armes	2
Soldats (rapatriés de Madagascar, dont un voleur)	4
Capitaine au cabotage	1
Logeuse en garni (proxénète)	1
Manucure	1
Indéterminés	6
Total	36

Il me paraît raisonnable de compter dans la moyenne bourgeoisie les ingénieurs, les médecins, les juges d'instruction, les députés et la logeuse en garni, au total 15 personnes, mais de laisser à part les ecclésiastiques, les officiers et le capitaine au cabotage. Accordons au peuple les quatre rapatriés. La manucure appartient sans conteste au service des élégants, et M. Bourget me contraint de rapprocher d'elle les deux maîtres d'armes (toute révérence gardée), car chez lui les mondains seuls font de l'escrime, mais aussi comme ils tirent bien !

En résumé, M. Bourget nous fait une peinture de la société française où, sur 310 individus, 9 sont du peuple et 45 de la classe moyenne ; ces derniers si l'on excepte les gens du corps enseignant et trois ingénieurs dont Chazel (1), un mari trompé, jouent un rôle nul ; encore M. Bourget conçoit-il une fausse idée de ce métier d'ingénieur.

Sa préférence pour le *monde* est donc indiscutable. Les femmes y sont exquises ; leurs toilettes, jamais négligées, et toujours dignes de description, recouvrent des cœurs où les passions, même bestiales, restent distinguées ; un luxe élégant caractérise les moindres objets à leur usage, tels les porte-plumes : Mme Termonde, veuve Cornélis, née de Slane, en possède un « en or avec une perle blanche à son extrémité (2) », celui de Mme Moraines est « d'écaille et d'or (3) », celui de Claire de Noirlys d'or à manche effilé sur lequel est gravé le nom de Claire (4). Ce détail nous garantirait sans plus d'examen le raffinement exquis attribué à ces dames en matière de toilette, d'équipage, de bibelots, de mobilier. L'amant complète ce bel ensemble ; il est le plus souvent passionné, subtil, délicat, très brave, dissimulant des haines volcaniques sous une

(1) *Crime d'Amour.*
(2) *André Cornélis*, p. 263.
(3) *Mensonges*, p. 193.
(4) *Pastels*, p. 209.

correction anglo-saxonne, excellent tireur au pistolet comme à l'épée, cavalier hors ligne, et il parviendrait au moins à la présidence du conseil si le gouvernement démocratique n'écartait systématiquement tous les hommes de valeur.

Quel rêve pour un jeune écrivain que de se mêler à de telles gens! M. Bourget semble retracer des impressions personnelles quand il écrit de René Vincy : « Lors de sa première visite chez la comtesse, il s'était déjà senti enveloppé par les mille atomes impondérables qui flottent dans l'atmosphère du grand luxe. Les personnes nées dans l'opulence ne perçoivent pas plus ces infiniment petits de sensations que nous ne percevons le poids de l'air qui nous entoure... Et les parvenus ne les racontent guère. Ils ont un instinct qui leur fait engloutir ces impressions-là dans le fond de leur cœur comme plébéiennes et bourgeoises (1). »

Il est préoccupé de la difficulté qu'on éprouve à faire partie du monde : «... Vous n'en serez jamais, non plus que moi, non plus qu'aucun artiste, eût-il du génie... (2) », dit Claude Larcher au même Vincy.

Hélas! après avoir été petit professeur comme ce-

(1) *Mensonges*, p. 53. (2) *Ibid.*, p. 45.

lui-là, on porte « des chaussettes de soie à fleurs (1) », on prend des voitures de cercle (M. Bourget les traite dédaigneusement de « fiacres sans numéro (2) », on a son buste par Rodin (3), on est reçu chez des comtesses, on devient l'amant d'une actrice connue, tout cela grâce à un talent littéraire de premier ordre, pour s'entendre dire enfin par sa maîtresse : « Ces gens de cercle... c'est leur affaire à eux d'être chics. Ils savent s'habiller, jouer au tennis, monter à cheval et parler sport, et toi, tu ne seras jamais qu'un gommeux avec une tête de savant (4) »...

M. Bourget, malgré les pronostics de son malheureux confrère, sut forcer les portes, comme il en témoigne dans *Recommencements* (5) : « Le Monde, qui détruit les hommes de pensée quand il les absorbe, leur donne en revanche, *lorsqu'ils ont su y passer*, puis s'en passer, une liberté supérieure de jugement, et comme une élégance aisée de leurs facultés. »

Sa modestie seule pouvait d'ailleurs le faire douter du triomphe. Les écrivains experts en *correction* ne sont pas assez répandus pour que la haute

(1) *Mensonges*, p. 2.
(2) *Ibid.*, p. 2.
(3) *Ibid.*, p. 122.
(4) *Ibid.*, p. 128.
(5) *Recommencements*. p. 184.

société se passât de lui, du psychologue le plus intéressé par les chevaux, la carrosserie, les toilettes, l'ameublement, les bibelots, les dîners, les soirées. Nul auteur ne veillait si bien à ce que les amantes fissent le départ entre le vrai luxe et toutes ses contrefaçons grossières, telle Mme Chazel (née de Vaivre) : « Elle comprenait la différence qui sépare les réunions véritablement mondaines de ces espèces de carnavals de la bourgeoisie pareils à celui où elle se trouvait (1). »

Une autre qualité, mieux encore que les précédentes, facilitait à M. Bourget l'accès du monde : il aime et connaît les choses d'Angleterre, ce qui est fort *select*, nul ne l'ignore.

Il ne se contente pas de citer des termes familiers à notre littérature comme *five o'clock*, *home*, *high-life*, *lawn-tennis*, *gentleman*, *sleeping-car*, *company limited*, *modern style*, *beefsteak*, *pale-ale*, *time is money*, *forget me not*... On rencontre dans ses œuvres d'innombrables expressions plus rares, traduites ou non : — « *You know, I shan't give you another chance* (2). » — « Tu es tellement ce que les Anglais appellent *particular* (3). » — «... Finir la nuit *drunk as a lord* (4) ». — « Les

(1) *Crime d'Amour*, p. 228.
(2) *Duchesse bleue*, p. 139.
(3) *Cœur de femme*, p. 17.
(4) *Ibid.*, p. 19.

Anglais ont ce mot significatif de *privacy*.... (1). » — « Le vrai moyen... est de *take no notice* comme disent les Anglais...(2) ». — Les personnes désireuses d'apprendre l'anglais n'ont qu'à lire tous les volumes de notre grand romancier mondain, après quoi elles en sauront beaucoup plus que les bacheliers.

M. Bourget montre un goût si vif pour la langue d'outre-Manche qu'il se laisse aller à de singulières distractions. Dans *Profils perdus* et *Deuxième Amour*, il emploie le mot de *steam-boat* pour *bateau à vapeur*, ce qui sent aujourd'hui son Louis-Philippe, comme si l'on disait, par exemple : « Je vais prendre le *railway* de Saint-Lazare. » Il fait écrire par le héros du *Disciple* : « le cocher... donna du *pull up* à son cheval (3). » Voilà un *pull up* bien extraordinaire de la part d'un plébéien aussi peu documenté sur les sports et l'élégance que Robert Greslou. « *Will you be so kind as to ask for a carriage, will you?* (4) », demande Thérèse de Sauve à Hubert Liauran. Sage précaution, croira-t-on, que de s'exprimer en anglais devant la valetaille! mais la phrase qu'on vient de lire a été prononcée à Folkestone, dans le *Star Hotel*, maison tout à fait

(1) *Complications sentimentales*, p. 34.
(2) *Terre promise*, p. 49.
(3) *Le Disciple*, p. 258.
(4) *Cruelle Enigme*, p. 90.

britannique, et par une Parisienne parlant sans témoin à un Parisien.

Ces deux amants ne sont pas les seuls à franchir le Pas-de-Calais : de Querne (1) va guérir son spleen à Londres, Mme Audry s'installe à Folkestone dans une maison appelée *Poplar cottage* (2), Eve-Rose a fait son voyage de noces en Angleterre (3), les Lautrec et les Sarliève avec Bertrand d'Aydie vont sur les bords de la Tamise tout exprès pour y faire naître les *Complications sentimentales.*

Un tel afflux de voyageurs dans ses hôtels a dû sans doute réjouir l'Angleterre, mais rien ne lui fut plus sensible que la réclame faite par M. Bourget pour toutes les branches de son industrie : la maroquinerie : «... trois ou quatre sacs de différentes grandeurs, en *cuir anglais* (4) » ; la carrosserie : « un *coupé anglais* très profond, avec des fenêtres étroites, commandé à Londres... (5) » ; la céramique : Mme Moraines a une baignoire de faïence anglaise (6) ; l'ébénisterie : « ... tablettes de la mince *vitrine anglaise* (7) » ; les tissus : « ... un costume d'une *étoffe anglaise* à carreaux (8) », — « ... jupe

(1) *Crime d'Amour*, p. 268.
(2) *Deuxième Amour.*
(3) *Pastels — Mme Bressuire.*
(4) *André Cornélis*, p. 154.
(5) *Cœur de femme*, p. 4.
(6) *Mensonges*, pp. 163-164.
(7) *Deuxième Amour*, p. 167.
(8) *Pastels — Autre inconnue*, p. 321.

en *étoffe anglaise* » de Colette (1); des industries diverses : *fanfreluches anglaises* (2), — « *lampes anglaises* à globes rosés et bleuâtres (3) », — « globe rose encadré de verdure à l'intérieur duquel brûlait une invisible bougie, — *nouveauté anglaise* » (4), etc.

N'achetez rien qu'à Londres. C'est là le premier précepte du Décalogue mondain. Ne fallait-il pas aussi nous donner les adresses des maisons anglaises les plus recommandées? et devait-on oublier des produits célèbres comme le *Pear's Soap*, la *Colman's Mustard*, les *Beecham's pills*? Mais on ne saurait tout faire, et M. Bourget avait encore à nous vanter la poésie anglaise, les institutions anglaises, l'aristocratie anglaise, la race anglaise,... tous articles de premier choix, les meilleurs du monde sous le rapport du sérieux et de la solidité. On se sent désappointé après ces louanges de constater dans *Cosmopolis* que le pape est resté romain, au lieu de siéger à Malte, où il eût conféré au catholicisme un peu de chic anglais.

Ce n'est pas que M. Bourget soit anglomane, loin de là : il a raillé de ce ridicule travers Albert Toré, Servin de Figon (5) et leurs pareils; les

(1) *Mensonges*, p. 122.
(2) *Recommencements*, p. 183.
(3) *Deuxieme Amour*, p. 172.
(4) *Mensonges*, p. 78.
(5) *Pastels — Gladys Harvey*.

snobs de cette espèce ne mettaient ni goût, ni intelligence, dans ce culte, élégant par lui-même, des choses anglo-saxonnes. De là naissait pour un délicat tel que M. Bourget la nécessité de faire une sélection dans le monde où l'on faisait encore d'autres rencontres non moins fâcheuses. Des gens grossiers au moral comme au physique s'arrogeaient le droit de coudoyer les personnes raffinées, uniquement parce qu'ils étaient riches, de richesses acquises en une seule génération, et on tolérait cette audace ! M. Bourget protesta courageusement. Il n'admit pas que des butors vinssent lui gâter une société où l'homme de talent ne pénétrait qu'avec peine et après de longs désirs. C'en était assez pour lui faire souhaiter à autrui une pénible ascension héréditaire et le rendre partisan de la constitution aristocratique.

On apppréciera toute la force de conviction qu'il met à la défendre en considérant son attitude vis-à-vis de la noblesse. Il lui arrive, comme aux bons serviteurs, d'appeler une comtesse : « Mme la Comtesse de Candale (1) », écrit-il dans *Cœur de femme*, et c'est le romancier qui parle. Ce dévouement lui inspire par ailleurs une délicatesse très raffinée. N'a-t-on pas remarqué, dans le tableau

(1) *Cœur de femme*, p. 1.

initial, que, parmi les gens titrés, figure une seule duchesse, femme du général Dupuy, duc d'Arcole, noble d'empire? Quelle sobriété! Pourquoi aussi n'avoir pas choisi un duc parmi nos vieilles et authentiques familles pour l'unir à cette grande dame née Candale, d'une « maison rendue fameuse par le... maréchal Louis de Candale, le favori de Henri II, le compagnon de François de Guise, l'ami et le rival de Montluc... (1) »? En voici la raison: il y a si peu de duchesses d'antique souche (M. Bourget les connaît toutes) qu'en produire d'imaginaires dans un roman c'est risquer de livrer les réelles à la curiosité publique, grave profanation, mais de nulle conséquence lorsqu'elle atteint une aristocratie postérieure à 89. Empressons-nous d'ajouter qu'il n'y a rien à reprocher à Mme d'Arcole, pas même un flirt.

Les hommes, dans la vraie noblesse, peuvent avoir des défauts, mais jamais ils ne manquent de courage physique ni d'honneur, à une seule exception près: Louis de Mégrignies, voleur et faussaire, qui obtint les faveurs de la comtesse de Créau, une honnête femme, non femme honnête (2). Mais les nécessités du conte *le Vrai père* imposaient à la vraie

(1) *Pastels*, p. 147.

(2) *Recommencements.* — *Le vrai père.*

mère, cette comtesse de Bréau, un amant indigne, et, d'autre part, elle eût dérogé en commettant l'adultère hors de sa caste.

Le noble est fort, entraîné aux exercices physiques; il sert de modèle au mondain véritable tel que le conçoit M. Bourget. Il a des traits, sinon réguliers, du moins propres à inspirer la sympathie; il ne peut devenir vraiment laid que s'il a du sang plébéien dans les veines. C'est le cas de Sarliève, dont voici le signalement : «... teint neutre et brouillé... très roux, prunelles glauques, mains velues, épaules carrées... (1) »

L'héroïsme est aussi un privilège des vieilles races, bien qu'il y ait quelques exemples d'un héroïsme bourgeois; mais le premier, venu de naissance, apparaît sans effort, et le second s'accompagne de luttes intimes ou de ridicule.

Deux historiettes montrent la différence qu'il convient de faire entre eux.

La comtesse de Candale, née Candale, préférée de M. Bourget, a bien du chagrin : elle a épousé Louis, son parent, un Candale comme elle, pour faire souche de vrais Candale, doublement Candale; mais Dieu, qui ne bénit pas cette union, bénit en revanche l'adultère dont Louis se rendit coupable

(1) *Complications sentimentales*, p. 100.

avec une certaine Mme Bernard. Le pur sortit de l'impur, car le comte infidèle avait lui-même de quoi transmettre une fâcheuse hérédité; il était un peu empâté de corps et d'âme par la faute de son aïeul l'émigré, marié à une Wurtembergeoise, malgré quoi il fit revivre, en collaboration avec des entrailles plébéiennes, un parfait Candale. Cet enfant, hélas! ne put s'appeler qu'Alfred Bernard. De là le désespoir de la comtesse. « Il était si beau, » dit-elle à sa sœur, « avec ses boucles fauves, si aristocratique dans ses moindres mouvements, si Candale enfin!... fier et hardi comme un petit aigle, joli comme un page, des mains et des pieds comme toi, chérie... (1). » Un jour, au château des Gauds, chez les de Corcieux, où comme de juste se trouvaient aussi invités les Bernard, elle rencontre le petit Alfred endormi sur le parapet d'une terrasse élevée. Après avoir songé à le précipiter « dans le gouffre ouvert à côté de son sommeil » pour sauver ainsi « le sang des Candale d'une promiscuité odieuse (2) », elle prie... et le réveille avec précaution. Laissons-la terminer elle-même son récit : «... il s'écria : Comme vous êtes pâle! — J'ai eu si peur pour vous, lui répondis-je. — Peur de quoi?

(1) *Pastels — La Comtesse de Candale*, pp. 160-162.

(2) *Ibid.*, p. 164.

fit-il. Je lui montrai le grand espace vide au-dessous du parapet. — Moi, je n'ai peur de rien, me dit-il fièrement; et comme il reprenait son livre : — Que lisez-vous? lui demandai-je. — Il me tendit le volume. C'était une histoire de l'Empereur. — Vous l'aimez? lui dis-je. — J'aime tout ce qui est militaire, fit-il avec un beau regard, le regard que j'aurais voulu à mon fils (1). » Voilà le véritable héroïsme fixé dans la race, transmis par le sang, naturel, spontané, involontaire; il fait pleurer la comtesse, et M. Bourget trahit une émotion respectueuse.

Celui-ci n'a pas les mêmes égards pour Jean Renaud (2). Jean Renaud, âgé de dix-sept ans, se trouve au collège, à Paris, pendant la Commune, avec son camarade Julien Dorsenne, romancier futur. Un professeur, le père André, annonce que les troupes de Versailles approchent, on va se battre, force est de suspendre les études, et il termine par ces paroles : « Rappelez-vous, Messieurs, que toute la dignité de l'homme tient dans ce mot : *ne jamais pactiser avec l'injustice... Adieu, Messieurs...*(3). » Là-dessus Dorsenne entraîne Renaud. Ils font un tour dans le quartier, celui du Panthéon. Des fédérés les interpellent près d'une barricade : « Citoyens,

(1) *Pastels*, p. 165.
(2) *Recommencements.— Pendant la bataille.*
(3) *Ibid.*, p. 277.

un pavé. » A trois reprises Renaud refuse de s'exécuter : — « Nous n'avons pas vos idées. Je réprouve la commune et je ne mettrai pas de pavé (1). »

Dorsenne suit cet exemple. On les arrête. Une pétroleuse les sauve... Gardez-vous de trop admirer ces jeunes gens. « J'étais déjà, dit Dorsenne, l'inguérissable dilettante que j'espère continuer d'être jusqu'au bout, et *Renaud*, lui, le *Puritain un peu prud'homme* qu'il est demeuré... A la dernière minute nous eussions cédé. Ce qu'elle nous avait réellement sauvé, c'était, cette dernière minute, l'humiliation vis-à-vis de nous-mêmes de démentir l'héroïque attitude improvisée, moi, je dois l'avouer par imitation de Renaud et lui... *par fanatisme de bon élève pour un professeur admiré* (2). »

Comparez aussi, dans *le Disciple*, Charlotte de Jussat-Randon et Robert Greslou. Elle montre à se donner la mort une décision pleine d'ardeur, tandis qu'il tergiverse devant ce dénouement inévitable pour lui-même, et ne se rachète que par un courage tardif, pénible, passif.

Il est à peine besoin de justifier par les qualités des femmes non plébéiennes le penchant de M. Bourget pour leur caste. Faisons remarquer seulement que les quasi-Messalines ou corruptrices

(1) *Recommencements*, p. 282. (2) *Ibid.*, pp. 286-287.

comme Mmes Moraines, de Sauve et de Bonnivet, n'appartiennent jamais à la pure noblesse. Sans doute, d'après M. Bourget, les aristocrates de vieille famille trompent en général leur mari et maintes fois leur amant, mais elles ne le font que par devoir sentimental, et quand une lectrice achève le récit tragique de leurs amours, elle s'écrie : « Pauvres anges ! » en essuyant un pleur.

En voilà bien assez pour expliquer l'attraction exercée par les hautes sphères sur un psychologue ; mais cette attraction, comme toutes les forces naturelles, est en même temps une répulsion, si, au lieu de se tourner vers le point où elle conduit, on considère celui dont elle éloigne. Et, certes, M. Bourget met à s'éloigner de la démocratie autant de vigueur qu'à s'approcher du pôle contraire. Cela va de soi, mais peut-être les aperçus précédents seront-ils complétés si l'on fait entrevoir certains des motifs sentimentaux qui lui rendent peu sympathique une société où domine la plèbe.

La démocratie « a multiplié et mis à la portée de tous et de toutes un *à peu près* de luxe, d'élégance et de haute vie qui fait illusion, — de loin. Cet à peu près à son symbole et son principal moyen d'action dans ces grands magasins de nouveautés d'où une femme sort habillée comme chez

Worth, munie de meubles de style, enrichie de bibelots curieux. Mais la toilette, mais les meubles, mais les bibelots sont « presque cela... (1) »

C'est une cause de mépris pour les romanciers mondains : un régime social est jugé qui permet aux bourgeoises de se croire bien habillées avec des *confections*. Mais il y a d'autres griefs, pires même, s'il est possible :

« D'une part... les mœurs démocratiques ne sont point favorables au développement de l'homme supérieur et de l'autre les lois ne sont point favorables à son entrée aux affaires publiques... beaucoup d'esprits distingués de la France contemporaine se sont trouvés mis en dehors du recrutement gouvernemental... (2). » Ceci est dit à propos de Renan sans doute, mais M. Bourget élève des réclamations plus personnelles dans la préface du *Disciple*. Il s'est appliqué avec les écrivains de sa génération « à guérir l'âme française, la grande blessée de 1870 », et se plaint du peu de gré qu'on lui en a su par ce mot tout d'abord assez énigmatique : «... l'indifférence où nous ont tenus ceux qui dirigeaient les affaires... » Ce mécontentement s'accrut encore lorsque M. Bourget fut académicien, aussi

(1) *Pastels — Gladys Harvey*, p. 5.

(2) *Essais de psychologie contemporaine — Renan*, pp. 100-102.

vite qu'on peut l'être ou peu s'en faut. M. Bourget préconise dans *l'Etape*, un ancien régime amélioré qui ferait entrer dans l'aristocratie toutes les familles devenues peu à peu riches ou intellectuelles par maturation lente, et leur réserverait le gouvernement. Les bons écrivains, toujours mis hors de la caste plébéienne, sont considérés comme déjà mûris par le talent. Dès lors, si quelqu'un demande : « Pourquoi M. Bourget montre-t-il de l'ingratitude envers la démocratie? Ne lui donna-t-elle pas un bon fauteuil? » Peut-être faudra-t-il répondre : « Périsse la démocratie qui empêche le grand psychologue de recevoir son dû : un second fauteuil, meilleur encore... à la Chambre des Pairs. »

II

Devenir aristocrate en demeurant libre-penseur était un anachronisme que M. Bourget ne pouvait pas se permettre à lui-même. On objectera peut-être l'exemple contraire qu'il nous fournit dans le personnage fictif d'Adhémar de Rumesnil (1), démagogue par snobisme ou singularité. Ce personnage était « léger, de cette incurable légèreté qui s'associait à la plus abstraite idéologie dans la noblesse française du dix-huitième siècle. Des gentilshommes philosophes d'alors, Rumesnil avait le masque spirituel... (2) ». Adhémar avait contribué à fonder les universités populaires ou U. P. Dans ce rôle il paraîtra invraisemblable à tous ceux qui ont connu l'authentique U. T. (*Union Tolstoï*, lisez U. P. du Faubourg Saint-Antoine ou *Coopération des Idées*) dont il était un membre important : s'il y a eu des nobles dans les universités populaires, et s'ils avaient équipage et hôtel, hypothèse peu admissible,

(1) *L'Etape*.
(2) *Ibid.*, p. 135.

ils ne venaient pas du moins aux séances du comité de la *Coopération des Idées* en *fiacre de cercle*, mais tout au plus en fiacre. Adhémar n'est qu'un ornement. Il fallait bien, par un peu d'élégance, reposer les lectrices du morne et admirable Ferrand, et jeter un grain de musc parmi les plébéiens intellectuels qui fleurent le vieil omnibus. Sans une telle nécessité nous ne connaîtrions pas Rumesnil, en retard d'un siècle et demi pour s'être donné l'air trop moderne. Rien n'est aujourd'hui démodé comme le gentilhomme voltairien, M. Bourget le sait. Il y a beau jour qu'on a fait tomber la libre pensée en roture. Qui se décrasse de celle-ci ne peut rester souillé par celle-là.

M. Bourget devait donc se convertir. Reste seulement à voir de quelle manière s'est opérée son évolution proprement religieuse au point de vue sentimental. On en trouve l'origine dans le trait dominant de son tempérament littéraire : la volupté triste. Bien qu'il ait dépeint quelques scènes fort troublantes, sa volupté n'est jamais d'une physiologie primitive. Les amantes chez lui séduisent plus par la toilette que par la chair. Nous entrevoyons une fois le corps de Mme Moraines à travers une chemise de batiste transparente (1), vision brève qui

(1) *Mensonges*, p. 162.

ne se renouvellera plus ; résignez-vous, potaches ! Ce n'est pas que la morale réprouve cette absence de nudités ; elle n'y trouve pas toujours son compte non plus. La volupté n'intéresse notre romancier que par sa variété moderne et raffinée ; mais sous cette forme elle absorbe complètement les ressources de son talent ; il y attache son âme entière d'artiste, au moins dans les premiers romans que nous avons de lui ; ce faisant, il aboutit à la désillusion. C'est trop exiger de l'amour, en effet, que de lui demander tout, comme font les grands premiers rôles de l'adultère contemporain. L'amour est leur sport, leur loisir, leur affaire, leur luxe, leur pensée, leur passion, leur art, leur élégance, leur vie entière. Ils ont des mécomptes. Ils deviennent tristes et M. Bourget avec eux. La religion s'insinue alors dans leur âme. Dieu s'efforce de prendre la place, toute chaude encore, d'une maîtresse perdue.

Armand de Querne ayant quitté Hélène Chazel (1) se prend à réfléchir aux fins dernières : « Sa douleur morale était si intense qu'il éprouvait le besoin d'interpréter dans un sens consolateur ce mystère où il se sentait noyé... Pourquoi le mot de cette énigme de la vie ne serait-il pas un mot sauveur ?

(1) *Crime d'Amour.*

Pourquoi n'y aurait-il pas un cœur pareil à notre cœur au centre de cette nature?... (1) »

René Vincy aimait que Mme Moraines trompât son mari pour lui, mais il est pris d'une crise de désespoir en apprenant qu'elle trompait aussi le baron Desforges. Il se tire un coup de revolver et ne fait que se blesser. Claude Larcher, en venant le voir, rencontre l'abbé Taconet, qui montre un crucifix et s'écrie : « Personne n'en dira plus long que celui-là sur la souffrance et sur les passions, et vous ne trouverez pas le remède ailleurs (2). »

Le voluptueux et le triste, qui, au point de vue intellectuel, s'appellent dilettante et moraliste, font d'abord assez bon ménage dans l'œuvre de M. Bourget. Ils se partagent la besogne, le triste conservant toutefois la spécialité des dénouements; mais à la longue, car il faut que jeunesse se passe, on voit ce dernier prendre le dessus; des romans paraissent où il accapare tout : *le Disciple* d'abord en 89, *la Terre Promise* en 92. Enfin, après l'intermède mondain de *la Duchesse bleue*, son règne devient exclusif avec *le Fantôme* (1901) et *l'Etape* (1902). Celle-ci est tout à fait lugubre : le vice n'y apparaît que sous des couleurs démocratiques, donc sans charmes, et la vertu y emprunte le lan-

(1) *Crime d'amour*, pp.279-287. (2) *Mensonges*, p. 493.

gage du vénérable Ferrand, vrai pasteur calviniste à la secte près, quand elle ne verse pas dans la politique, auquel cas elle s'exprime en style de *Croix*. Toutefois le voluptueux n'a pas achevé de mourir, il râle encore, et cette agonie même assombrit davantage *l'Etape*. Angèle d'Azay a un peignoir de souple surah mauve, des mules de cuir blanc doublées de cygne, un lit aux draps de soie molle, un tapis havane (1), pendant une page environ, six lignes (2) sont consacrées aux cobs rouans de Rumesnil, autant à son *venereum* de la rue d'Estrées (3) : voilà toute la part de l'élégance dans un volume de cinq cent seize pages. Le *venereum* contient un objet dont la vue inspire une mélancolie profonde, c'est la « robe de chambre de soie chinoise brochée de fleurs » appartenant à Julia Monneron ; la pauvre fille est blessée, elle ne reverra plus son fastueux amant, et nous ne reverrons plus la robe chinoise qui déjà servait à Colette Rigaud (4). Voici tout usé, tout défraîchi, le vêtement d'intimité cher aux amoureuses. Que deviendra-t-il? Disons adieu par la même occasion aux charmantes adultères, habillées chez les bons faiseurs, et qui se sont fanées avant lui.

(1) *L'Etape*, p. 211.
(2) *Ibid.*, p. 365.
(3) *Ibid.*, p. 429.
(4) *Mensonges*, p. 476.

Oui, M. Bourget eut toujours de la tristesse dans l'âme : il souffrit de vivre. La civilisation, dit-il, « en compliquant aussi nos âmes, nous rend inhabiles au bonheur (1) ». — « La créature humaine est... naturellement organisée pour l'infortune... (2). » — « Ah ! ce n'est pas cette littérature (d'Alexandre Dumas fils) qui est malsaine ! Hélas ! c'est notre société, c'est toute société peut-être, c'est la nature elle-même au cœur de laquelle se cache un principe inguérissable de péché, de douleur et de mort (3) ! » — « C'est la vie elle-même et sa hideur foncière qui se révèlent à nous... (4). »

Etant triste, il chercha naturellement à se consoler ; la religion catholique lui parut seule apte à satisfaire ce besoin, et on se demande pourquoi il fut si lent à se convertir, car il affirma, dès l'année 83, que « l'hypothèse consolante a ses chances d'être vraie au même titre que l'hypothèse désespérante (5) » et, en 92, l'ultramontain marquis de Montfanon dit à Dorsenne, incarnation manifeste de M. Bourget : « Vous finirez avec nous, je vous l'ai toujours prédit (6). » Si deux hypothèses ont

(1) *Essais — Baudelaire*, p. 14.
(2) *Cruelle Enigme*, p. 86.
(3) *Nouveaux Essais — Alexandre Dumas fils*, p. 43.
(4) *Recommencements — Le Vrai Père*, p. 18.
(5) *Essais... — Renan*, p. 96.
(6) *Cosmopolis*, p. 222.

une égale valeur, quelle raison peut vous empêcher de choisir la plus agréable? Mais un phénomène encore plus surprenant, c'est qu'une fois converti et, par là même, consolé, M. Bourget reste morose comme devant; *l'Etape* en témoigne.

Aussi bien son retour à la foi n'est-il pas l'effet d'un combat intérieur entre le voluptueux et le triste. Ils ont lutté sans doute, mais comme deux voyageurs pleins d'émulation qui veulent découvrir un même pays. Le voluptueux passa par la femme, le monde et l'aristocratie; le triste, par le besoin de consolation. Ils sont arrivés ensemble, et le premier ne meurt aujourd'hui que de sa belle mort, comme il le fait en chacun de nous quand l'heure a sonné.

Peut-être convient-il ici de répondre à une objection. Beaucoup de gens diront que l'amour du monde empêchait M. Bourget d'aimer Dieu. Ils se trompent, comme je me suis trompé en écrivant que le diable régnait sur le monde : c'est un préjugé atavique datant des Pères de l'Eglise qui a guidé ma plume. Les gens de la haute vie servent bien Satan par quelques adultères et autres menues frasques, mais ils ne sont pas loyalistes : avant même de le renier ouvertement, avant de faire pénitence par la goutte, l'ataxie locomotrice, les cures à Vichy, ou,

d'une manière plus simple, en prévenant les infirmités par une sage retraite, ils tiennent le respect de la religion pour un complément nécessaire de leur élégance. Ils sont sujets de Satan comme est parisien l'étranger qui vient s'ébattre parmi les nymphes du Moulin Rouge, abjure le béotisme natal, prend mal au porte-monnaie, remonte en wagon, et ne trouve plus dès lors de termes assez énergiques pour flétrir les vices de la Babylone moderne.

M. Bourget a écrit : ... « Elever des enfants sans Dieu, sans milieu de famille... équivaut à préparer des prostituées implacables, des adultères déséquilibrées, des séparées dangereuses... (1). Le souvenir de nos débauches nous suit dans nos plus idéales amours. C'est même une des terribles formes de cette mystérieuse justice qui veut que tout se paie ici-bas, tôt ou tard... Comment nier Dieu quand on a constaté cette loi sans exception (2)... ? L'Amour haussé par le Christianisme jusqu'aux sublimités de la religion... (3). » Ces lignes et plusieurs autres tout aussi édifiantes furent publiées en 1883 par *la Vie parisienne*, aimable journal que les diablotins ouvriraient devant saint Antoine pour le

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 108.

(2) *Ibid.*, p. 81.

(3) *Ibid.*, p. 111.

tenter dans sa chair, si le bon ermite vivait encore. Un tel exemple prouve assez que les *mondains* ne sont pas ennemis des lois de Dieu ; ils en diffèrent seulement l'application jusqu'à l'âge où l'on n'est plus en état de les violer.

Si le monde conduisait M. Bourget à la religion par l'aristocratie, il ne l'en détournait donc nullement par ailleurs.

III

M. Bourget devint aristocrate par les sentiments, mais l'homme intellectuel qui est en lui devait observer cette tendance, la discuter, la juger, et enfin la justifier, car la raison, parce qu'elle est le chef de nos autres facultés, doit fatalement les suivre. Celle de M. Bourget eut quelques hésitations, et il fut dilettante; il prenait la religion, il prenait la démocratie, les retournait, consacrait un soin égal à en étudier les deux faces; puis surgit le moraliste qui conseilla au dilettante de ne plus regarder qu'une seule face, et se fit bientôt écouter. Ces débats, qui durèrent peu, furent d'ailleurs plutôt la fin que le commencement d'un stage de doute, car M. Bourget se montra bientôt catholique de désir et conseilla de détruire l'œuvre de 89. Son évolution mentale est non une lutte entre deux principes contraires, mais une affirmation grandissante, non le choix entre plusieurs systèmes, mais le développement progressif d'un seul système. Celui-ci con-

siste, comme on pouvait s'y attendre, à reconstruire le gouvernement et la société de la France sur une base aristocratique. Il suffit donc d'exposer ce travail dans ses lignes les plus essentielles pour faire comprendre quelle marche a suivie la pensée de M. Bourget.

Nous devons dès lors considérer en celui-ci le sociologue. Or, pour tout sociologue digne de ce nom, la première question à étudier est celle de la race. « Les idées et les constitutions, les doctrines et les systèmes ne sont que des apparences sous lesquelles travaille un petit nombre de faits... et, parmi ces faits, le plus irréductible, le plus réel, le plus essentiel, le seul essentiel peut-être, demeure la race (1). » L'espèce humaine, comme les espèces animales, se divise en un certain nombre de variétés dont chacune s'est adaptée à certaines conditions de vie; qui veut améliorer une de ces variétés, en l'armant mieux pour sa lutte contre les autres, doit connaître avant tout ses aptitudes naturelles et acquises; il en déduira la meilleure organisation à lui donner, sans oublier toutefois qu'il serait vain de prétendre métamorphoser son régime sans transitions; quoi que l'on entreprenne,

(1) *Outre-Mer*, vol. II.

c'est toujours la nature qui agit; on la dirige, on ne la supplée pas, et son travail est lent.

Cette remarque n'a rien que de scientifique, et c'est elle que M. Bourget prend comme point de départ de ses conceptions sociales. Il expose mille fois qu'on ne saurait se *déraciner*, c'est-à-dire changer brusquement de caste, de milieu, d'habitudes morales et physiques, sans s'exposer à de funestes conséquences. Voilà, direz-vous, un trait commun à toute l'humanité. Non pas. Il faut y voir une marque distinctive de la race française, quand on la compare du moins à l'anglo-saxonne.

Notre psychologue s'est fait encore explorateur pour aller étudier le peuple par excellence des déracinés : les Américains du Nord. Il partait « avec une inquiétude profonde devant l'avenir social (1) », et il nous est revenu ragaillardi par le « grand souffle d'espérance et de courage venu d'Outre-Mer (2) ». Les milliardaires yankees cependant sont tous fils ou petits-fils de plébéiens, et les quatre cinquièmes au moins de leurs compatriotes sont fils ou petit-fils d'immigrés. Aux Etats-Unis les jeunes filles elles-mêmes se rendent indépendantes de leurs parents. Bref, M. Bourget observa

(1) *Outre-Mer* — *Dédicace*. (2) *Ibid.*, vol. II, p. 330.

là-bas une collection complète de déracinements, sans que faiblît une seule minute son admiration pour la démocratie américaine. Ce qui nous fait mourir la rend prospère. Il y a bien là un phénomène de race.

L'infériorité de la nôtre à ce point de vue est mise en évidence dans *Idylle tragique*, où apparaissent, l'un en face de l'autre, Brion, financier français, et Marsh, roi de chemins de fer ou de tramways en Amérique. Ces deux parvenus pourraient être deux fripons. Rassurez-vous, il n'y en a qu'un : le Français. Il a jeté son dévolu sur la vicomtesse de Chézy, une bien gentille petite femme, l'épouse d'un spéculateur à la Bourse lié de jeu avec lui. Que fait donc notre Brion? Il trompe habilement le vicomte en matière de hausse ou de baisse, et le conduit à la ruine avec l'espoir que la vicomtesse voudra bien laisser rétablir sa fortune moyennant quelques faveurs. Mais il comptait sans le terre-neuve Marsh, le bon Marsh, qui, tout à fait désintéressé, offre au ménage une brillante situation. Ajoutons que le Yankee, outre l'avantage de la vertu, a encore celui de la richesse, et traite les affaires avec une ampleur qui fait de Brion un bien petit personnage auprès de lui.

Ce jugement comparatif sur la race française est

confirmé par un autre plus direct : « Nous sommes, dit M. Bourget, les fils d'une contrée mixte, d'un paysage habituellement médiocre, d'une civilisation toute clémente et modérée... peuple d'industrieux travailleurs, de politiciens aiguisés... Les vastes spéculations intellectuelles comme les fécondes inventions artistiques veulent un autre milieu et d'autres hommes. Aussi les unes et les autres sont-elles chez nous l'apanage d'une élite (1). » Ces derniers mots ont besoin d'être interprétés, car, dans tous les pays du monde, les fécondes inventions artistiques et les vastes spéculations intellectuelles sont l'apanage d'une élite, pour la bonne raison qu'elles constituent l'élite. M. Bourget veut dire sans doute « d'une race » ou « d'une caste d'élite ». Tandis que les autres nations verraient surgir de grands artistes et de grands penseurs parmi leur peuple, le nôtre, d'une médiocrité foncière, n'en fournirait donc aucun. Renonçons même à l'espoir de l'améliorer par une culture générale : « L'ouvrier français... est un civilisé de médiocre espèce, arrivé, sauf exception, au plein développement qu'il peut supporter (2). »

De la fatalité de race qui empêche les Français de s'adapter, sinon avec lenteur, découle une consé-

(1) *Essais — Flaubert*, p. 134. (2) *L'Etape*, p. 104.

quence capitale pour le gouvernement de notre patrie. Celui-ci doit appartenir sous toutes ses formes aux classes mûries, c'est-à-dire à l'aristocratie renforcée par la haute bourgeoisie. Il ne convient de laisser accéder le peuple aux emplois importants que par promotions rares et peu nombreuses, et après une longue maturation. Or une foi héréditaire est indispensable pour maintenir la plèbe à son rang. Ainsi, en partant des données de la Science, tout Français raisonnable se voit contraint d'être catholique et aristocrate.

Cette thèse sera mise en plein relief si l'on considère avec M. Bourget les principales catégories sociales ou ethniques dont se compose notre nation. Constatant, sans y insister, l'existence, chez nous, de races provinciales, dont le mélange d'ailleurs ne vaut rien, il fait apparaître dans la plupart de ses ouvrages deux classes ou castes qui présentent le même caractère que deux races : la noblesse et la plèbe.

La première, on serait tenté de le croire, conserverait encore des représentants authentiques de la vieille race franque, des rejetons de ces Barbares qui ont assujetti la Gaule en prouvant par là même leur supériorité sur les vaincus et leur droit à les gouverner. Le marquis de Montfanon « a dû

rire dans ses yeux bleus qui attestent sa *pure origine germanique* (1)... » Or ce marquis est proposé comme le type accompli du chevalier français moderne, il déteste les cosmopolites, ne parle que d'hérédité, de traditions ; M. Bourget, qui le prend très au sérieux, n'a donc pas l'intention de le rattacher à une famille allemande d'importation récente. D'autre part, si on a recours encore à la statistique, on compte 74 femmes dont notre romancier nous dit quelle est la nuance de leurs cheveux et de leurs prunelles ; il y a en tout 38 blondes ; mais parmi ces 74 dames, la plupart titrées, beaucoup ont dans leurs veines du sang bourgeois ou étranger. Quinze d'entre elles seulement ne sont pas dénoncées comme avilies par cette tare, et dans ce lot choisi on trouve dix blondes. Sur les cinq qui restent, concédons qu'Emmeline de Sarliève avec ses yeux bruns et Mlle de Russaie qui les a noirs soient des brunes franches, faute de plus ample description, mais Mme de Gesvres (cheveux blonds, yeux bruns), et Mme Chazel, née de Vaivre (cheveux châtain clair, yeux bruns, teint de blonde), devraient plutôt s'adjoindre à la majorité ; enfin Charlotte de Jussat-Randon (cheveux châtains, yeux gris)

(1) *Cosmopolis*, p. 6.

appartient à une famille auvergnate et brune. Rien n'empêcherait donc ces nobles personnes d'être les sœurs de race du vieux Montfanon, à l'exception de quelques gallo-romaines dont les aïeux auraient résisté victorieusement à l'invasion franque, comme les Jussat-Randon, ou contracté des unions avec les Barbares. Cette théorie présenterait beaucoup de commodités, malheureusement M. Bourget ne précise pas avec une insistance et une rigueur suffisantes pour qu'on puisse la lui faire endosser.

Il affirme, en tout cas, que les nobles ont des squelettes affinés : le comte André de Jussat a « des mains et des pieds nerveux disant seuls la race (1) ». La comtesse de Trans et ses trois filles, affligées de tournures inélégantes, se rachètent par un « détail où se révélait leur aristocratie native : des mains charmantes et des pieds délicieux... (2) ».

Voici, maintenant, quelques portraits de plébéiens : «... grand et fort... fils de paysan, *avec de gros os, de larges mains* (3) »..... « *un chétif à gros os*, comme tous ces fils de petits bourgeois qui sont en même temps des petits-fils de paysans (4) ». Albert Duvernay : « assez gros et déjà lourd...

(1) *Le Disciple*, p. 155.
(2) *Cruelle Enigme*, p. 25.
(3) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 70.
(4) *Complications sentimentales*, p. 133.

hérédité paysanne... *pieds larges*, posés à terre disgracieusement (1). » Tournade : « ... carrure d'un boxeur... Et *quelle main*, aux larges doigts gras, boudinant autour de larges bagues à larges pierres ! Quelque âpre paysan, acheteur de biens nationaux, revit dans les gens de cette espèce... (2) ». Joseph Monneron, fils d'un cultivateur de Quintenas : « *Les os trop gros de ses poignets* et le caractère presque massif des traits du visage révélaient l'hérédité d'une race rude... (3) ».

Lorsque cette race s'est enrichie conformément à la loi d'évolution lente, elle a produit la vieille bourgeoisie que M. Bourget, en éliminant toutefois les parvenus de trop fraîche date, appelle aussi haute bourgeoisie ; la petite et la moyenne étant considérées par lui comme issues de la plèbe rurale depuis deux générations tout au plus. Il omet de dire si les bourgeois supérieurs ont dégrossi leur ossature ; toujours est-il que le travail intellectuel ne les rend ni faibles ni laids, comme on le voit par le portrait de M. Ferrand : « ... cinquante-trois ans... taillé en force... teint pâli par le travail sédentaire ... barbe et cheveux noirs... l'ensemble rappelait vaguement le célèbre portrait des Offices qui passe

(1) *Le Fantôme*, p. 23.
(2) *Duchesse bleue*, p. 61.
(3) *L'Etape*, p. 71.

pour représenter Léonard. L'expression était si noble qu'elle faisait oublier... un déviement de l'œil droit (1). » Ferrand est « issu d'une famille de propriétaires angevins et suffisamment riche pour ne pas dépendre de son traitement (2). » Il habite un « vieux logis du dix-huitième siècle... une de ces larges demeures parlementaires faites à souhait pour une famille bourgeoise, opulente et simple (3) ». Nous ne connaissons pas le chiffre de ses revenus, mais je le soupçonne d'atteindre au moins 50.000 francs, limite inférieure pour l'ancienne classe dirigeante, d'après *Complications sentimentales*. Chazel (4), qui a seulement de trente à quarante mille livres de rente, est classé dans la bourgeoisie moyenne.

On voit bien que la haute seule a les sympathies de M. Bourget. C'est elle qu'il désigne sans nul doute dans sa *Préface au jeune homme* (5), en disant que la bourgeoisie a été admirable après 70. « Elle a vu, poursuit-il, des maîtres d'un jour proscrire ses plus chères croyances, des politiciens de hasard jouer du suffrage universel... Elle l'a subi, ce suffrage universel, la plus monstrueuse et

(1) *L'Etape*, p. 20.
(2) *Ibid.*, p. 10.
(3) *Ibid.*, p. 30.
(4) *Crime d'Amour.*
(5) *Le Disciple.*

la plus inique des tyrannies — car la force du nombre est la plus brutale des forces, n'ayant même pas pour elle l'audace et le talent... »

Notre aristocratie (haute bourgeoisie et noblesse réunies) n'est point parfaite : elle prend trop facilement son parti de l'oisiveté, mais n'est-ce pas la faute du régime actuel qui lui refuse le maniement des affaires publiques ? Par « ce triste temps de guerre civile latente... la scission de la France en deux camps fait que... » les « garçons riches ne prennent pas de carrière pour ne pas servir un gouvernement hostile, et restent à l'état de forces perdues... (1) ». L'œuvre de M. Bourget nous les montre, ces forces perdues; combien il y en a ! et quelles forces! En un mot, qui en dit long, ce sont les amants. Toutefois le romancier devrait témoigner un peu de reconnaissance au régime qui lui fournit ces indispensables héros; si les jeunes gens de bonne famille avaient des occupations sérieuses, ils bâcleraient l'adultère; que deviendrait alors la psychologie?

Mais le grand converti s'écrierait maintenant : périsse la psychologie plutôt que la France! Il n'aurait pas tort. Et la France agonise parce que sa plèbe se déracine.

(1) *Le Fantôme.*

Les plébéiens, en effet, ne peuvent être arrachés au travail de la terre sans que leur progéniture dépérisse à la seconde génération, quand ce n'est pas dès la première. Qu'ils deviennent intellectuels ou riches, le résultat de leur déracinement est toujours la procréation d'êtres chétifs, tel le fils du premier plébéien dont il a été question plus haut : « Le fils, long et maigriot, ayant déjà dans son torse étriqué, dans sa pâleur, dans ses muscles appauvris, cette espèce *d'épuisement sans aristocratie* qui se produit dès la troisième génération dans notre bourgeoisie issue de la plèbe, — cela n'empêche pas nos politiciens qui se soucient du problème de la race comme de leur premier programme, de s'extasier sur la société contemporaine et de considérer comme un progrès *l'universelle accession du peuple à cet épuisement* (1). » Nous avons déjà entendu parler des *chétifs à gros os*, petits-fils de paysans. Figon, l'inséparable du gros Tournade, a « le poil rare, les épaules étroites, l'épine déjà cassée ! Quel exemplaire de cet *épuisement sans race* qui justifierait les colères des ouvriers contre la bourgeoisie, si eux-mêmes, basse canaille, nourrie et rongée des mêmes vices, ne valaient pas

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 70.

moins encore (1)! » Lorsque ces malheureux petits-fils de ruraux ont des sentiments d'honneur, ce qui ne leur arrive pas toujours, ils sont fort empêchés par leur faiblesse physique. Adhémar de Rumesnil, séducteur de Julia Monneron, a donné à celle-ci des espérances de maternité qui la désespèrent. Un mariage est désirable. Jean Monneron se dispose bravement à l'exiger, mais qu'arrivera-t-il en cas de refus, car Adhémar (c'est la règle pour tous les nobles) est d'une force remarquable à l'épée, au pistolet, à tous les exercices du corps ? « Dans cette circonstance où l'honneur de la famille reposait sur « Jean », les erreurs des fondateurs de cette famille le poursuivaient. Cette chétivité physique en était une conséquence. Chez ces ruraux, mal alimentés depuis des générations, l'effort cérébral avait été tout de suite trop intense, l'énergie animale trop abandonnée, les lois de l'action méconnues dans l'ordre physique autant que dans l'ordre moral (2). »

Il faut remarquer ici que M. Bourget ne s'est jamais occupé des paysans eux-mêmes ; les deux seuls qu'il nous montre, les époux Gouhot, jouent un rôle héroïque mais sommaire, dans une courte nouvelle (3). Cela ne saurait empêcher le grand

(1) *Duchesse bleue*, p. 62.
(2) *L'Étape*, p. 383.
(3) *Humble Exemple. — Recommencements.*

psychologue de connaître l'âme rurale : elle souffre autant que le corps du changement de caste. Le paysan est d'une « ... fougue presque ingouvernable... pas habitué à se modérer... dressé à se priver... Il peut être avare, il est rarement économe. Sa sensibilité n'est pas dirigée et distribuée. Elle est comprimée. De là ces violences de déchaînement... (1) ». On ne s'étonne donc pas, lorsque cesse la compression due au pénible métier de cultivateur, que l'intelligence et les appétits plébéiens se livrent à des excès.

De là ces riches parvenus grossiers et jouisseurs comme Tournade, Figon (2) et Albert Duvernay (3); de là. parmi les petits et moyens bourgeois, (tous issus de la glèbe!) cette prédominance d'hommes déséquilibrés, chimériques, bizarres, dénués de sens pratique, ou pratiques jusqu'à la scélératesse inclusivement. Joseph Monneron demeure si absorbé par des utopies naïves qu'il ne soupçonne même pas le désordre où s'engage sa famille : Antoine, l'aîné, vole et fabrique des faux; Gaspard, un pota-` e, se conduit en voyou; Julia est victime de l'accident que nous savons, et que deviendrait Jean lui-même sans l'admirable Ferrand qui le sauve par le

(1) *L'Etape*, pp. 215-216.
(2) *Duchesse bleue*.
(3) *Le Fantôme*.

catholicisme et par Brigitte? Robert Greslou (1) séduit une jeune fille pour faire des expériences de psychologie scientifique. Chazel (2) se livre aux mathématiques avec une telle intempérance qu'il ruine sa santé et que sa femme le trompe ; c'est bien fait, puisqu'il a commis la sottise d'épouser une aristocrate, lui dont le grand'père labourait encore. Le père de René Vincy meurt d'excès de boisson (3). Offarel, petit fonctionnaire, aquarelliste en chambre, possède « un de ces fronts fuyants, chimériques, dont il semble que les manies et les idées fausses en ont raviné toutes les rides et soulevé toutes les bosses (4) ». Clément Malglaive, député opportuniste et panamiste, commet une escroquerie littéraire aux dépens de Napoléon Zaffoni, patriote de Corfou (5). Philippe Dubois (6), vague littérateur raté, aigri, jalouse bassement les grands confrères arrivés à la gloire ! Il traite l'un d'eux d' « intrigant de salon, habile à sucrer Stendhal et Balzac pour l'estomac affadi des femmes du monde... (7) ». Méfions-nous des jugements de ce voleur qui dérobe un *aureus* précieux à dom Gabriele Griffi, abbé de Monte-Chiaro. Dubois serait

(1) *Le Disciple.*
(2) *Crime d'Amour.*
(3) *Mensonges*, p. 33.
(4) *Mensonges*, p. 34.
(5) *Voyageuses. — Antigone.*
(6) *Nouveaux Pastels.— Un Saint.*
(7) *Ibid.*, p. 28.

un odieux criminel si M. Bourget, par une vengeance de chrétien, ne lui avait suscité des remords qui l'amènent à une restitution volontaire.

En résumé, les bas et moyens bourgeois, auxquels il faut joindre les ouvriers (voir plus loin), eux aussi paysans déracinés, forment cette majorité « d'impulsifs, de dégénérés et de candidats à la manie » dont il est question dans *l'Etape* (1).

Le gouvernement de la France est entre leurs mains. Ils conduisent le char de l'Etat comme des chauffeurs ivres, hier simples cochers de fiacre, mèneraient un automobile en faisant du 80 à l'heure.

Notre sort est certain; nous allons verser dans le fossé de la barbarie. Quelle barbarie ? Ne cherchez pas à le savoir. Laissez-vous d'abord sauver. En d'autres termes, cela signifie qu'il est urgent de détruire l'œuvre de 89.

La Révolution était grosse, en effet, du néfaste déracinement lorsqu'elle proclama le principe d'égalité. Suivons-en les conséquences dans la triste épopée des Monneron. Le vieux Monneron, cultivateur de Quintenas, a un fils très intelligent nommé Joseph; pourquoi ne pas en faire un normalien puisque les épreuves d'admission à l'Ecole

(1) *L'Etape*, p. 149.

Normale ne tiennent compte ni de la caste, ni de la fortune? Joseph concourt donc pour une bourse offerte en vertu du même principe d'égalité, il l'obtient, ce qui lui ouvre les portes d'un lycée, puis il achève ses études à Paris ; premiers déracinements. Nommé professeur, il se trouve pourvu d'une carrière que les principes de 89 rendent fatalement nomade ; comme les postes sont inégaux, non seulement au point de vue hiérarchique, mais encore suivant les localités, il faut bien que les fonctionnaires vagabondent, sans quoi il y aurait parmi eux des privilégiés. Le jeune Monneron est donc promené à travers maintes provinces de France, et, dans l'une d'elles, qui n'est pas la sienne, il prend femme. Des enfants naissent, affligés d'hérédités contradictoires qui font du nouveau foyer un champ clos où bataillent deux races, plus de deux même, si l'on tient compte du métissage. Chacun des petits Monneron est un étranger chez lui. Jean se demande s'il est du Vivarais, de la Provence, ou d'ailleurs, et, ne pouvant répondre, il en souffre, car il aime à se rendre des choses un compte exact. Déracinements sur déracinements ! Et voici le plus grave : Joseph Monneron inculque à ses enfants les principes de la Révolution ; il en fait des libres-penseurs ; sa morale a pour bases

la Conscience, la Raison, la Justice, et autres entités rendues imposantes par des majuscules; or. puisque d'une part l'individu élevé à la Monneron est affranchi de toute autorité morale extérieure, et que, d'autre part, il y a six Mon neron y compris le père et la mère, cela fait six consciences, six raisons, six justices différentes, par suite en désaccord. Les six touffes de racines de cesmalheureux, faute d'avoir un sol où se tenir tranquilles, deviennent des nœuds de serpents qui se mordent avec fureur d'un arbre à l'autre.

Si l'on remonte à la cause première, dit M. Bourget, on reconnaîtra que l'erreur de la Révolution fut de prendre l'individu comme unité sociale; par là elle ne pouvait que l'isoler en désagrégeant du même coup la communauté. Outre que ce résultat est lamentable, il provient d'une méconnaissance absolue des lois de la nature. Un homme ne peut se considérer à part. Il est la résultante de beaucoup d'autres hommes, ses ancètres; on le définirait assez bien comme une somme de forces accumulées, toujours plus efficaces lorsqu'on les ajoute dans un même sens, mais capables de s'annuler si elles deviennent divergentes. Le problème de l'amélioration d'un groupe humain se réduit à empêcher cette divergence; donc, premièrement, il faut prévenir

les hérédités contradictoires issues des mélanges de races, même provinciales, à quoi l'on arrive par la décentralisation et par la fixation de l'homme à une terre et à une maison ; deuxièmement, les coutumes, les mœurs, les croyances, les traditions, les métiers, doivent se perpétuer dans une même lignée. Si l'on permet des changements, qu'ils soient progressifs et lents. Ces règles se résument en une seule : prendre comme unité sociale la famille, et non pas la famille telle que nous la comprenons, mais la chaîne continue d'ancêtres dont les derniers anneaux encore en vie ne sont que la partie visible. Toutes les fonctions de l'Etat, quelles qu'elles soient, appartiennent à la famille ainsi considérée, autrement dit elles sont héréditaires par droit de nature. D'autre part, comme on ne peut donner chacune d'elles à plusieurs personnes à la fois, force est bien de faire un choix lorsqu'il y a plus d'un héritier ; l'aîné se trouve tout désigné. Hérédité des charges, droit d'aînesse, nous voici en pleine constitution aristocratique.

IV

Le catholicisme fait chez nous partie intégrante d'une telle constitution basée sur la tradition et l'hérédité, par ce fait seul qu'il est notre religion héréditaire et traditionnelle. Croyons parce que nos pères ont cru pendant dix-huit siècles. Tel est le plus fort argument qui puisse ramener ou retenir les bons Français au sein de l'Eglise romaine. Si la raison de M. Bourget en invoque d'autres, ce n'est guère que pour la forme.

La Science, dit-il, quand elle en arrive au problème de notre origine et de notre fin, se proclame impuissante et nous laisse en présence d'hypothèses toutes d'égale valeur; choisissons donc la plus consolante. D'accord, voilà de la bonne philosophie pratique; reste à s'entendre sur la consolation. Certaines gens diront alors : — Pour suivre mon goût, comme je n'ai pas la conscience tranquille, je supprime l'Enfer et je réduis le Purgatoire à vingt-quatre heures de séjour dans une prison de Fresnes, quitte, après cette

épreuve, à ne jouir que d'un bonheur moyen pendant l'éternité. Cette hypothèse me console, et puisque toutes se valent, je l'adopte. — Elle ne peut pas vous consoler, répliquera M. Bourget. Une consolation ne vaut qu'à l'usage ; la catholique sert depuis dix-huit siècles, la vôtre n'est pas plus vieille que vous, donc la première, qui a beaucoup mieux reçu la sanction de l'expérience, s'impose à tout homme pratique et raisonnable. — Je ne vois pas pour ma part d'autre réponse possible, or celle-ci fait appel à la tradition.

Aux pages 36 et 37 de *l'Etape*, M. Bourget condense les raisonnements qui mènent selon lui à se convertir ; on verra que là encore les seuls arguments traditionnels ont quelque solidité. C'est de nouveau la Science qui lui sert de point de départ. Elle se heurte partout à l'Inconnaissable qui « est réel puisqu'il est à la racine de toute réalité... Le conséquent étant enveloppé dans l'antécédent, cet inconnaissable doit posséder, virtuellement au moins, tout ce qui constitue le réel : l'intelligence, l'amour et la volonté... ». Nous pourrions ajouter, par une conséquence aussi rigoureuse : la couleur, la solidité, la chaleur, le froid, l'humide, le sec, des bras, des trompes, des coquilles, des plumes et des poils. M. Bourget devait penser au panthéisme,

et peut-être ne l'a-t-il évité qu'en l'oubliant. Passons au christianisme : « De tous les faits qui tombent sous l'observation, le christianisme est celui qui remplit le plus exactement les conditions que notre raisonnement nous montre *a priori* comme ayant dû être celles d'une action divine... » Si l'islamisme réclame, pourquoi lui refuser l'avantage? La religion de Mahomet l'emporte par une expansion plus rapide, et sa lutte contre les sectateurs du Christ fut longtemps celle de la civilisation. Jusqu'ici donc la théologie de M. Bourget branle assez fort. Que trouvons-nous enfin pour établir la supériorité du catholicisme? La tradidion. « Des formes diverses du christianisme, la plus complète est celle qui remonte *par la tradition* au fondateur et à ses apôtres, c'est-à-dire le catholicisme. »

Une tradition au point de vue moral est un principe que l'on admet comme vrai par habitude héréditaire; le plus souvent on ne songe pas à le discuter. Si, par aventure, il vous prend la fantaisie d'exercer sur lui vos facultés critiques, ne le faites qu'à des fins approbatives, sans quoi vous êtes sûr d'errer. La raison individuelle d'un homme ne constitue en effet qu'une partie négligeable de sa propre raison ; celle-ci est bien plutôt la raison d'une file d'ancêtres : ne pas raisonner comme la file équi-

vaudrait à raisonner contrairement à sa propre raison. Vous voyez donc bien, ô libre-penseur, que vous ne pouvez demeurer tel sans absurdité, puisque vos ascendants avaient la foi (éliminez ceux d'après 89, qui ont commis la même erreur que vous). Et quel gage d'unité dans les familles que l'adhésion de tous leurs membres à une même religion ! Puisque nous avions commencé à suivre la loi de Rome, ne fallait-il pas continuer ? En continuant, les fils croyants n'auraient jamais versé dans le rationalisme et se seraient épargné un sujet de désaccord avec leurs pères. M. Bourget a fort bien vu cela. Il a soutenu aussi que la morale indépendante professée par toute une famille n'y établissait pas la concorde. C'est le cas des Monneron avec leurs six consciences particulières, dont l'une, celle de Jean, revint à la vérité traditionnelle. Il se convertit. La divergence des opinions domestiques ne fit que s'en accroître, mais n'importe ! puisqu'il recréa tout seul l'unité de sa race en partageant les idées présumées de certains Monneron défunts que ne connaissaient ni lui ni personne.

Jean est retourné à ses morts, à la vraie famille, unité sociale comme il a été dit plus haut.

La religion catholique joue un rôle capital dans la consolidation de cette unité en exaltant le culte

des ancêtres ; tout seul déjà, celui-ci rend sacrés la terre qui contient leurs tombeaux, les champs qu'ils ont labourés, leur métier, leurs habitudes, leurs pensées. Combien ne gagnera-t-il pas en efficacité pour s'opposer au déracinement s'il est appuyé par une foi qui fait vivre et agir les morts d'une manière concrète ? Brigitte Ferrand dit (1) : « Je viens de demander à ma mère d'intercéder là-haut pour que les choses soient telles que je les désire... c'est comme si j'avais reçu une promesse... que je plains ceux qui n'ont pas la foi ! Comment vivent-ils avec leurs morts ? Et ne pas vivre avec ses morts, c'est ne pas avoir de famille. »

Il n'y a donc pas chez nous de construction aristocratique possible sans catholicisme, puisqu'il est le lien des files d'ancêtres, éléments primordiaux de l'édifice. La religion de nos pères a encore un excellent effet qu'il convient de signaler. Elle s'oppose au déracinement de la plèbe en combattant l'orgueil, et, ce faisant, elle eût évité les malheurs de la famille Monneron. D'où viennent-ils, en effet ? De la faute initiale du grand'père « qui était un simple cultivateur. Il avait un fils très intelligent. Il a voulu en faire un bourgeois. Pourquoi ? Par

(1) *L'Etape*, p. 19.

orgueil... A quel sentiment s'est-on adressé chez Monneron (fils) au collège? A l'orgueil. Dans ses examens? A l'orgueil... A l'Ecole Normale, tout son développement n'était qu'un développement d'orgueil. Voilà pourquoi il n'a pas cru. Il a pensé à l'encontre de notre tradition religieuse (1) ». Ce texte montre que l'orgueil est l'ennemi de la foi; il est donc logique de conclure que réciproquement la foi est l'ennemie de l'orgueil, mais duquel? N'est-ce pas celui des gens qui veulent monter plutôt que celui des gens installés dans la puissance? On ne pourrait donc pas dire du catholicisme : « *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles* », il fait tout l'inverse, en quoi il se confond encore avec l'aristocratie. Converti à l'une, M. Bourget devait embrasser l'autre sous peine de faire une conversion illogique et incomplète.

(1) *L'Etape*, p. 24.

V

Toutefois la raison, auprès du sentiment, n'a été qu'un déterminant accessoire de cette conversion. Cela se voit à la manière hâtive, confuse, ou peu personnelle, dont M. Bourget traite les questions les plus importantes qui servent de base à ses théories.

Considérons d'abord l'idée de race. Il nous donne la loi d'évolution lente comme une loi de nature, applicable par conséquent à tous les êtres organisés; c'est d'elle que résulte l'effet mortel du brusque déracinement. Pourquoi donc la limiter aux Latins? et d'où vient alors cette immunité spéciale des Anglo-Saxons bondissant de la Grande-Bretagne aux Etats-Unis, du prolétariat aux milliards, se mêlant avec toutes les races, disloquant leurs familles, sans former un peuple de dégénérés comme nous qui dansons tout de même beaucoup moins sur nos racines? Ou M. Bourget a-t-il oublié, par exemple, que les ploutocrates américains

n'étant pas enrichis depuis plus d'une génération, nul ne saurait observer l'effet de cette fortune subite sur leur descendance lointaine? En ce qui nous concerne, M. Bourget néglige presque complètement notre formation ethnique. Il constate bien l'existence chez nous de races provinciales, son étude du caractère lorrain dans *le Disciple* est ingénieuse et désobligeante pour les Lorrains, il montre par l'exemple des Monneron que le sang du Vivarais ne se mêle pas sans inconvénients avec celui des *Mocos*, et le voilà quitte. Y a-t-il, à proprement parler, une race française? Est-elle vieille ou récente? Comment a-t-elle pu naître malgré l'ancienne séparation des provinces? ou, si elle ne date que de leur fusion, pourquoi n'est-elle déjà plus jeune? Autant de questions sans réponse. En revanche, M. Bourget s'étend beaucoup sur deux castes, la noblesse et la plèbe, qu'il traite comme des races différentes, même au point de vue anatomique.

Races qui deviennent castes, castes qui deviennent races, races nationales, races de provinces, tout cela est d'ailleurs fort embrouillé; aussi pour le repos de l'esprit vaut-il mieux s'en tenir sur les variétés de l'espèce humaine à la science populaire.

M. Bourget a pris ce parti non seulement pour dépeindre les pieds et les mains de la noblesse française, mais en beaucoup d'autres occasions. « Grattez le Russe... », dit le proverbe, et M. Bourget, docile, vient à peine de présenter René Vincy chez la comtesse Komoff, lorsque celle-ci laisse apparaître un instant « l'être instinctif, presque sauvage, et comme au bord de la folie, qui se cache souvent chez les Russes même les plus raffinés (1)... ». L'Allemand a une forte carrure et des lunettes cerclées d'or, l'Espagnol se distingue par ses prunelles noires dans un masque olivâtre et maigre (2). « Les Polonais sont demeurés la race la plus *chevaleresquement*, la plus follement brave d'Europe (3). » Comme on parle couramment *du blond vénitien*, les Vénitiennes sont blondes (marquise Andriana Bonaccorsi, de la famille dogale des Navagero, dans *Idylle tragique*, et comtesse Steno dans *Cosmopolis*); M. Bourget s'en réfère aussi aux tableaux de Véronèse et du Titien. Or, d'après Cesare Vecellio, cousin du même Titien, les patriciennes de Venise, qui, pour la plupart, étaient brunes, se teignaient toujours en blond; elles se haussaient sur des patins pour

(1) *Mensonges*, p. 55.
(2) *Outre-Mer*, vol. I, p. 13.
(3) *Cosmopolis*, p. 183.

paraître grandes (1). Si les maîtres du XVI[e] siècle donnaient aux femmes une taille élevée avec une toison fauve, c'était donc pour obéir à la mode. En outre, les Vénitiennes actuelles sont petites et noiraudes au point que les touristes, peu observateurs cependant, ne manquent pas de le remarquer.

On voit, dans *Idylle tragique* (2), une Altesse Impériale russe, « espèce de géant avec une bonne large figure de *moujik* ». De qui la tient-il dans sa famille de Holstein-Gottorp continuellement croisée avec des Allemands et où le sang des Romanoff n'entre plus guère que pour mémoire? Mais un parent des successeurs de Pierre le Grand doit avoir le type russe; les convenances l'exigent. C'est ainsi que l'hérédité chez M. Bourget devient souvent un effet de théâtre plutôt qu'un phénomène naturel : Thérèse de Sauve, « conçue parmi les remords de sa mère... avait l'âme tragique (3) ». Elle n'a pas d'enfant ; tant mieux! la stérilité des femmes de son tempérament « devient un bonheur, car du moins elles ne transmettent pas cette flamme de vie sentimentale et sensuelle qu'elles ont d'ordinaire héritée de

(1) Racinet, *Histoire du Costume*.

(2) P. 180.

(3) *Cruelle Enigme*, p. 162.

la faute d'une mère (1) ». Les enfants nés de l'adultère « portent dans leur physionomie une expression de détresse prématurée. Un reste de l'angoisse dans laquelle ils furent conçus, entre deux remords et sous la menace d'un danger, repose dans l'arrière-fond de leurs prunelles (2) ». Louis de Mégrignies *étouffe* au cercle des plaques de cinquante louis; aussitôt le fils qu'ont de lui le comte et la comtesse de Bréau chipe des bonbons sur un arbre de Noël (3).

Après la question de race, une de celles qui préoccupent le plus M. Bourget sociologue est le caractère des castes. Il s'étend longuement sur la plèbe et n'a étudié que fort peu les plébéiens, encore moins les prolétaires (voir le tableau). Mais si, une seule fois, il descend dans la rue, un coup d'œil lui suffira pour juger l'ouvrier français. Celui-ci, dit-il, « ne constitue pas, comme le racontent les boniments des politiciens, une classe à part. Si c'est un jour de chômage... cet ouvrier est vêtu comme un bourgeois. Les cigarettes qu'il fume sont celles que le bourgeois achète pour les mêmes trente centimes... Les portions qu'il mange chez le petit traiteur sont pareilles aux mets que le bourgeois commande à

(1) *Cruelle Enigme*, p. 160.
(2) *Terre promise*, p. 184.
(3) *Recommencements. — Le Vrai Père.*

sa cuisinière. Il les arrose du vin que boit le bourgeois... même café... même petit verre. Les journaux qu'il lit sont les mêmes, les mêmes les embryons d'idées qu'il échange... (1). » C'est bien là aussi de l'observation embryonnaire.

La même est appliquée par M. Bourget à la petite et moyenne bourgeoisie. (Tout entière issue de la glèbe, ne l'oublions pas!) On a vu comment il la traite. Qu'elle se console. S'il afflige les professeurs des tares du déracinement, il en exempte du moins les artistes; ne vaut-il pas mieux nuire à la vraisemblance qu'à des confrères? Quant aux autres bourgeois, si rares, qu'il met en scène, il ne les connaît pas. Ceux qui jouent un rôle sont des ingénieurs; il les prend pour des mathématiciens : Chazel (2) ne fait que des mathématiques, le père Greslou (3) passe son temps à tracer « à la craie sur un tableau noir des signes énigmatiques, figures de géométrie ou formules d'algèbre (4) ». Rodier (5) « a consumé dix ans de sa vie à tracer à la craie des x et des y sur un tableau noir ». On ferait aussi justement de l'ingénieur un homme de lettres sous prétexte qu'il écrit des rapports.

Quelle n'est donc pas la stupeur de M. Bourget

(1) *L'Etape*, p. 104.
(2) *Crime d'Amour.*
(3) *Le Disciple.*
(4) *Ibid.*, p. 89.
(5) *Recommencements—Saïda.*

lorsqu'il voit Rodier monter une jument farouche appelée Saïda, sauter des rivières et des rochers, parier enfin (contre un Anglais) de franchir une table chargée d'un dîner de douze couverts! « Mais quel homme! » s'écrie le narrateur. Tenter un pareil exploit, « c'était un jeu à y rester presque aussi certainement » que de marcher « contre la gueule d'un canon chargé, la mèche une fois allumée (1). » Et pourtant Saïda aurait pu renverser la table et briser de la vaisselle sans tuer son cavalier, dénouement plus improbable dans le cas des rochers qui ne basculent pas. Notre psychologue n'a donc guère approfondi l'équitation. Il traite de l'escrime avec une science égale quand il en fait un monopole aristocratique. Or, s'il existe à Paris deux ou trois salles d'armes *bien composées*, les autres sont fréquentées par la basse et moyenne bourgeoisie.

Parler aussi inconsidérément des sports est déjà une faute grave pour un romancier élégant. M. Bourget en commet parfois de pires encore dans sa peinture des gens du monde. Voyez, par exemple, Casal, le type du séducteur, prince de la mode, riche de cent à deux cents mille livres de rente, beau, musclé, sportif, bien élevé, retour des Indes. Il dîne

(1) *Recommencements — Saïda*, p. 177.

un soir chez la comtesse de Candale avec la duchesse d'Arcole, M. Mosé, riche juif converti, le vicomte de Prony, le baron d'Artelles, la marquise de Tillières (1). La conversation tombe sur les grandes chasses. « Je suis allé aux Indes, dit Casal, et *j'ai tué ma demi-douzaine de tigres comme tout le monde.* » Là-dessus la marquise ressent « le petit frisson que donne à toutes les femmes la sensation du courage personnel de l'homme (2) », et de ce moment son cœur est pris. Dans la réalité, elle se fût plutôt rappelé Tartarin.

Un dernier exemple montrera combien l'observation de M. Bourget manque parfois du trait précis. Aux Etats-Unis, il rencontre un serpent à sonnettes ou *crotale*. Ne tremblez pas ; ce monstre a été chloroformé par un colonel américain qui lui enlève les crochets venimeux au moyen d'un davier : « Un premier effort et il secoue sur le sol un des crocs du serpent, puis un second, puis un troisième, puis un quatrième, — quatre longues aiguilles d'ivoire recourbées... outils de morsure (3). » Cela contredit tous les naturalistes, tous les muséums d'histoire naturelle et tous les serpents

(1) *Cœur de Femme*, pp. 39-44.

(2) *Ibid.*, p. 56.

(3) *Outre-mer*, vol. II, p. 270.

venimeux eux-mêmes, d'après qui les crotales ont seulement deux crocs.

Si M. Bourget voit ainsi les objets propres à frapper son attention, comment verra-t-il ce qu'il ne regarde pas ? Pour en revenir à la société humaine, il n'a regardé que les salons où l'adultère fleurit et quelques intérieurs d'universitaires. Dans ce champ favori lui-même, sa vision s'est détournée de la vie réelle vers l'anecdote psychologique. Il a surtout appliqué ses dons précieux d'analyse à des êtres artificiels ou rendus artificiels. Sa virtuosité le dissuada de chercher le fond des idées et des choses. Il ne butina qu'à la surface, amalgama les éléments ainsi recueillis, creusa cette masse, et se fit une réputation de profondeur.

On voit encore, à propos des traditions, qui lui sont pourtant si chères, combien ce renom est usurpé. M. Bourget réclame, en se fondant sur elles, que l'on décentralise la France. Satisfaisons-le au plus tôt. Mais s'il s'agit d'imiter en cela un ancêtre, ne devrons-nous pas remonter bien loin ? Louis le Gros, par exemple, arrondissait le domaine royal aux dépens des brigands féodaux de la banlieue, et n'était-ce pas déjà de la centralisation ? Nous sommes toutefois autorisés à montrer un zèle moins archéologique. Tenons-nous-en à Louis XIII,

cela suffit, car il est écrit dans *l'Etape :* « La vie profonde de la vieille France... s'était faussée sous le despotisme de Louis XIV et l'incurie de Louis XV (1). » Il convient donc de considérer comme nuls et non avenus plus de deux siècles et demi de notre histoire si l'on veut contenter M. Bourget ; d'autre part, ne le fâcherait-on pas en violant le principe d'évolution lente et continue dont il écrase à tout propos les démocrates ?

Et en somme, pourquoi tant s'inquiéter des traditions, lorsque lui-même les respecte si peu là où son métier d'écrivain devrait l'en faire esclave, c'est-à-dire dans son style ? Un critique éminent, M. Georges Pellissier, a relevé dans *la Duchesse bleue* des barbarismes : — « *Ne lui en voulez* pas tant de ce qui n'est qu'un accès de colère (2). » « C'était encore un effet à *produire au nouveau venu* (3). » — Des impropriétés : « Il m'avait raconté les deux aventures qu'il menait *d'affilée* en ce moment-là (4) » — comme si *d'affilée* voulait dire simultanément. — Des métamorphoses bizarres : « Il voulait, de cette nerveuse main qui venait de jeter des couleurs sur la toile, jeter de l'encre sur le papier. » Et M. Pellissier ajoute que « d'être aca-

(1) P. 398.
(2) P. 131.
(3) P. 76.
(4) P. 155.

démicien... cela ne dispense pas d'écrire correctement sa langue (1). »

Des lectures, forcément rapides et faites sans la moindre préoccupation de critique littéraire, m'ont permis de grapiller à mon tour ; il reste cependant de l'ouvrage pour les chercheurs ; on peut même dire qu'ils trouveront la récolte encore sur pied. Voici mes trouvailles : — « L'habitude du plaisir précoce et continu aurait-elle pour résultat de *rompre* en nous, de dissoudre cette sève de notre être qui crée l'Idéal (2). » (Rompre un liquide n'est pas commode, à moins qu'il ne soit gelé.) — « Quelle impression de suprême liberté, d'intime *allégeance*, de faute effacée (3). » (*Allégeance* pour *allègement.*) — « ... Outils de morsure qui, à cet instant même, contenaient assez de venin *pour que de s'en piquer fût être assuré d'en mourir* (4). » — « Il vit *la robe rouge* de Mme Moraines *s'éloigner* par la grande baie *au bras d'un habit noir* (5). » (Spectacle étrange !) — « Cette foi absolue et naïve dans *l'unicité* de l'amour vrai (6). » — « Quand cette jouissance-là... s'attaque au sentiment, ce n'est *que moitié mal* (7). » — « Il ressemble à son frère

(1) *Revue encyclopédique*, 1899, p. 11.
(2) *Cœur de Femme*, p. 51.
(3) *André Cornélis*, p. 2.
(4) *Outre-Mer*, vol. II, p. 210.
(5) *Mensonges*, p. 54.
(6) *Idylle tragique*, p. 195.
(7) *Cosmopolis*, pp. 466-469.

enfant, qui, lui, va coupant des fleurs pour jouer au jardinier et qui les plante... puis quand il revient au soir, il trouve que les corolles se sont fanées... et il se lamente parce qu'il est un enfant et qui ne sait pas que *les fleurs ont des racines* (1). » Une tête aurait ainsi des pieds, image hardie. Soit! les fleurs ont des racines; d'autre part, elles n'ont pas de racines : M. Bourget vient de le montrer lui-même par la déconvenue du frère enfant.

Nous lisons encore dans *l'Etape* : « *Cet ouvrier* n'est pas un barbare... son niveau moral n'est pas plus bas que celui *du reste de l'époque*...(2). » — Les malheureux osaient *se relever* de la Nature... (3) (pour *se réclamer*.) — « Il n'y a vraiment pas lieu *de* nous sortir *d*es phrases *du* genre *de* celles *d*ont tu viens *de* me gratifier et *dont je ne t'en veux pas d'*ailleurs (4). » — « Le bruit du timbre qu'elle (Julie) pressa d'une main frémissante lui retentit jusqu'au fond du cœur. La porte s'ouvrit... Adhémar était devant elle qui se jeta dans les bras de son amant... (5). » Quel amant? Celui de la porte ou d'Adhémar? Quoi qu'il en soit, je ne saurais partager l'opinion de M. Pellissier; la bonne langue est celle des grands écrivains, donc M. Bourget a

(1) *Discours de réception à l'Académie française*, p. 5.
(2) Pp. 104-105.
(3) P. 146.
(4) P. 202.
(5) P. 318.

un bon style ; si quelques expressions nous surprennent chez lui, elles sont voulues, sans quoi il n'aurait pas dit « que mal écrire c'est toujours et partout mal penser (1) ». Mais il ressort des exemples précédents qu'il a méprisé les traditions de la prose française.

Traditions, caste, race et le reste, n'ont ainsi été étudiés par l'éminent psychologue qu'avec légèreté, bien que parfois non sans longueurs. On lui ferait injure en croyant que sa raison ait pris une part sérieuse à l'établissement de ses théories sociales. Il reste le romancier qu'un élan spontané du cœur mena dans le monde où il ne fut satisfait que par l'aristocratie,et l'aristocratie le conduisit à l'Eglise, son corollaire naturel. Ne dites pas, en effet, à M. Bourget qu'on peut être catholique et démocrate. Il traite d'imbécile, mais respectueusement, l'abbé Chanut, qui soutient une telle opinion. Ce bon prêtre ne s'avise-t-il pas de vouloir concilier le catholicisme, la science et la démocratie? Entreprise ridicule, puisque d'une part la science n'est pas opposée au catholicisme, tandis que d'autre part elle condamne la démocratie (2) ; or elle ne saurait

(1) *Nouveaux Essais.* — *Alexandre Dumas fils.*

(2) *L'Etape,* pp. 390-391.

transiger. M. Bourget donne donc une réponse fort nette à la question posée au début de ces études : l'Eglise à son avis ne peut que combattre un Etat basé sur les principes de 89 ; elle y est contrainte par la raison, l'histoire, la nature, l'homme et Dieu.

Fondée ou non, cette théorie n'a du moins rien de conciliant. Et notre académicien contribue par là, selon ses forces, à entretenir des discordes sur lesquelles il ne cesse de gémir.

M. J.-K. HUYSMANS

I

L'œuvre de M. Huysmans, écrivain peu banal, présente un intérêt spéculatif considérable au point de vue des conversions par la facilité qu'on a d'en extraire, avec toutes ses gradations et tous ses détails, l'évolution d'un certain type d'homme vers le catholicisme. Le Durtal d'*En Route* est en effet le même, par un grand nombre de traits facilement reconnaissables, qu'Eugène Lejantel dans *Sac au dos*, Cyprien Tibaille dans *les Sœurs Vatard*, Cyprien Tibaille encore, mais doublé d'André Jayant, dans *En Ménage*, des Esseintes dans *A Rebours*, Jacques Marles dans *En Rade*. Tous ces personnages seront dépouillés ici (j'en prends la permission pour plus de commodité) de leurs noms divers que remplacera celui de Durtal.

Durtal naquit, probablement vers 1850, dans une famille « qui avait adopté des traditions de médiocrité et de misère », dit-il dans *Sac au dos* (1).

(1) *Soirées de Médan*, p. 110.

Plusieurs de ses tantes et cousines étaient religieuses; on le menait les voir; leurs visages « blancs comme des oublies (1) », le silence du cloître, l'effrayèrent en lui laissant une impression durable, la seule que l'on connaisse de sa première enfance. Il fut interne chez un marchand de soupe qui faisait suivre à ses élèves les classes du lycée; triste souvenir! La nourriture était exécrable et monotone: « Gigot au suif et haricots à l'eau tiède le lundi, veau et plâtreux fromage blanc le mardi, le jeudi oseille qui rendait malade... (2). » On couchait en hiver dans des lits glacés parce que l'hygiène commandait de laisser le dortoir ouvert; l'été on souffrait de la mauvaise odeur, et cependant, raconte Durtal, « tous les quinze jours, le samedi, on se lavait les pieds (3). »

Ce détail a eu son importance pour me faire rejeter la version suivant laquelle Durtal serait ancien élève des Jésuites : les Pères en effet n'imposaient la toilette en question qu'une fois par mois et seulement aux collégiens des classes inférieures de grammaire.

En outre, Des Esseintes, c'est-à-dire Durtal incarné en aristocrate, prétend avoir entendu chez les Jésuites un organiste qui, « aux jours fériés,

(1) *En Route*, p. 28.
(2) *En Ménage*, p. 45.
(3) *Ibid.*, p. 45.

célébrait des messes de Palestrina et d'Orlando Lasso, exécutait des *Laudi Spirituali* du XVIe siècle (1) » et non les œuvres du P. Lambillotte, jésuite lui-même. Il y a là une invraisemblance majeure pour qui connaît l'esprit de corps, à nul autre pareil, de la *Compagnie*.

Durtal fait donc ses études chez le marchand de soupe dont il a été question. Alors se lève l'aurore de sa dyspepsie et de son pessimisme. Il s'indigne contre les brutalités des forts, d'où on peut induire que sa constitution est chétive : les garçons capables de battre leurs camarades s'en privent quelquefois, mais ne sont guère enclins à se souvenir des coups reçus par les autres. Durtal pratique peu les exercices corporels, qu'il méprisera toujours ; cette inaction, jointe à une cuisine détestable inaugure sa gastro-entérite, et le rend atrabilaire ; en voilà pour la vie, jamais il ne guérira.

Cela ira même de mal en pis. La guerre de 1870 éclate. Durtal est mobilisé, on l'envoie au camp de Châlons ; l'eau malsaine, le régime de l'intendance, pire que celui de l'internat, lui valent une inflammation d'entrailles, il la promène d'hôpital en hôpital, les médecins la traitent par la famine, il

(1) *A Rebours*, p. 268.

traite lui-même cette famine par quelques bombances aussi rares qu'excessives, d'où résulte qu'il a le « ventre gonflé et tendu comme un ballon », un « fer rouge » lui brûle les entrailles (1) ; mal tenace: une rechute est signalée dans *En Ménage* : « Il souffrait d'une inflammation de la muqueuse du ventre (2) », une autre dans *A Rebours* : « Maintenant les douleurs... allaient au ventre ballonné, dur, aux entrailles traversées d'un fer rouge (3). »

(1) *Soirées de Médan,* p. 143.
(2) P. 276.
(3) P. 114.

II

Il n'est donc pas surprenant que la nourriture tienne une grande place dans ses préoccupations. Il la considère à la fois en artiste et en malade, deux points de vue qui s'unissent pour le rendre difficile. De bons plats sont comme de bonne peinture, de bonne musique, de bonne prose : on y découvre d'ingénieuses combinaisons de saveurs qui sollicitent l'analyse; les filets nerveux aboutissant aux papilles de la langue ont leurs titres, autant que les autres, à procurer la jouissance esthétique. Durtal, un raffiné, sut goûter cette jouissance, parfois même la provoquer; lui seul connaissait la vraie manière de préparer un gigot à l'anglaise (1). Peut-être commit-il des abus. Le malade gênait alors l'artiste. Mais ils restèrent toujours d'accord pour exiger avant tout la plus scrupuleuse probité dans les œuvres destinées à la bouche. Cette vertu était même la seule qui pût excuser les femmes de rester

(1) *Là-Bas*, p. 147.

laïques : voyez Mélie d'*En Ménage* et Mme Carhaix dans *Là-Bas*. En revanche, la falsification des denrées alimentaires ralentit les élans de Durtal vers le catholicisme. Il apprit un jour :

« Que la majeure partie des messes n'était pas valide, par ce motif que les matières servant au culte étaient... dénaturées... : le vin, par de multiples coupages, par d'illicites introductions de bois de Fernambouc... ; le pain, ce pain de l'Eucharistie qui doit être pétri avec la fine fleur des froments, par de la farine de haricots, de la potasse et de la terre de pipe ;... d'éhontés marchands fabriquaient presque toutes les hosties avec de la fécule de pomme de terre. Or, Dieu se refusait à descendre dans la fécule. C'était un fait indéniable, sûr... Cette perspective d'être constamment dupé, même à la Sainte Table, n'est point faite pour enraciner des croyances déjà débiles ; puis comment admettre cette omnipotence qu'arrêtent une pincée de fécule et un soupçon d'alcool (1) ? »

La dyspepsie de Durtal se complique encore de névropathie. Il est artiste intempérant, il demande les raffinements de la jouissance d'art à toutes les sensations ; jamais il ne se repose dans cette re-

(1) *A Rebours*, pp. 289-291.

cherche, aussi jamais ne lui vient une de ces bonnes grosses fringales qui masquent l'insignifiance des plats. Dans sa dégustation incessante, il se fatigue de la cuisine connue, il lui faut des ragoûts étranges, inédits, surprenants. A ce métier-là, le système nerveux, qui est en quelque sorte l'estomac de la jouissance, tombe vite malade.

C'est ainsi que Durtal, après avoir aimé la femme en bon jeune homme au naïf appétit, ne tarde pas à exiger d'elle « toutes les nuances du vice... compliquées et subtiles (1) »; la fille lui plaît avant tout, aristocrate ou plébéienne, mais non bourgeoise en volupté, « jeune et vannée, alléchante et mauvaise, polissonne et fardée, salaison de vices (2) ». Il veut pimenter les baisers de contrastes : tandis qu'il caressera sa maîtresse dans un boudoir japonais, un malheureux jouera de l'orgue de barbarie sous ses fenêtres, et cela se passera par temps de neige (3). Une recherche nouvelle apparaît lorsqu'il convoite Urania, gymnaste américaine (4), de laquelle il espère une sorte d'échange de sexe : elle se montrera vigoureuse et brutale en amour comme un homme, et lui, chétif, aura des pamoisons toutes féminines; à l'épreuve, Ura-

(1) *Sœurs Vatard*, p. 155.
(2) *Ibid.*, p. 158.
(3) *Ibid.*, p. 156.
(4) *A Rebours*, pp. 137-140.

nia lui inflige une déception. S'il va plus loin, ce n'est pas en qualité d'acteur, mais en frôleur, en curieux; il se passionne pour Gilles de Rais, il assiste au Sabbat en compagnie de Mme Chantelouve qui lui fait ensuite profaner des hosties à son insu.

Et la matière charnelle n'est pas seule à occuper ses facultés sensitives, il les met à contribution pour la découverte de toutes les sensations rares et violentes quelles qu'elles soient; une fois rencontrées, celles-ci sont analysées, ruminées, rétrospectivement savourées, magnifiées par l'imagination dans la solitude et le silence; les parfums, les saveurs, les sons, les formes, les couleurs, font également l'objet de cette incessante besogne; comme Durtal n'y souffre aucune diversion, il n'est guère surprenant de le voir aboutir au détraquement nerveux. Il a des envies soudaines de femme enceinte (1), des hallucinations, des cauchemars (2).

(1) *A Rebours.*

(2) *A Rebours, En Rade.*

III

L'expérience a fait juger à Durtal (1) « que les littérateurs se divisaient, à l'heure actuelle, en deux groupes, le premier composé de cupides bourgeois, le second d'abominables mufles ». On reconnaîtrait par là qu'il est lui-même littérateur, si M. Huysmans n'avait pris soin de le spécifier. Comme tel et comme artiste, il a suivi une évolution qui se rattache tout naturellement à sa crise juponnière, elle est aussi d'ordre nerveux et pour lui décisive, car il subordonne son intelligence à sa sensibilité ; sa raison n'a pour mission que de lui dire : « Tu sens mieux que les autres ; ceux qui ne sentent pas comme toi sont de vils bourgeois. »

Durtal s'attache d'abord à l'école naturaliste. Celle-ci, qui crut revenir à la nature, finit par s'en écarter autant que le romantisme dans un sens contraire. Elle se proposa l'anatomie de la société,

(1) *Là-Bas*, p. 22.

mais ne montra que des planches pathologiques : un prolétariat pourri par l'alcool, la prostitution, le surmenage, une bourgeoisie pourrie par tous les vices, une aristocratie également pourrie et atteinte de dégénérescence sénile, une population agricole atteinte de dégénérescence bestiale. Comment les naturalistes verraient-ils la vie en rose ? Mais le pessimisme ne résout rien ; eux-mêmes s'en aperçoivent, une réaction nécessaire les pousse à croire au bonheur, et comme ils n'ont vu des temps actuels que la souffrance, ils les quittent, Zola pour la Cité future, Durtal pour la Cité du passé, le cloître. Tous deux, au moment où ils échappent ainsi à la réalité, méritent pareillement le nom de mystiques, à cela près que Zola crut rêver d'un monde vivant, au lieu de se réfugier, comme Durtal, parmi les morts.

On peut suivre assez facilement les étapes de ce dernier. Tout d'abord, il exagère dans le naturalisme la vision pathologique. Il s'attache à la grossièreté du peuple. Il est « à l'affût des sites disloqués et dartreux (1) ». La banlieue industrielle de Paris a ses préférences parce qu'on y découvre une « campagne dont l'épiderme meurtri se bossèle comme de hideuses croûtes », des « routes écor-

(1) *Sœurs Vatard*, p. 226.

chées où des traînées de plâtre semblent la farine détachée d'une peau malade... (1). » Des fleurs qu'il reçoit (2) l'enchantent parce qu'il y trouve les marques d'ignobles maladies : « ... chairs marbrées de roséoles, damassées de dartres... épidermes poilus creusés par des ulcères et repoussés par des chancres... fondements écorchés et béants... » Parmi ses estampes de prédilection figurent celles de Jan Luyken où l'on voit « des intestins dévidés du ventre et enroulés sur des bobines ». Nulle peinture n'a plus soulevé son admiration que le Christ de Matthaeus Grunevald (3) : « ... Les chairs gonflaient, salpêtrées et bleuies ; l'heure des sanies était venue... les pieds poussaient en pleine putréfaction... » Ce goût, loin de venir, comme on pourrait le croire, d'une perversion de l'odorat, prend son origine dans le mépris des spectacles communs ou qui plaisent à tout le monde ; c'est le goût de l'anormal. Durtal aimera désormais la souffrance, non point pour se l'appliquer personnellement, mais pour la considérer. Il y combinera d'abord la luxure et deviendra sadique avec Gilles de Rais, puis, sanctifié, il célébrera sainte Lydwine, qui

(1) *En Ménage*, p. 110.
(2) *A Rebours*, pp. 119-124.
(3) *Là-Bas*, p. 10.

passa toute sa vie dans un état de décomposition avancée.

Dès son stade naturaliste, il fut aussi séduit par ce qu'il y a d'artificiel dans la vie moderne, « les coups de gaz sur des faces grimées », le fard des filles, les machines, et quand il s'isola, tout le temps qu'il vécut *A Rebours* fut consacré à l'artificiel. Un essai de séjour au château ruiné de Lourps, qu'il fit dans *En Rade*, lui inspira un dégoût profond pour la campagne, les moissons, les choses rustiques, les paysans : il méprise, dirait-on, les travailleurs des champs parce qu'ils mènent une vie plus naturelle que les prolétaires urbains. Jamais, chez lui, on ne surprend un élan admiratif vers la nature.

IV

Une fois entré dans cette voie de l'anormal, du rare, de l'étrange, de l'artificiel, il ne s'arrêtera plus ; très vite il passera de ce qui se voit à ce qui ne se voit pas du tout, et des illusions produites sur l'esprit par les sens aux illusions que l'esprit se donne tout seul ; il aboutira ainsi au surnaturel, il admettra enfin que les choses d'ici-bas n'ont de réalité que par la valeur symbolique : «... Le Moyen-âge... savait que sur cette terre tout est figure, que le visible ne vaut que par ce qu'il recouvre d'invisible ; le Moyen-âge... n'était pas, par conséquent, dupe, comme nous le sommes, des apparences... (1). »

Mais bien avant d'arriver à cette conclusion, qui suppose une indifférence absolue au sens des mots, il sera déjà mystique, non sans avoir goûté mentalement au sadisme et au satanisme, qui sont des variétés monstrueuses de la religiosité.

Durtal n'est arrêté sur cette pente par aucun frein

(1) *La Cathédrale*, p. 476.

d'espèce artistique ou littéraire. Il néglige l'antiquité classique. S'il consent à donner quelques louanges à Fra Angelico, qu'il sait mystique, à Benozzo Gozzoli, qu'il croit mystique, à Botticelli qu'il approuve d'être un peu décadent, il ignore tous les autres peintres italiens du xv[e] siècle, et oublie ceux du xvi[e] siècle. Nos artistes, de Fouquet à Gustave Moreau exclusivement, et la plupart de nos écrivains tels que Rabelais, Molière, La Fontaine, Voltaire, lui déplaisent. Bref, les caractères principaux des grandes œuvres auxquelles il est indifférent ou hostile sont le bon sens, l'équilibre, la santé, l'harmonie des proportions, la beauté des formes, tous antidotes de névrose. Au genre de la maladie près, Durtal est un alcoolique. Plus il a bu, plus il veut boire et augmenter la force du poison ; les boissons hygiéniques prennent pour lui un goût écœurant de remèdes, et quand, un jour, effrayé de son état, il songe à réagir, il croit arriver à la guérison en ne se grisant plus que de bénédictine.

Sa manie est d'autant plus aiguë qu'il ne s'y livre pas en public : il s'intoxique à huis clos. C'est en effet un solitaire et un pessimiste : solitude et pessimisme vont chez lui de pair en s'engendrant l'un l'autre. Dès le collège, Durtal a commencé de détes-

ter ses semblables. Les tendresses familiales lui ont manqué; ses parents, qui se sont débarrassés de lui par l'internat, ne semblent pas l'avoir beaucoup choyé. Il ne fait allusion qu'à sa mère, par deux ou trois phrases brèves (1), en la mettant au même plan que ses bibelots et ses livres.

On est mieux renseigné sur ses relations avec les filles qui le dégurent plus encore que les gargotiers. Sa dyspepsie physique fut morale aussi ; il ressembla au gourmet demeuré gourmet en dépit de digestions toujours laborieuses, et qui souffre ainsi de jeûner comme de manger. La désillusion perpétuelle engendrée par là chez Durtal s'augmenta encore de son manque naturel de tendresse : la petite fleur bleue, trop bourgeoise, ne poussa pas en son cœur. Il prenait en dégoût ses maîtresses qui lui inspiraient bientôt après leur venue le désir de les mettre à la porte; de là lui vient le mépris de la femme, de toutes les femmes qu'il ne regarda jamais à travers un amour un peu idéalisé. Pour lui les jeunes filles étaient « physiquement : un éventaire de gorges pas mûres et de séants factices ; moralement :... un fumier de pensées dans une caboche rose (2). »

Ses invectives contre les femmes sont intarissables; il leur reproche la bêtise, la bassesse, l'hy-

(1) *Sac au dos.* (2) *En Ménage,* p. 5.

pocrisie, le manque de goût... Peut-être aurait-il quelque indulgence à leur égard si elles n'avaient la fâcheuse coutume de mettre parfois des enfants au monde. « Il n'aimait point les enfants, ne jugeait pas qu'il fût utile d'en procréer (1). » Et de fait on ne le voit manifester quelque sympathie que pour les femmes stériles, d'abord les filles qui le sont par intérêt, puis les religieuses qui le sont par sacrifice. Le seul ménage Carhaix trouve grâce devant ses yeux, c'est un ménage sans enfants. De telles dispositions ancrèrent Durtal pour la vie dans la solitude du célibat.

Loin de combattre ces tendances hypocondriaques, l'art ne fit que les exaspérer. Déjà l'école naturaliste, dans laquelle Durtal s'enrôla tout jeune, le conduisait au pessimisme. Puis on remarquera que les artistes sont portés à sortir de leur milieu primitif par le besoin de s'élever. Fils du peuple, ils s'embourgeoisent ; bourgeois, ils vont au peuple ou à la haute aristocratie ; ils ont encore la ressource de dominer tout le monde en s'isolant ; c'est à quoi se décident les plus orgueilleux. Cyprien Tibaille et André Jayant, c'est-à-dire Durtal dédoublé aux seules fins de mettre ses réflexions en dialogue, vivent « unis dans une commune haine contre les

(1) *En Ménage*, p. 13.

préjugés imposés par la bourgeoisie... très à l'écart du monde des lettres et des peintres, régulièrement éreintés par tous les journaux, par tous les confrères qui leur « reprochent » leur isolement et leur dédain (1). »

Durtal flaire chez tous « une telle exécration *pour ses idées à lui*, un tel mépris pour la littérature, pour l'art, *pour tout ce qu'il adore* », que l'humanité devient un ramassis de grotesques scélérats. La population ouvrière des villes, seule digne d'indulgence, ne comprend d'ailleurs que des brutes alcooliques; celle des campagnes est « libidineuse et cupide (2) », les « mœurs des paysans... sont tellement ignobles que mieux vaut n'en point parler (3), » et une bonne moitié d'*En Rade* a été écrite pour développer ce jugement sur les ruraux. « Quant aux gourdes armoriées, aux noblaillons qui croupissent dans les châteaux..., ils sont certainement, au point de vue intellectuel, encore inférieurs aux rustres (4). » Dès *A Rebours*, du reste, « l'aristocratie avait versé dans l'imbécillité ou dans l'ordure! Elle s'éteignait dans le gâtisme de ses descendants dont les facultés baissaient à chaque génération et aboutissaient à des instincts de

(1) *En Ménage*, p. 119.
(2) *L'Oblat*, p. 268.
(3) *Ibid.*, p. 37.
(4) *Ibid.*, p. 21.

gorilles fermentés dans des crânes de palefreniers et de jockeys... (1). » Que la bourgeoisie ne se réjouisse pas trop du traitement infligé à son ancienne rivale : « plus scélérate, plus vile que la noblesse déchue », elle a encore sur celle-ci le désavantage de manquer de savoir-vivre, d'être « autoritaire et sournoise, basse et couarde » ; son avènement a eu pour résultat « l'écrasement de toute intelligence, la négation de toute probité, la mort de tout art (2). » En résumé, la société entière « boit le nez dans la boue, à plat ventre, l'ordure... (3). » Peut-être faut-il rattacher aux mêmes origines que toutes ces fureurs la haine de Durtal pour les femmes coupables d'avoir partagé encore moins que les hommes *ses idées à lui.*

On ne s'étonne pas de ce qu'il arrive entre trente et quarante ans à une détresse d'âme affreuse. Son cœur est vide, il éprouve du dégoût parmi les hommes et de l'angoisse dans la solitude. La recherche de la jouissance rare, son unique raison de vivre, l'a déçu, il ne lui reste plus rien. Alors il se laisse prendre à ce sophisme si commun : « J'aspire au bonheur, donc le bonheur existe; je ne l'ai pas trouvé en ce monde, donc l'autre monde existe. »

(1) *A Rebours*, 285.
(2) *Ibid.*, 292.
(3) *En Ménage*, p. 269.

V

Ce fut dans *Là-Bas* qu'il vérifia la réalité objective de cet autre monde. La névropathie, en suivant son cours, l'avait amené au sadisme, et il arrivait, parti du naturalisme, à s'enticher de surnaturel. Or l'imagination possède un tel pouvoir qu'elle donne la vie, une vie extérieure et palpable, à tout ce qui l'amuse avec quelque persistance.

Rien n'empêchait donc Durtal de voir le Diable en chair et en os; il eut peur, et se contenta de découvrir, après bien d'autres, l'ingérence infernale dans les affaires terrestres, ingérence immédiate au point que Satan bâtonne parfois des hommes vivants. Durtal en trouva la preuve dans les pièces historiques du procès de Gilles de Rais : Prelati, sorcier au service de ce seigneur, dit avoir été rossé à mort par le diable qu'il évoquait, et on doit l'en croire car un tel aveu le condamnait à être brûlé vif (1). « Ici, ajoute Durtal, il ne peut y avoir détra-

(1) *Là-Bas*, p. 119.

quement des sens, visions morbides, car les blessures, la marque des coups, le fait matériel visible et tangible, est là. » De telles aventures arrivent encore de nos jours : « un garçon riche, enragé de sciences occultes, voulut savoir à quoi s'en tenir au sujet de Lucifer (1), et il se rendit en Ecosse où le diabolisme sévit. Là, il fréquenta l'homme qui, moyennant finances, vous initie aux arcanes sataniques et il tenta l'épreuve. Que vit-il? On n'en sait rien, malheureusement, « mais ce qui est avéré, c'est qu'il s'évanouit d'horreur et revint en France épuisé, à moitié mort ». Voilà ce qu'atteste des Hermies, un galant homme, en qui Durtal a confiance. Mais, bien plus, nous avons en faveur du surnaturel le témoignage du *Figaro*. On se souvient peut-être de Home, célèbre médium qui évoquait les esprits infernaux à la cour même de Napoléon III. Il était à la mode. C'est pourquoi un certain marquis le supplia de lui faire voir sa défunte marquise. Home, très obligeant, « le mena vers un lit, dans une chambre, et le laissa seul. Que survint-il? Quels fantômes effrayants, quelles Ligeia de sépulcre surgirent? Toujours est-il que le malheureux fut foudroyé au pied du lit. Cette histoire a été récemment *rapportée par* le Figaro

(1) *Là-Bas*, p. 426.

d'après des renseignements incontestables (1) ».

Une autre anecdote montre ce que devient le sens critique de Durtal quand il s'agit de gens ou de choses démoniaques. Mme Chantelouve l'a conduit dans une chapelle où vont se célébrer de répugnants mystères.

« — Quels sont, demande-t-il, ces messieurs « qui paraissent vouloir rester dans l'ombre ?

« — Ce sont des sataniques... Il y en a un parmi « eux qui fut professeur à l'Ecole de médecine ; il a « chez lui un oratoire où il prie la statue de Vénus « Astarté, debout sur un autel.

« — Bah !

« — Oui, il se fait vieux, et ces oraisons démo- « niaques décuplent ses forces qu'il use avec des « créatures de ce genre...

« — Vous me garantissez la véracité de cette histoire ?

« — Je l'invente si peu que vous la *trouverez* « *racontée tout au long dans un journal religieux*, « les Annales de la Sainteté. *Et bien qu'il fût* « *clairement désigné dans l'article, ce monsieur* « *n'a pas osé faire poursuivre le journal* (2)... »

(1) *Là-Bas*, pp. 425-426. (2) *Ibid.*, pp. 370-371.

VI

Durtal rattacha le spiritisme au satanisme : des esprits venaient parfois animer les tables, comme il en fit l'épreuve personnelle au cours d'une séance « où nulle tricherie n'était possible »; la table parla d'abord anglais, langue inconnue de tous les assistants, puis, s'exprimant en français, elle raconta des faits connus du seul Durtal et alors oubliés par lui, sans qu'il eût avec elle aucun contact (1). Qui vient s'incarner ainsi dans le mobilier? Non pas les anges, à coup sûr : ils n'obéissent qu'aux saints. Ce sont donc des démons ou peut-être des *larves*. Les larves, esprits ni célestes ni infernaux, « habitent un territoire invisible et naturel, quelque chose comme une petite île qu'assiègent de toutes parts les bons et les mauvais esprits ». Or il paraît qu'à force d'évoquer ces insignifiantes larves, on finit par amener des démons sans le savoir, qu'on le veuille ou non (2).

(1) *En Route*, p. 348. (2) *Là-Bas*, p. 427.

Mais il n'est pas besoin de considérer des faits singuliers : la vie journalière elle-même nous offre des exemples d'influences mystérieuses et malfaisantes, attribuables au seul Satan si l'on cherche à les expliquer. Telle est, entre autres, celle de l'argent : « il ne va qu'aux scélérats et aux médiocres », devient stérile chez les bons riches, « rend lubrique l'indigent le plus chaste, suscite la haine entre le bienfaiteur et l'obligé » ; mais tous ces prodiges ne sont rien auprès de ceux qu'il accomplit « lorsque, cachant l'éclat de son nom sous le voile noir d'un mot, il s'intitule capital » ; par lui s'édifient alors des Banques, s'instituent des monopoles, meurent de faim des milliers d'êtres, et, de plus fort en plus fort, « lui, pendant ce temps, se nourrit, s'engraisse, *s'enfante tout seul dans une caisse* ». Voilà un miracle qui s'opérait tous les jours sous nos yeux et qu'avant Durtal nul n'avait remarqué, miracle inouï! S'enfanter tout seul dans une caisse! La production de ce phénomène dépasse évidemment la puissance des hommes, Dieu se doit de n'y pas prêter les mains, donc il vient du diable, et Durtal s'écrie : « Eh bien ! ou l'argent... est diabolique, ou il est impossible à expliquer (1). »

Bien d'autres faits l'obligèrent à conclure, comme

(1) *Là-Bas*, pp. 17-19.

il désirait conclure depuis longtemps, à l'existence du surnaturel. Le voilà désormais converti sans qu'il veuille encore se l'avouer à lui-même. — « Crois », lui dit des Hermies. — « Je ne peux pas, répond-il; il y a là-dedans un tas de dogmes qui me découragent et me révoltent. »

En réalité, cette objection n'existe plus; Durtal l'a détruite d'avance en éliminant tous les cultes surnaturels distincts de la religion catholique, bouddhisme, occultisme, spiritisme, qui lui répugnent. Le satanisme l'a d'abord séduit à titre de curiosité choisie, de sport réservé aux névropathes artistes, mais le petit sabbat du chanoine Docre, à Vaugirard, auquel il assista, manquait vraiment trop de décor; c'était une orgie sadique pour pipelets, on n'y tuait pas même de nouveau-nés. Ainsi Durtal rejeta encore les pratiques lucifériennes. L'idée de se faire protestant ne l'effleura même pas, car il était contraire à sa nature d'admettre une religion sans art, sans mystique, et postérieure au moyen âge. Enfin, un autre que lui se fût peut être attardé à des considérations scientifiques, mais Durtal considère l'art et la science comme deux maîtres foncièrement hostiles qu'on ne peut servir à la fois. S'il a de la tendresse pour l'antique alchimie, c'est à cause de ses allures mys-

tiques; la science moderne, au contraire, est en butte à son dédain : elle n'a rien trouvé, « l'électricité était connue et maniée dès les temps les plus reculés (1) ».

Ainsi Durtal, engagé dans le chemin du surnaturel, renonce à toutes les bifurcations, sauf à celle qui mène au catholicisme. Il y arrivera donc sûrement.

(1) *La Bas*, p. 173.

VII

Les psychologues catholiques verraient un obstacle formidable à la conversion de Durtal dans cet orgueil d'artiste qui lui fit prendre en haine l'humanité. L'orgueil, ils l'affirment souvent, est le péché par excellence, la révolte contre Dieu. Satan n'a été coupable que d'orgueil. En réalité, l'Eglise admet dans ses plantations spirituelles certaines espèces d'orgueil, comme on le voit par l'exemple de Durtal. Celui-ci cultiva en son âme un pied vraiment exceptionnel d'orgueil artiste qui ne souffrit nullement d'un repiquage en terre sainte ; ce ne fut même pas un repiquage, il suffit de dépoter la plante sans rien lui enlever de son terreau mystique, elle étendit ses racines dans un sol encore plus mystique, et surtout elle resta bien en évidence, loin des humbles légumes, au milieu d'un carré spécial.

Durtal, en effet, se fit par *l'oblature* une situation très singulière dans l'Eglise. « L'oblature de

saint Benoît... ne s'adresse qu'à une élite... (1). » Certains oblats résident où ils veulent, sans participer à la vie liturgique, et parmi les autres, astreints à demeurer auprès des monastères et à suivre les offices, on distingue deux catégories : ceux qui conservent le costume séculier, dont est Durtal, et ceux qui portent la robe. Or, Durtal n'a qu'un seul confrère de son espèce, d'après le compte détaillé de dom Felletin (2). Sans un fâcheux, attaché au couvent de Ligugé, et qui fait concurrence à notre converti, l'Eglise, pourvue d'un seul pape, aurait donc de même un seul oblat bénédictin, régulier, laïque. Appartenir à une élite dont on forme la moitié n'est pas, toutefois, une distinction méprisable.

A ce point de cette étude, on se sent inquiet. Une question surgit : la conversion de Durtal s'est-elle réalisée ? Hélas ! bien peu, il faut en convenir. Se convertir, c'est changer ; Durtal, en devenant catholique, ne change pas. *L'Oblat* nous dépeint un Durtal identique au curieux pécheur de jadis. Ses qualités d'artiste n'ont pas fléchi, son langage, toujours savoureux, a conservé le même mécanisme, ses méditations sont encore interrompues par la confection et l'allumage d'innombrables ciga-

(1) *L'Oblat*, p. 248. (2) *Ibid.*, pp. 251-252.

rettes, il reste préoccupé de nourriture et nous fait part de ses ennuis culinaires dès son arrivée au Val des Saints :

« La mère Vergognat, une paysanne..., était au-dessous de tout... elle aggravait la pitoyable qualité des comestibles par sa façon déréglée de les cuire ; elle opérait de telle sorte que l'on s'empêtrait les dents dans de la gélatine ou qu'on se les ébranlait en mâchant du bois. Durtal avait adopté le parti — *ne pouvant faire autrement d'ailleurs* — d'offrir au Seigneur, en expiation de ses vieux péchés, la pénitentielle misère de ces plats (1). »

Mais la Providence, pitoyable envers le futur oblat, fit mourir son meilleur ami, l'abbé Gévresin, dont il hérita Mme Bavoil, une femme de charge d'autant plus apte à diriger un intérieur que ses visions célestes, fréquentes jusque-là, venaient de cesser. Quand Mme Bavoil rejoignit son nouveau poste, il fut question entre elle et Durtal, non pas du défunt, mais des ressources du Val des Saints :

— Le boucher tue, un jour un bœuf, soyons plus exact, une vache, un autre jour un mouton, un autre jour un veau... cela ne serait rien, malgré le manque de variété de ces mets, si ce boucher n'égorgeait son bétail la veille au soir ou le matin

(1) *L'Oblat*, pp. 13-14.

même où il le débite ; et dame alors, on mastique des choses innommables qui tiennent à la fois du caoutchouc et de la filoselle.

— La cuisine corrige jusqu'à un certain point les viandes trop fraîches, fit Mme Bavoil ; seulement, il convient, en ce cas, de dire adieu aux côtelettes grillées et aux biftecks saignants ; il est, en effet, nécessaire de mettre à mijoter, pendant des heures, dans une casserole ce que... comment appelez-vous le gigot qui vous déplaisait à Chartres ?

— De la carne ou de la bidoche, madame Bavoil (1).

Durtal se fit cependant, au Val des Saints, l'existence qu'il avait toujours rêvée, sans la payer d'un ascétisme bien sensible. C'était réaliser le Paradis sur terre en se ménageant par surcroît l'entrée du Paradis céleste. Bonheur trop bref, soudain bouleversé par la loi sur les associations. Les Bénédictins se décidèrent à l'exil et, par contre-coup, Durtal, qui estimait le pays inhabitable sans eux, fut contraint d'envisager le retour à Paris.

« L'idée de déménager mes livres et de charroyer l'amas de mes bibelots et de mes meubles, dit-il à M. Lampre, m'abêtit à un tel point que j'aime mieux ne pas y songer (2). »

(1) *L'Oblat*, pp. 33-34. (2) *Ibid.*, p. 320.

« Au lieu d'une propriété paisible, s'écrie-t-il encore, je vais retrouver les boîtes à dominos d'une maison commune, avec menace, en dessus et en dessous, de femmes s'hystérisant sur des pianos et de mioches roulant avec fracas des chaises pendant l'après-midi et hurlant, sans qu'on se résolve à les étrangler, pendant la nuit; l'été, ce sera la chambre de chauffe, l'étouffoir; l'hiver, en place de mes belles flambées de pin, je considérerai par un guichet de mica du feu en prison qui pue. En fait d'horizons, j'aurai sans doute un paysage de cheminées (1). »

Ces *tintouins* furent l'œuvre de nos gouvernants; que ne laissaient-ils à Durtal un beau feu de pin, une maison séparée, une installation fixe, une liturgie correcte, des cérémonies somptueuses ? Nos gouvernants se conduisirent en malfaiteurs :

« Les séniles matassins du Luxembourg ne valaient pas mieux que les pernicieuses malebêtes de la Chambre. Tous étaient les leudes perdiablés des Loges! Il n'y avait rien de propre à attendre d'eux (2).

« Un sous-Trouillot, du nom de Vallé, avait rempli avec quelques terrines de son eau de vaisselle l'auge de la rue de Tournon et les vieux glandivores

(1) *L'Oblat*, p. 448. (2) *Ibid.*, p. 276.

s'étaient ventrouillés dans le purin de cette éloquence et avaient voté, haut la patte, la loi ; les congrégations étaient bel et bien étranglées... (1) »

... et Durtal condamné à se chauffer avec une salamandre! L'excès de sa contrariété faillit même le brouiller avec Dieu :

«... Je commence, lui dit-il, à me méfier un peu de vous. Il semblait que vous deviez me diriger sur un hâvre sûr. J'arrive — après quelles fatigues! — je m'assieds enfin et la chaise se casse! Est-ce que l'improbité du travail terrestre se répercuterait dans les ateliers de l'au-delà? Est-ce que les ébénistes célestes fabriqueraient, eux aussi, des sièges bon marché qui s'effondrent dès qu'on se pose dessus (2)? »

Pour l'auteur d'un article sur la conversion de Durtal, il y avait là de quoi s'effrayer. Tout serait à refaire si cet irritable personnage voulait punir Dieu en le niant. Mais on se rassure après réflexion : faire des reproches à quelqu'un, c'est constater son existence. D'autre part, Durtal a embrassé une religion tellement personnelle que toute autre croyance lui ferait perdre une originalité à laquelle il doit tenir comme à l'élément le plus essentiel de son génie. Il restera donc converti.

(1) *L'Oblat*, p. 301. (2) *Ibid.*, p. 446.

Et sa conversion nous montre l'effet charmeur qu'exerce le catholicisme sur un moderne exclusivement artiste, échappé au milieu social, anarchiste, contempteur de la raison. En outre, on peut y trouver quelques renseignements sur l'Eglise.

VIII

Le moins banal est qu'il y a deux Eglises catholiques, rien qu'en ce monde. Elles ont sur le papier même gouvernement et mêmes dogmes, ce qui ne les empêche pas de différer absolument par leur esprit, leurs doctrines, leurs mœurs, leur culte.

L'une pourrait s'appeler l'Eglise bourgeoise. Durtal la déteste. Voici d'abord ce qu'il pense de sa clientèle :

« La bourgeoisie dévote ferait prendre la fuite aux Anges ; c'est dans cette caste que se recrute la fleur des pharisiennes. » On ne peut s'imaginer ce que sont les femmes de la petite bourgeoisie et du monde riche. « Du moment qu'elles assistent à la messe le dimanche et font leurs Pâques, elles pensent que tout leur est permis ; et, dès lors, leur sérieuse préoccupation est moins d'offenser le Christ que de le désarmer par de basses ruses. Elles médisent, lèsent grièvement le prochain, lui refusent toute pitié et toute aide et elles s'en excusent

ainsi que de fautes sans conséquences ; mais manger gras un vendredi? c'est autre chose ; elles sont convaincues que le péché qui ne se remet pas est celui-là. Pour elles, le Saint-Esprit, c'est le ventre..(1). »

« Quant aux catholiques, dit un jour Durtal au Père Fonneuve, vous savez aussi bien que moi l'amas de sottises et de lâcheté qu'ils recèlent » ; ce ne sont, en cas de danger, que de « pieux matamores (2) ». Ils ont aidé à faire de leur religion « ce quelque chose d'émasculé, d'hybride, de mol, cette espèce de courtage de prières et de mercuriale d'oraisons, cette sorte de sainte tombola où l'on brocante des grâces, en insérant des papiers et des sous dans des troncs scellés sous des statues de saints (3) ».

Cette église bourgeoise hait le pauvre, qu'elle marie ou enterre sans maîtrise ni orgue (4), « elle brocante les indulgences et bazarde les messes ; elle est, elle aussi, ravagée par l'esprit de lucre (5) ».

Elle couvre le talent d'un immense mépris, même s'il se manifeste chez ses défenseurs, tels Veuillot et Hello, des écrivains qui ne sont, à ses yeux, « ni assez asservis ni assez plats (6) ». — « L'armée de

(1) *La Cathédrale*, p. 171.
(2) *L'Oblat*, p. 298.
(3) *Ibid.*, p. 389.
(4) *Là-bas*, p. 170.
(5) *En Route*, p. 25.
(6) *A Rebours*, p. 208.

cuistres qui a envahi le sanctuaire » possède seule son estime (1).

Il n'y a plus de culte solennel; ce sont des fêtes mondaines qui le remplacent : « d'abjectes cavatines, d'indécents quadrilles sont enlevés à grand orchestre dans les églises elles-mêmes converties en boudoirs, livrées aux histrions des théâtres qui brament dans les combles, alors qu'en bas les femmes combattent à coup de toilettes et se pâment aux cris des cabots (2). » Le plain-chant est mort malgré Jean XXII, le Concile de Trente, et un récent décret de la Sacrée Congrégation des Rites qui interdisent de profaner musicalement les temples (3).

On ne trouve nulle compensation à cette laideur qui envahit tout l'art religieux. C'en est fini aussi de la prédication sacrée. Il ne tombe du haut de la chaire que des rengaines. Durtal, ayant eu la curiosité d'écouter un grand nombre de sermons, constate que tous se valent. Il se rappelle : « Des orateurs choyés comme des ténors, Monsabré, Didon, ces Coquelin d'Église, et, plus bas encore que ces produits du Conservatoire catholique, la belliqueuse mazette qu'est l'abbé d'Hulst... Ce sont ces médiocres-là que réclame la poignée de dévotes qui les

(1) *A Rebours*, p. 193.
(2) *Ibid.* p. 297.
(3) *Là-Bas.*

écoutent. Si ces gargotiers d'âmes avaient du talent... ils végéteraient incompris des ouailles. C'est donc pour le mieux, en somme. Il faut un clergé dont l'étiage concorde avec le niveau des fidèles ; et, certes, la Providence y a vigilamment pourvu (1). »

Quant aux prêtres séculiers pris en masse, aux *soutaniers*, comme les appelle Durtal (2), « ils ont maintenant des cœurs lézardés, des âmes dysentériques, des cerveaux qui se débraillent et qui fuient (3) ». — « Le mysticisme se meurt en un clergé qui... prêche... la bourgeoisie de l'âme (4) ! » Les évêques « ont été, pour la plupart, apprivoisés et chaponnés dans les cages des Cultes (5) ». Et il n'y a aucune chance pour que le personnel ecclésiastique s'améliore : dans les séminaires, « les plus intelligents des élèves sont tous des rationalistes... Cette nouvelle génération entend la foi à sa manière ; elle en accepte et elle en refuse... ; ces jeunes gens sont de ceux qui prennent les lanternes pour des vessies... Ils rêvent d'une religion sensée, raisonnable, ne choquant pas le bon sens du bourgeois par des miracles... (6) ». Bref, l'Eglise moderne

(1) *En Route*, p. 6.
(2) *Là-Bas*, p. 57.
(3) *Ibid.*, p. 440.
(4) *Ibid.*, p. 170.
(5) *L'Oblat*, p. 389.
(6) *Ibid.*, pp. 169-170.

en France devient de plus en plus opportuniste; elle accommode ses doctrines avec les opinions courantes de la classe moyenne, elle encourage la richesse et le bien-être.

On dirait qu'elle a surtout pour adversaire l'Eglise du moyen âge, l'Eglise mystique, encore vivante dans certains cloîtres et au cœur de quelques fidèles. C'est en celle-ci, bien loin de l'autre, que Durtal s'est réfugié. Elle a tout ce qui manque à sa rivale : splendeurs liturgiques, mépris du lucre, tendresse pour les pauvres, science approfondie du surnaturel. L'intransigeance contre la ploutocratie est son fait ; rien ne la sépare des démocrates, même des socialistes, que les préventions de ces malheureux égarés.

Bien qu'elle soit fortement imbue de haine contre les Juifs, elle tolère des patriotes semblables à l'abbé Gévresin, qui « repousse les balivernes du chauvinisme et affirme placidement : — Pour moi, la patrie, c'est où je prie bien...(1) ». Durtal, d'ailleurs, n'est pas plus nationaliste que ce prêtre : il n'admire pas la guerre; les soldats, dit-il, affublés d'un uniforme ridicule et abrutis sous un esclavage identique à celui qu'on infligeait autrefois aux nègres, ont pour mission d'assassiner leur prochain

(1) *En Route*, p. 62.

sans risquer l'échafaud (1). Des Hermies, un dédoublement de Durtal, reproche à Jeanne d'Arc d'avoir repoussé les Anglais :

« Le sacre du Valois, à Reims, a fait une France sans cohésion, une France absurde... il nous a dotés, et pour longtemps, hélas! de ces êtres au brou de noix et aux yeux vernis, de ces broyeurs de chocolat et mâcheurs d'ail, qui ne sont pas du tout des Français, mais bien des Espagnols ou des Italiens. En un mot, sans Jeanne d'Arc, la France n'appartiendrait plus à cette lignée de gens fanfarons et bruyants, éventés et perfides, à cette sacrée race latine que le diable emporte!... Je suis de l'avis du vieux poète d'Esternod : — Ma patrie, c'est où je suis bien. — Et je ne suis bien, moi, qu'avec les gens du Nord (2). »

Mais là où l'Eglise mystique apparaît surtout antibourgeoise, c'est dans sa principale doctrine, la doctrine de l'expiation. Nous avons, dit-elle, une peine considérable à subir, parce que nos premiers parents ont offensé Dieu et que tous les hommes sont solidaires. Donc, il n'y a pas d'autre but à notre passage ici-bas que la douleur. Chacun doit épuiser son compte en cette vie ou en l'autre ; plus on paye en ce monde, moins on paye après

(1) *A Rebours*, p. 224. (2) *Là-Bas*, p. 66.

la mort. « Qui sait si les anesthésiques n'endettent point ceux qui s'en servent ? Qui sait si le chloroforme n'est pas un agent de révolte... (1)? » En apparence, rien ne doit plus réjouir le prolétaire qu'un pareil système. Il trime aujourd'hui, le riche s'engraisse de ses sueurs; patience! Demain, car la vie passe comme un songe, demain, malheureux déshérité, tu brûleras peut-être bien un an au Purgatoire, mais au moins après cette épreuve supplémentaire, tes peines seront finies, et tu seras vengé du riche qui, lui, doit prendre un bain de feu cent fois plus long pour effacer le seul crime d'avoir eu ses aises. Malheureusement, le peuple est devenu pratique au point de rechercher le bien-être sur la terre même; il veut se soustraire, lui aussi, à la loi de douleur. Il cherche l'amélioration matérielle de son sort. C'est là une révolte contre les intentions divines et que l'Eglise mystique est forcée de condamner. Alors, malgré son bon vouloir, elle ne réussit guère mieux que l'Eglise moderne, bourgeoise, à se faire bien venir du prolétariat.

(1) *En Route*, p. 126.

IX

Durtal, au cours de sa conversion, dont il faut enfin dresser le bilan, nous apprend donc quelque chose.

L'Eglise actuelle, selon lui, a l'esprit bourgeois, c'est l'Eglise des riches; ne soyons pas surpris alors si la classe pauvre vote pour les politiciens anticléricaux.

Il nous montre aussi le catholicisme du moyen âge intimement uni à toute l'activité humaine et le moderne séparé d'elle. Durtal a surtout insisté sur le divorce de l'art et de l'Eglise en termes cruels pour celle-ci.

La conversion de Durtal est encore instructive au point de vue psychologique et pathologique, et ce sera tout ce que nous pourrons mettre à son actif.

Durtal, en effet, personnage égoïste et hypocondriaque, s'est retiré dans un monde mort. Il se serait donc converti au culte d'Isis, de Mithra, de

Moloch ou de Teutatès, que cela reviendrait au même pour les vivants.

Si les papes du XIIIe siècle peuvent être contents de lui, Léon XIII et Pie X auraient eu le droit de se plaindre, car il maltraite sa mère l'Eglise comme ne le ferait pas un libre-penseur, je veux même dire un libre-penseur sectaire.

Parlons maintenant de la littérature, et ici nous pouvons faire intervenir M. Huysmans. (Laissons à Durtal ce qui est de Durtal.) M. Huysmans conserve tout son talent : ingéniosité, originalité, abondance des ressources dans l'expression, profondeur et justesse extraordinaires dans l'analyse des sensations. Ses défauts n'ont pas varié non plus. Il reste naturaliste par la technique, ce qui, dans son cas, signifie plutôt artificiel que naturel. Son artifice consiste à rapprocher les ordres de choses que l'on a le plus coutume de séparer. M. Huysmans dit, par exemple : « Ils ont... des *âmes dyssentériques* (1). » Il emprunte volontiers des termes de comparaison au tube digestif sur toute l'étendue de son parcours.

Craignons cependant que la conversion de M. Huysmans ne soit une perte pour la littérature.

(1) *Là-Bas*, p. 440.

Il était intéressant de nous montrer quelques curiosités de l'art religieux ; mais à la longue, des livres toujours écrits sur le même sujet deviendront fastidieux comme des catalogues d'antiquaires. Puisse l'acheminement de M. Huysmans vers le ciel n'être pas un adieu au monde qui lit, ou du moins à la partie de ce monde qui ne cultive pas uniquement l'archéologie et l'hagiographie. Seigneur laissez-nous quelque chose de nos écrivains !

M. BRUNETIÈRE

M. Brunetière a quelque part admiré, comme c'est le devoir de tout écrivain, la complexité mystérieuse et l'amas de contradictions qui caractérisent notre nature. Par là il semble tout d'abord faire allusion à lui-même.

Quand on étudie son œuvre, on commence par y voir clair, mais bientôt se fait une pénombre pleine de tumultes métaphysiques. Littérature, histoire, science, morale, politique, sociologie, religion ahurissent le lecteur par une mêlée dont le malheureux ne sait plus si c'est un ballet ou un combat. Et au-dessus de ce chaos plane une figure qui, à l'instar d'un nuage et plus vite, change perpétuellement d'aspect. On lui donne cependant un nom invariable, celui de Ferdinand Brunetière. De quel droit, en vérité ? Regardez : je vois un Père de l'Eglise. Voici maintenant un journaliste. Bossuet réincarné devenu journaliste ! Et avant qu'on ne soit remis d'une telle émotion, l'aigle de Meaux a encore eu le temps de céder la place à Darwin, puis à Auguste Comte.

M. Brunetière prend des allures paradoxales :

pour lui l'invention littéraire consiste à ne rien inventer et l'originalité à traiter des lieux communs (1) : ces affirmations, qui diffèrent du lieu commun, reviennent en somme à réprouver le paradoxe par l'emploi du paradoxe. Ainsi ferait un conférencier qui parlerait contre l'alcool en buvant de l'absinthe au lieu de la traditionnelle eau sucrée.

M. Brunetière vous déconcerte. Il a pour principe la vénération et pratique l'irrespect. « Les grands hommes... sont des hommes, dit-il à propos de l'inconduite de Molière, nous le savons, et par certains côtés des hommes comme nous ; mais précisément il y a tout avantage pour eux, pour nous, pour tout le monde, à ne pas les regarder par ces certains côtés-là (2). » Et dans le même volume il nous montre Voltaire flagorneur des grands, couard, d'un caractère naturellement bas (3), tripoteur et accapareur (4). Voltaire mentait sans scrupule, plaisantait avec cynisme, n'adorait que le succès, ne respectait que la victoire et ne redoutait que la force (5) ; en défendant Calas, Sirven, La Barre, il ne risquait rien, pas même sa tranquillité (6); en

(1) *Histoire et Littérature*, I. pp. 40-47.
(2) *Essais critiques*, I, p. 136.
(3) *Id.*, p. 194.
(4) *Id.*, pp. 199-200.
(5) *Id.*, pp. 227-228.
(6) *Id.*, p. 240.

revanche, il attirait sur lui-même l'attention de toute l'Europe (1), de sorte que sa haine de l'injustice avait pour origine l'amour de la réclame.

Que tout cela soit vrai, il se peut, mais il est vrai aussi que Voltaire avait tout avantage à n'être pas regardé *par ces certains côtés-là*.

Soyons justes. Quand on a étudié assez longtemps l'œuvre immense de l'illustre académicien, une troisième phase succède au vertige; ce n'est pas que l'on découvre encore une coordination dans les mouvements psychiques de M. Brunetière, mais on arrive à considérer ces mouvements de sang-froid, à tel point qu'on les classe. Les uns ressemblent à des demi-tours sur place et ne se terminent jamais par un essor le long d'une trajectoire à grande portée. Les autres, au contraire, se font suivant des courbes majestueuses qui relient des points souvent fort éloignés. Les premiers peuvent s'appeler *contradictoires*, les seconds *évolutifs*, et il y en a aussi de nuls, car certains états d'âme de M. Brunetière sont pour ainsi dire *constants*.

Et l'on se dit : — trois phases ! trois sortes de mouvements ! le nombre trois est sacré, heureux augure ! — Quand une quatrième phase vient détruire cette admirable symétrie. On y voit clair de

(1) *Essais critiques*, I, pp. 242-243.

nouveau. Les mouvements des trois catégories deviennent ceux d'un même moteur qui accomplit un travail bien déterminé, ce ne sont plus que des modes d'action. Il faut alors représenter M. Brunetière comme un bloc après l'avoir travesti en nuage, fâcheuse nécessité pour qui redoute les comparaisons discordantes.

I

DU MODE CONTRADICTOIRE DE M. BRUNETIÈRE

Nous groupons sous cette rubrique les antagonismes de la pensée de M. Brunetière avec elle-même, quand on ne peut les attribuer à une évolution.

Ces antagonismes ne sont que de surface. Ils recouvrent une préoccupation constante : celle des intérêts supérieurs de notre société française.

M. Brunetière lui-même n'est pas trop fâché sans doute de se contredire, car il dit volontiers sur l'autorité de Pascal que la non-contradiction n'est pas une marque nécessaire de vérité ni la contradiction une marque nécessaire d'erreur. Deux vérités ne s'accordent pas? Qu'importe? du moment que ce sont des vérités. Et M. Brunetière, comme Bossuet, les compare aux deux tronçons d'une chaîne qui se rejoindraient quelque part hors de

notre vue ; alors, comme Bossuet toujours, il tient ferme les deux bouts de la chaîne. Ici on voit apparaître tout de suite l'homme d'action. Que font en effet les gens d'esprit spéculatif? Au lieu de tenir ferme, ils lâchent tout pour suivre un des tronçons de chaîne et vérifier si vraiment il se raccorde avec l'autre. Ils entreprennent une longue exploration qui généralement ne les mène à rien. M. Brunetière ne gaspille pas ainsi dans la recherche des principes fondamentaux un temps précieux qu'on peut employer à leur défense. Et il se constitue l'avocat de ces principes.

Avocat plein de désintéressement, et d'ailleurs habile et passionné. En se dévouant aux supports de notre société moderne il accepte par là des clients qui ne sont pas toujours en parfaite communauté d'intérêts, tels l'esprit démocratique et la tradition. Quoi d'étonnant si, plaidant pour eux tour à tour, il est conduit à développer des thèses contradictoires?

On résumera ici, à titre d'exemples, quelques-uns de ces plaidoyers.

AFFAIRE XVIIe SIÈCLE CONTRE XVIIIe SIÈCLE

Il faudrait prendre « affaire » dans le sens de

bataille, bataille épique! d'où M. Brunetière est sorti vainqueur. Tout le monde a été massacré dans le camp des encyclopédistes. Jamais haine aussi farouche ne fut cause de pareil carnage.

On a vu la différence des traitements appliqués à Molière et à Voltaire. Il en va de même pour tous les principaux personnages des deux siècles. Quand un homme du XVIIe se voit malmené, c'est que, d'une manière ou de l'autre, il a trahi le XVIIe.

Fénelon, adversaire de Bossuet dans l'affaire du quiétisme, fut épargné par les encyclopédistes, si enragés pourtant contre les gens d'église (1), sans doute parce qu'il négligea le dogme en faveur de la morale, aberration propre au XVIIIe. Aussi ne devait-il pas échapper à M. Brunetière. Le fait d'avoir lutté contre Bossuet était d'ailleurs un grief suffisant à lui tout seul, car Bossuet c'est le XVIIe, et le XVIIe c'est Bossuet. Fénelon fut donc un « grand seigneur, absolu, tyrannique, autoritaire (2) », plein de « l'attachement à son sens individuel » et de « l'orgueilleuse conscience de son infaillibilité propre (3) », il « sut recouvrir et nuancer son insincérité d'une apparence de franchise et de

(1) *Essais*.... II, pp. 69-70.
(2) *Ibid.*, II, p. 54.
(3) *Histoire et littérature*, II, p. 155.

loyauté (1) », autrement dit, il manquait de franchise jusque dans son hypocrisie.

Pour avoir vraiment trop dénigré Louis XIV, Saint-Simon reçut un châtiment exceptionnel : ses Mémoires « prodigieux », il est vrai, furent d'abord déclarés « fondés, pour la plus grande part, sur des commérages d'antichambre ou des propos d'office (2) ». Après quoi on le raya de la liste des auteurs du XVIIe sous prétexte que ses œuvres ayant paru seulement en 1824 n'ont droit à aucune place dans l'histoire de la littérature française (3). Mme de Sévigné partagea cette disgrâce. Je n'ai pu savoir quel crime elle avait commis.

Nul mystère ne plane sur celui des philosophes, entendez les philosophes sans théologie. Le fait seul de pouvoir être ainsi désignés les oppose à Bossuet qui tout au contraire met le dogme à la base de sa métaphysique, et comme Bossuet résume le XVIIe, ils ne sont donc pas du XVIIe.

Le seul digne d'une véritable considération est Bayle, bien qu'il ait un goût fâcheux pour les obscénités (4) et soit toujours empressé à décliner effrontément les conséquences de ses actes ou à

(1) *Histoire et Littérature*, II, pp. 170-171.
(2) *Questions de critique*, pp. 63-64.
(3) *Manuel de l'histoire de la littérature française. Avertissement*, p. V.
(4) *Essais...*, V, p. 123.

réparer une insolence par une platitude (1). L'homme du XVIIIe qu'il est à moitié se montre déjà par ce simple fait (l'autre moitié de Bayle est du XVIe) (2). C'est à lui que Voltaire et les encyclopédistes doivent le meilleur de leur doctrine, toute leur doctrine peut-être, et M. Brunetière, enchanté de pouvoir enlever à ses ennemis le mérite de l'invention, montre de l'indulgence pour Bayle, qui lui procure cette joie.

Il a moins d'égards pour Descartes, « intellectuel et névropathe (3) », — « ... génie chagrin et singulier qui peut-être n'a manqué de rien tant que de bons sens, à moins encore que ce ne soit de l'expérience de la vie et du sentiment de la réalité ». Descartes a été sans influence sur le XVIIe, et quand il devint « maître des esprits », ses prétendus disciples étaient depuis longtemps à une autre école que la sienne (4). Pauvre philosophe! ce n'est pas de chance. Le comble du malheur pour lui, si toutefois il put le goûter après sa mort, fut que le cartésianisme triompha contre sa propre pensée (5).

Un bienveillant mépris est le lot de Malebranche, homme doux et candide, qui voulut adapter la

(1) *Essais*..., V, p. 120.
(2) *Id.*, p. 121.
(3) *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1902.
(4) *Essais*..., V, pp. 45-46.
(5) *Manuel*..., pp. 229-230.

doctrine cartésienne à la démonstration des vérités de la foi, sans s'apercevoir, le naïf! qu'il détruisait l'édifice catholique en voulant le consolider (1). Il avait la vue courte, et malgré ses bonnes intentions, fit le jeu des libertins contre Pascal, Bossuet, Arnauld.

Ayant ainsi enlevé du XVIIe toute la graine du XVIIIe (et l'on voit s'il convient de la négliger), M. Brunetière put déclarer avec raison qu'elle n'existait pas. « L'esprit du XVIIIe siècle n'est pas sorti naturellement de celui du XVIIe comme l'effet sort de la cause... Ce que l'on ne saurait nier, c'est qu'il y ait eu déviation, inversion, renversement du pour et du contre...(2). » Au fond, son argument revient à celui-ci : — je définis esprit du XVIIe siècle ce qui, dans la philosophie de ce temps, était contraire à celle du XVIIIe, et inversement : esprit du XVIIIe... etc... donc l'esprit du XVIIe était le contraire de celui du XVIIIe.

D'autres eussent dit peut-être : — deux courants opposés d'idées philosophiques se sont manifestés au XVIIe siècle, l'un représenté par Pascal, Bossuet, Bourdaloue et les jansénistes, l'autre par Descartes, Bayle, Malebranche, et ce fut ce dernier courant qui s'amplifia seul plus tard grâce à Vol-

(1) *Manuel*..., pp. 230-231. (2) *Essais*..., V, pp. 116-117.

taire et aux encyclopédistes. — Quelle raison empêchait M. Brunetière d'employer ce langage, qui n'eût rien changé au fond même de ses pensées? Sans doute une raison de sentiment. Sa vénération est telle pour l'époque de Bossuet qu'il craignait d'attenter au XVIIe en malmenant le XVIIIe s'il eût admis que le second fût issu du premier. On ne frappe pas un fils dont on respecte le père comme un dieu. Or, M. Brunetière tenait à être libre en conscience d'assommer le XVIIIe siècle.

Assommer est peu dire. Formons galerie et jugeons les coups.

« Abaissement des caractères, appauvrissement de la pensée, dépérissement du style, tout cela vient du XVIIIe siècle, et non pas du XVIIIe siècle finissant... mais du XVIIIe siècle dans sa gloire, étudié dans ses plus illustres représentants. Nul siècle n'a été plus complètement dénué de poésie... Nul siècle n'a été plus complètement dédaigneux des grandes parties de l'art (1). » C'est le siècle « le moins français... de notre histoire (2) ». L'influence des gens du XVIIIe siècle « est un bel exemple du pouvoir des idées obscures sur les esprits des hommes (3) ». A part même les grands auteurs, ces

(1) *Essais*..., I, pp. 263-264.
(2) *Discours de combat*, I, p. 4.
(3) *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1902, pp. 636-637.

gens savaient écrire, «..., on n'a jamais écrit plus clairement, parce que jamais on n'a écrit non plus d'un style plus abstrait, et c'est la limpidité de l'eau pure, mais c'en est aussi et surtout l'insipidité (1) ».

Voilà quelques volées de mitraille pour l'ensemble. Passons au détail. Il est inutile de revenir sur le pauvre Voltaire, lamentablement rossé comme il a été dit plus haut. Les amateurs de jeu de massacre vont voir en revanche si Diderot n'a pas été haché menu comme chair à pâté.

Diderot a quelquefois fait jaillir la lumière, mais c'est à force d'entrechoquer les sophismes (2). « Le voilà, le vrai Diderot, le créateur en France de la critique d'art... *Ecco il vero Pulcinella* (3)... Dans les entrailles de ce philosophe il s'agite un éternel démon de luxure (4). » Diderot se rend aussi odieux par « le plus insolent étalage de sa propre personne (5) ». « Il fallait... peu de chose pour mettre sa dialectique en défaut (6)... »; s'il est remarquable, c'est avant tout par... « son cynisme que l'on prend trop souvent pour du naturel... sa grossièreté, qui n'est pas toujours de la franchise ». La seule influence littéraire qu'on puisse lui recon-

(1) *Questions*..., p. 45.
(2) *Essais*..., II, p. 296.
(3) *Id.*, p. 297.
(4) *Id.*, p. 298.
(5) *Id.*, p. 299.
(6) *Id.*, p. 268.

naître, « c'est d'avoir inventé le *mélodrame*, cette forme inférieure de l'art (1)... ». Ses fameux *Salons*, « qu'on vante comme les chefs-d'œuvre de la critique d'art..., n'en sont, à vrai dire, que la corruption (2) ». « Dissertateur intrépide, et interminable surtout ; déclamateur redoutable, esprit puissant et confus — plus confus que puissant... — on trouve de tout dans son œuvre... C'est ce qui le rend... difficile à juger... Mais ce qui est plus difficile encore que tout le reste, c'est de savoir ce qu'il a pensé, et la raison vous en paraîtra plausible, si je dis, comme je le crois, qu'il ne l'a lui-même jamais su (3). »

Diderot doit être traité sans ménagements comme chef de file et type d'une équipe de malfaiteurs appelés *encyclopédistes*, des étrangers pour la plupart : les allemands Grimm et d'Holbach, l'italien Galiani. Diderot lui-même est tout anglais: sa science lui vient de Newton (4).

D'Alembert, un des principaux de la bande, avait l'estime de l'abbé Galiani « parce qu'il ne ressemblait à aucun Français, qu'il avait plutôt les défauts et les qualités d'un Italien, et qu'il ne fai-

(1) *Nouvelles questions de critique*, pp. 160-161.
(2) *L'Evolution des genres*, pp. 121-122.
(3) *Id.*, pp. 153-154.
(4) *Le Roman naturaliste*, p. 254.

sait de ses compatriotes qu'une médiocre estime. C'était encore un bon bouffon, » nous apprend l'abbé quelque part, « pantomime et polisson (1) ». Sans compter qu'il avait « l'esprit sec, dur et borné (2) ».

Ces cosmopolites, qui déjà commençaient à nous faire perdre « le goût de toutes les élégances et le sens de la mesure (3) », avaient une « hauteur de ton plus voisine souvent du manque d'éducation que de la véritable fierté (4) ». « Ils n'osaient pas signer leurs ouvrages (5). » « Tandis qu'ils se plaignaient et qu'ils composaient pour la postérité l'histoire de leur persécution, c'était bien eux... que le pouvoir couvrait de sa protection et favorisait de sa partialité (6) », ce dont ils profitèrent pour persécuter Rousseau, Fréron, « et généralement tous ceux qui n'étaient pas de leur chapelle (7) ».

Leur grande œuvre, celle qui servit à les désigner collectivement, l'*Encyclopédie*, ne fut, à l'origine, que la traduction d'un dictionnaire anglais (8) ; elle n'a aucune valeur, et il convient de la traiter conformément aux conseils de lord Chesterfield :

(1) *Essais*..., II, pp. 282-283.
(2) *Manuel*..., p. 319.
(3) *Id.*, p. 293.
(4) *Id.*, p. 292.
(5) *Essais*..., III, p. 281.
(6) *Id.*, II, pp. 248-251.
(7) *Id.*, III, p. 282.
(8) *Manuel*..., pp., 320-325.

« Vous l'achèterez », disait-il à son fils, « et vous vous assoierez dessus pour lire Candide (1). »

Les gens pacifiques, ou ceux qui tiennent à conserver des illusions sur les écrivains célèbres, conçoivent une lueur d'espoir quand ils en viennent à Rousseau. Rousseau, on vient de le voir, fut en mauvais termes avec la bande encyclopédique. M. Brunetière, qui lui reconnut à ce propos certaines qualités, finit tout de même par le jeter sur le tas avec les autres quand arriva le moment de se résumer : « Ce sont, dit-il, en général, — à l'exception de Buffon et de Montesquieu, — d'assez laids personnages que nos grands hommes du XVIII[e] siècle, un d'Alembert, un Grimm, un Diderot, et par-dessus tous les autres, précisément les deux plus grands : Voltaire et Jean-Jacques, deux *puissants dieux*, et deux vilains sires. Quand je pense à l'un, je préfère toujours l'autre (2). »

Ayant ainsi maltraité les gens de la partie adverse dans leurs personnes, M. Brunetière va leur donner tort sur le fond. Tel est d'ailleurs le programme de nombreuses plaidoiries.

Or ici le procès concerne surtout le fondement philosophique de la Révolution. M. Brunetière

(1) *Manuel*..., p. 320. (2) *Essais*..., III, pp. 262-263.

reconnaît expressément que celle-ci est l'œuvre des penseurs du XVIIIe siècle : « Que l'on porte... sur les *philosophes*... tel jugement que l'on voudra... ils sont et demeureront les vrais artisans de la Révolution (1). »

Ils le sont par les principes mêmes que M. Brunetière condamne en eux, et notamment par celui de la bonté foncière de notre nature. Si l'on proclame l'homme essentiellement bon, il faut le laisser libre. Le XVIIe siècle, tout au contraire, déclare les hommes pervers de naissance, opinion professée aussi par M. Brunetière, d'où il est impossible de conclure qu'il convienne de leur ôter le joug : on ne lâche pas les bêtes malfaisantes, c'est imprudent.

Alors, M. Brunetière, croyez-vous, plaidera contre la Révolution ? Non pas. Il l'a prise aussi pour cliente en divers procès qui se ramènent au suivant :

AFFAIRE TAINE CONTRE RÉVOLUTION FRANÇAISE

Ici encore la partie adverse fut assez malmenée : « Les documents de M. Taine en général ne lui

(1) *Histoire et littérature*, I, pp. 240-241.

servent point à établir son raisonnement ; mais il commence par faire son siège; et alors il consulte sa bibliothèque, ou il se rend aux Archives pour y trouver des documents qui corroborent ses raisonnements (1). »... « L'impartialité ne consiste pas, comme le semble croire M. Taine, quand on parle de l'ancien régime, à démontrer pourquoi la révolution était inévitable, et, quand on parle de la révolution, à démontrer comment on pouvait tout de même l'éviter (2). » Plus tard, il est vrai, la mémoire de Taine fut traitée avec une affectueuse considération, parce que l'illustre philosophe n'aurait pas manqué, à ce qu'il paraît, de se convertir au catholicisme, si Dieu lui en avait laissé le temps.

Quelques-unes des violences de la Révolution furent expliquées ou même excusées par M. Brunetière. On eut raison de confisquer les biens des émigrés après 92 (3). Le Manifeste de Brunswick « souleva une patriotique et bien naturelle indignation (4) ». M. Brunetière donne raison au peuple des campagnes contre les seigneurs, et il ne trouve pas que les paysans eussent agi comme des brutes en brûlant et lacérant « les parchemins fraîche-

(1) *Questions...*, p. 116.
(2) *Id.*, p. 134.
(3) *Histoire et littérature*, II, p. 188.
(4) *Id.*, p. 106.

ment renouvelés qui » contenaient « les titres de leur servitude (1) ».

Il faut bien que la Révolution ait eu quelques bons résultats, conformément à l'opinion moyenne professée à son égard. « Si les hommes, en effet, peuvent... se tromper sur la nature des espaces interstellaires... ils se trompent aussi, sans doute, mais... beaucoup moins, sur leurs intérêts permanents et sur la manière dont les a servis une grande Révolution (2). » Ce que Taine a eu le grand tort de ne pas faire entrer en ligne de compte.

Les assemblées révolutionnaires ont réalisé des réformes utiles, rendu de grands services, accompli des œuvres qui durent encore (3). Et elles ont agi avec sagesse en légiférant pour l'homme abstrait ; on n'a jamais légiféré que pour cette homme-là, dit M. Brunetière, qui n'admet pas de différences appréciables entre les races. « A qui M. Taine fera-t-il croire que si l'on proclamait aujourd'hui l'*habeas corpus* à Pékin ou à Constantinople, la plupart des Turcs s'en plaignissent comme d'une fâcheuse atteinte à leurs traditions nationales (4) ? »

M. Brunetière loua la Révolution d'avoir proclamé le dogme de l'égalité des races après le chris-

(1) *Histoire et littérature*, III, pp. 150-151.
(2) *Id.*, p. 136.
(3) *Id.*, p. 184.
(4) *Id.*, pp. 169-172.

tianisme (1). Il devint même partisan de l'égalité pour les individus, c'est-à-dire du principe démocratique suivant lequel aucune supériorité politique ou sociale ne doit se transmettre par hérédité. Mais ceci se rapporte à son évolution. Nous l'avons connu moins *rouge*. En revanche, il se réclama toujours de la liberté de penser et d'écrire et considéra la Révolution comme une œuvre éminemment française.

Comment expliquer que cette œuvre soit en même temps celle des encyclopédistes, *les moins français* de tout nos écrivains? Comment concilier les idées maîtresses du XVIIe siècle avec les principes de 1789, notamment la perversité foncière de l'homme avec son droit à la liberté ?

Une autre question peut être posée, mais cette fois à l'auteur de la présente étude. — Etes-vous bien sûr, après tout, que M. Brunetière ait voulu défendre la Révolution ? Son objet véritable ne fut-il pas simplement de contredire Taine ? — Je répondrai en passant aussitôt la parole à M. Brunetière : « Comme je l'ai fait autrefois, dit-il, contre Taine lui-même, je défendrais volontiers contre M. Bourget la Révolution et son œuvre (2). » La

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 98, pp. 429-430.

(2) *Id.*, 1er mai 1895.

sincérité de l'intention éclate ici, car M. Bourget, cet autre grand converti, a toujours été le protégé de son confrère.

Mais que serait-ce donc si notre éminent avocat n'avait pas défendu la Révolution française ?

Il en attaque, en effet, les auteurs comme il en attaqua les précurseurs. S'il admet que les travaux des assemblées révolutionnaires aient eu en grande partie de louables résultats, il n'a jamais une bonne parole pour ceux qui composèrent ces assemblées : les Jacobins sont des imbéciles sans culture, des criminels, et les Girondins ne valent pas mieux (1). Les souscriptions ouvertes pour la statue de Danton firent penser à M. Brunetière que ce serait pure justice d'élever un monument à Vallès, personnage à peine moins grotesque qu'Hébert, presque aussi féroce que Marat, et digne de figurer avec eux dans un musée national des horreurs (2).

La Révolution elle-même n'est pas toujours beaucoup mieux traitée. Si M. Brunetière la trouve généreuse, il la considère néanmoins comme une école d'égoïsme : « L'objet principal et la règle ou le fond même de l'éducation » devint, dès le renversement de l'Ancien Régime, la culture intensive

(1) *Histoire et littérature.* — II. *Une figure de conventionnel.* — III. *Un récent historien de la Révolution française.*

(2) *Id.*, III, p. 315, 1er mars 1885.

du Moi (1). L'individualisme qui détruisit jadis la Pologne, qui démembre aujourd'hui la famille et la société, fait décroître la natalité, s'oppose à l'esprit d'association, corrompt la littérature et l'art, l'individualisme ignoré de nos pères est un fruit de la Révolution française (2). Or, on s'efforce en vain d'établir une distinction entre lui et l'égoïsme (3).

La Révolution, pour conclure, « a fait à nous beaucoup de mal et beaucoup de bien aux autres, — beaucoup de bien au monde... beaucoup de mal à la France »,et c'est pourquoi M. Brunetière, un bon patriote, disait quelques lignes plus haut : « Je ne suis pas du tout l'ennemi de la Révolution... (4). »

Comment donc résumer l'opinion de M. Brunetière sur la Révolution française? Elle ne se résume pas; voilà, je pense, la seule réponse que l'on puisse faire. En revanche elle s'explique.

M. Brunetière, avons-nous dit, est un défenseur des principes sur lesquels repose notre société. Or celle-ci a des bases traditionnelles, définitives depuis le XVIIe siècle. Donc, vive le XVIIe ! Et aussi : Vive la Révolution ! puisque notre société a des origi-

(1) *L'Evolution de la poésie lyrique en France*, I, pp. 156-159, 8 février 1893.
(2) *Discours...*, I, pp. 203-212, 15 mars 1899.
(3) *Id.*, p. 52, note, 1902.
(4) *Id.*, 19 novembre 1898.

nes révolutionnaires. A bas l'individualisme, qui est la ruine de toute société!

M. Brunetière tiendra donc ferme sur les principes du XVIIe siècle, sur ceux de la Révolution et contre ceux de l'individualisme. Il établira de la sorte les vérités fondamentales. Et du moment que ce sont pour lui des vérités, il les maintiendra envers et contre tous, et en particulier contre elles-mêmes, si elles s'avisent de se ruiner l'une l'autre.

AFFAIRES DIVERSES

S'il a été parlé un peu longuement des plaidoyers qui précèdent, c'est en raison de leur importance.

Nous citerons encore, mais plus brièvement, quelques contradictions de M. Brunetière.

L'aristocratie de l'intelligence, remarque-t-il, est la seule qui nous reste, raison de plus pour la favoriser d'autant (1). « Les tendances universitaires en Amérique vont à constituer… une aristocratie de l'intelligence et… de cette forme d'intelligence que nous avons le tort ou plutôt la sottise, nous, triples Bouvards et Pécuchets que nous som-

(1) *Histoire et littérature*, pp. 352-353, 15 décembre 1885.

mes, de redouter comme la plus hostile aux progrès de la démocratie (1). » « ... Dans une démocratie l'aristocratie intellectuelle est de toutes les formes d'aristocratie la plus inacceptable, parce qu'elle est de toutes la plus difficile à prouver...(2). » Que M. Brunetière ait brusquement changé d'idée, c'est possible et c'est son droit, mais il faut remarquer que, dans le premier cas, il défend l'enseignement du latin et que, dans le second, il foudroie les intellectuels à propos de l'Affaire.

Nul n'ignore que, grâce à lui, l'idée de Patrie repose maintenant sur des bases inébranlables. On ne peut, en effet, selon lui, la fonder ni en nature ni en raison. Elle est mystique (3). Mais il reprend, lorsqu'il s'agit du besoin de croire : « Par une méthode analogue à celle dont j'ai usé dans le discours sur l'Idée de Patrie, après avoir fondé le besoin de croire en nature, j'ai voulu le fonder en raison...(4). » Le besoin de croire est l'essence même du mysticisme : qu'est-ce donc qui serait mystique s'il ne l'était pas ? Voilà ainsi la raison qui d'abord ne doit pas toucher à la mystique et ensuite fonde cette même mystique. — Je n'ai pas besoin de toi,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1897.
(2) *Id.*, 15 mars 1898.
(3) *Discours*, I, *l'Idée de Patrie*, 28 octobre 1896.
(4) *Id.*, I.

dit-on à la raison. — Si fait, reprend-on, j'ai besoin de toi, mais pour me prouver que je n'ai pas besoin de toi. — Napoléon III parla de même au suffrage universel : il ne le *consulta* que pour n'avoir plus à le consulter. Cette manière de faire n'est pas une contradiction de la part des soutiens du principe d'autorité, c'est un stratagème.

PLAIDOYER « AUTOUR D'UNE STATUE »

La liste des contradictions apparentes de M. Brunetière pourrait s'allonger, sinon indéfiniment, assez du moins pour devenir fatigante à la lecture. Malgré quoi nous citerons encore, à cause de son intérêt spécial, un certain plaidoyer pour la Bretagne *blanche* contre la *bleue*. Il faut entendre par là cinq lettres publiées dans *l'Ouest-Eclair* entre les 8 et 19 septembre 1903, sous le titre *Autour d'une Statue*, la statue de Renan.

La vie privée de Renan, dit M. Brunetière, a été « parfaitement digne et parfaitement noble. Il n'a vécu que de son travail et que pour son travail. Ses ambitions n'ont guère été que de l'ordre intellectuel, et elles n'ont ni dépassé, ni peut-être atteint son mérite (1) ».

(1) 3e *Lettre*, 13 septembre.

Renan d'ailleurs a eu « le geste incertain et la langue pâteuse d'un Silène libidineux ». Il a passé « de la morale la plus haute à l'épicurisme le plus vulgaire et le plus bas ». Béranger, selon lui, avait « accepté devant le public un rôle de faux ivrogne et de faux libertin. Ce rôle, Renan ne l'a pas *accepté* seulement, il l'a sollicité... (1) ».

Si un homme qui se grise au cabaret peut être considéré comme sobre dans sa vie privée parce qu'il s'abstient de boire à domicile, le deuxième portrait de Renan ne sera pas en désaccord avec le premier.

Y a-t-il au contraire une contradiction entre ces deux portraits, elle n'existe pas dans la pensée de celui qui les a tracés. Il s'agissait en effet tout à la fois de satisfaire l'opinion catholique en chagrinant le bloc de la défense républicaine, ce qui n'a rien de contradictoire.

— Renan est notre homme, — disent les Jacobins. Comme il restera grand homme, sans doute, ce serait jouer un bon tour que de le leur enlever. Aussitôt M. Brunetière affirme que Renan n'est ni l'apôtre de la libre-pensée, ni celui de la tolérance, ni celui de la démocratie (2). On voit d'ici la situa-

(1) 3e *Lettre*.

(2) 5e *Lettre*, 19 septembre.

tion ridicule de M. Combes discourant devant l'effigie d'un réactionnaire qu'il prend pour un radical-socialiste. Mais les catholiques de réclamer : — ce Renan n'est pas pour nous, donc il est contre nous, il appartient aux Jacobins. — Vous avez raison, répond M. Brunetière, il leur appartient par la *Vie de Jésus* (1).

De là une explication plausible des deux portraits de Renan cités plus haut. M. Brunetière s'est tourné vers les blocards en disant : — Renan abonde en mérites, il est trop beau pour vous. — Et il a poursuivi, en se retournant vers les catholiques : — La laideur morale et physique de Renan le rend digne des Jacobins.

M. Brunetière s'est cru impartial « autour d'une statue », car il aime la justice. Mais il a d'autres passions, notamment une furieuse antipathie contre les écrivains qui se fient principalement à leur sens critique. Je crois qu'il a été surtout entraîné par cette aversion dans les lettres à *l'Ouest-Eclair*.

Il le laisse entendre lorsqu'il dit : « Ernest Renan avait horreur de la certitude, et, entre autres traits, c'est ce qui le distinguait des *Bleus de Bretagne*, de l'amiral Réveillère et de M. Paul Guieysse. Moi, c'est au contraire ce qui me rapprocherait d'eux (2). »

(1) 5e *Lettre*, 19 septembre. (2) 1re *Lettre*.

Horreur est beaucoup trop dire, méfiance serait plus juste. Et en effet l'esprit critique ressemble au jeune homme de tempérament rassis qui cherche une femme parfaite. Il trouve à redire à toutes les femmes réelles, et sa recherche n'aboutit pas, mais il lui importe peu, parce que c'est la recherche surtout qu'il aime. D'autres esprits, au contraire, ont pour types les jeunes gens fougueux qui prennent une femme d'abord et leur assimilent ensuite leur idéal. M. Brunetière agit à l'égard de la certitude comme ceux-ci en amour. Il prend d'abord, quitte à justifier ensuite la valeur de sa conquête.

Il est le robuste possesseur de certitudes. C'est par là qu'il apparaît sous son caractère précédemment annoncé d'homme-bloc.

Et les exemples donnés jusqu'ici font voir comment il peut rester bloc malgré toutes les fluctuations et les contradictions apparentes de sa pensée.

II

DU MODE CONSTANT DE M. BRUNETIÈRE

Quelque chose de permanent apparaît déjà dans le mode d'action de M. Brunetière : la combativité. Un recueil de ses conférences a pour titre *Discours de combat* : on pourrait presque réunir toutes ses œuvres sous la même rubrique. Plusieurs preuves ont déjà été fournies de l'entrain qu'il met à larder l'ennemi.

M. Brunetière, comme tout bon soldat, est d'une remarquable constance dans la fidélité à son chef, car il en a un, rien qu'un : Bossuet. Il s'applique en tout à le copier. Il a pris le programme bossuétique : autorité, tradition.

De là sa guerre contre la raison. Celle-ci, en effet, ayant dans son département la faculté critique, est au moins dangereuse pour la tradition et l'autorité, qui se trouvent bien mieux de n'être pas critiquées du tout.

M. Brunetière la tient donc en méfiance, la morigène, la remet à sa place, et agit avec une telle vigueur que cette place finit par être nulle.

« La raison, dit-il, a souvent tort contre l'expérience... La découverte est généralement une victoire de l'expérience sur les présuppositions de la raison (1). » A quoi sert donc cette faculté, puisque le progrès de nos connaissances peut se faire sans elle et qu'elle contribue parfois à l'entraver? Inutile en ce cas, elle est nuisible partout ailleurs. Elle se réduit, en somme, si l'on tire des affirmations de M. Brunetière leur conséquence implicite, au pouvoir que nous avons de ne pas croire en Dieu. Singulier don du Créateur !

« La raison, nous dit-on encore, est institutrice d'égoïsme... Ses inspirations ne servent qu'à nous *déshumaniser*... (2). » « Nous apprenons par le cœur à être homme... à ne pas nous préférer à tout... notre raison nous enseigne précisément le contraire (3)... » « Ce qui est raisonnable et surtout rationnel, c'est de songer d'abord à soi (4)... » Pour un philosophe, M. Brunetière emploie les mots d'une manière passablement individualiste. Les autres que

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 96, pp. 885-887.

(2) *Id.*, pp. 888-889.

(3) *Id.*, 15 octobre 96, pp. 890-892.

(4) *Discours...*, I, pp. 153-154.

lui ont coutume d'appeler *cœur* le support symbolique de nos instincts, de nos passions, de nos sentiments, de nos facultés affectives qui dépassent le niveau purement physiologique. On a le cœur bon ou mauvais, et dans le même cœur se rencontrent à la fois des sentiments bons et mauvais. De là naquit un jour en M. Brunetière l'idée d'une fantaisie chirurgicale : il coupa le cœur en deux moitiés, la bonne et la mauvaise, et greffa celle-ci sur le cerveau.

Parler de la raison conduit à parler de la science, et on ne peut parler de la science à propos de M Brunetière sans rappeler à toutes les mémoires la célèbre *faillite de la science*. Il passe en effet pour avoir découvert cette banqueroute. C'est injuste. « Parlerons-nous à *notre tour* de la banqueroute de la science ? » dit-il après sa visite au Vatican (1) et à propos du livre de M. André Lefèvre, *la Religion* (1892). *Sic vos non vobis*. M. André Lefèvre est le Christophe Colomb et M. Brunetière le Vespuce, suivant une comparaison dont je suis non moins le Vespuce. Encore ne s'agit-il pas de banqueroutes totales, mais de faillites partielles (2). Et, de plus, pour qu'il y ait faillite, cer-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1895, p. 98.

(2) *Id.*, p. 103.

taines conditions sont nécessaires, dont l'une est qu'il existe au moins un failli ; or, ici, d'après M. Brunetière, il n'y a personne.

« La critique ou l'histoire, dit-il, ne sont pas des sciences (1). » « La linguistique, la philologie, la paléographie, la métrique, l'exégèse, l'anthropologie..., etc..., ne sont pas des sciences (2). » Les sciences morales ne sont pas des sciences (3). Il est douteux que l'anthropologie, la zoologie, la physiologie soient des sciences (4). Enfin, M. Brunetière n'admet qu'une seule vraie science, la mathématique, et il est aisé de montrer que celle-ci est surtout l'*art* du calcul et de la mesure. Bref, il n'y a pas de science, et M. Brunetière a proclamé les faillites partielles de rien du tout.

Puisque la science n'est rien et redevient quelque chose pour se faire mettre en faillite, cherchons qui a tenu mieux qu'elle ses engagements. Ce sera peut-être le christianisme. Nous a-t-il apporté la paix ? On se bat depuis son triomphe sous Constantin. La liberté ? il a supporté l'esclavage des blancs et permis d'instituer celui des nègres. La vérité ? Il s'est divisé contre lui-même. Ici on nous

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 95, p. 931.

(2) *Id.*, 15 mars 98, p. 444.

(3) *Nouveaux Essais*..., pp. 333-334.

(4) *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 91, p. 209.

arrête et on nous cite le catholicisme qui est un, donc vrai, tandis que ses adversaires ont des doctrines multiples, donc fausses. Soit. La religion catholique n'en devait pas moins apporter la vérité à tout le monde, et elle n'a pas su la faire accepter ou connaître par les trois quarts des hommes. La liberté de penser s'est établie contre le catholicisme, la suppression de l'esclavage s'est réalisée sans lui. Il n'enseigne la tolérance que si on le persécute, comme le montrent les histoires de Dioclétien et de M. Combes. On le donne pour un excellent préservatif contre les fureurs populaires, et les paysans de 89, bons catholiques et ignorants de l'encyclopédie, brûlèrent les châteaux de leurs seigneurs qui avaient lu Voltaire. La religion catholique est la religion spéciale des pauvres, et dans les villes ce sont les bourgeois qui suivent les processions tandis que les prolétaires crient : — Hou, hou, la calotte! — Autant de faillites, au moins partielles.

En réalité, on peut nous mettre en faillite tous tant que nous sommes pour peu que nous ayons un idéal social. Celui de M. Brunetière consiste à réaliser une société parfaite par le catholicisme. Les libres-penseurs veulent faire régner la justice en s'appuyant sur la science et la raison. Ces deux buts ne seraient pas des idéals si on pouvait les

atteindre. Ne pas atteindre son but est une faillite. Attendons ensemble, catholiques et libres-penseurs, avec l'assurance de ne jamais voir le triomphe exclusif de la science ou de la religion; attendons en choquant nos idées.

Mais M. Brunetière ne veut pas attendre, car il ne serait pas combatif s'il n'était impatient. Peu lui importe que la science ait souscrit, après la religion, des billets à échéance aussi lointaine que celle-ci, la science doit payer tout de suite sur simple sommation du critique littéraire qui viendra frapper à ses guichets.— Nous n'avons pas les disponibilités suffisantes, dit le caissier, voulez-vous un acompte? — Payez-moi intégralement, je l'exige.— On a coutume d'accorder un délai. — Pas de délais! — Je ne puis faire l'impossible, mais, sur mon honneur, votre compte ne court aucun risque, et le solde, si vous ne le touchez pas, sera versé à vos héritiers. — Mes héritiers! vous leur direz la même chose qu'à moi... Je mets votre patron en faillite, mais je ne peux pas l'y mettre parce qu'il n'est pas banquier, non seulement il n'est pas banquier, mais il ne le sera jamais...

On va nous affirmer en effet que les sciences ne seront jamais la Science ; ou, pour préciser, que, s'il y a de vraies ou presque vraies sciences comme la

physique et la chimie, les soi-disant sciences, comme la physiologie, par exemple, ne peuvent se prévaloir de leurs rapports avec les précédentes pour aspirer à ce titre de vraies sciences. Et la raison de cette affirmation est assez compréhensible. Si on laissait faire la dite physiologie, on ne pourrait traiter plus mal ses parentes les sciences naturelles à qui l'anthropologie donne la main, et la psychologie, qui ne voudrait peut-être pas lâcher l'anthropologie, s'insinuerait encore dans le sanctuaire des vraies sciences en entraînant les sciences morales. Alors ces sciences formeraient un ensemble indissoluble qui s'appellerait la Science. Rien de mystique ne subsisterait plus dans leur origine, ce qui autoriserait la Science à se prétendre maîtresse de la morale et de l'institution sociale.

Voilà le péril que détourne le bossuétiste : il coupe la farandole en tronçons, il enferme chaque tronçon dans un compartiment, il isole ces compartiments par des barrières infranchissables au-dessus desquelles il affiche le principe d'étanchéité : — défense de communiquer d'un compartiment à l'autre. — «... La plupart de nos sciences, dit M. Brunetière, sont les unes pour les autres des *vases incommunicables*... Des lois de la nature ou de la vie, on n'a... pas le droit de conclure aux

lois de la morale ou de la société ; celles-ci sont autres et il se peut bien qu'elles aient des liens entre elles, mais nous ne le savons pas (1). » Nous ne le savons pas, c'est vrai, mais beaucoup de savants et de penseurs le croient. Le principe de continuité est une croyance d'origine scientifique comme le principe d'étanchéité est une croyance d'origine religieuse. Or, quand il s'agit de croyances, la discussion devient inutile, puisqu'elle ne peut aboutir.

M. Brunetière appliqua toujours le principe d'étanchéité, et notamment pour séparer le *règne humain* du reste de la nature. Il mit une cloison étanche entre l'homme et la bête. Comment s'y prit-il pour laisser une telle cloison en place le jour où il se fit évolutionniste? Ce serait trop long à expliquer ici.

Comment aussi, devenu darwiniste, conserva-t-il son idée constante et bien bossuétique de la similitude foncière des hommes? Car si nous descendons d'animaux, il est fort probable a priori que notre espèce, comme les autres, se divise en variétés, en races, surtout sous l'effet de la civilisation qui est une sorte de domestication par nous-mêmes.

(1) *Nouvelles questions...*, pp. 378-382.

(On sait que la domestication des animaux est éminemment favorable à l'apparition des variétés.) Au lieu que si nous faisons l'objet d'une création séparée, cette induction ne s'impose pas.

Quoi qu'il en soit, M. Brunetière, transformiste ou non, estime toujours la race négligeable. Il soutient que nul caractère important ne nous distingue des Chinois (1). Ils ont même plus de parenté avec nous que les peuples Aryens, ce qui est aussi le cas des Juifs (2). Et à son retour d'Amérique il s'écrie : « Que de voyageurs dont les récits n'ont éveillé chez moi qu'un grand étonnement de leur ingénuité! Ils découvraient partout des différences et ces différences n'en étaient point pour moi. Européens ou Américains, jaunes ou blancs, Anglo-Saxons ou Latins, n'avons-nous pas tous, ou presque tous, en nous, chez nous, des échantillons de tous les vices? Admettons aussi que nous en ayons tous de toutes les qualités... (3). »

On lui a vanté la liberté de circulation en Amérique, et voilà que le conducteur du Pullmann-Car où il prend place vérifie son ticket, premièrement à son arrivée dans le wagon, deuxièmement quand le train est en marche, troisièmement cinq minutes

(1) *Histoire et littérature*, III, A propos du théâtre chinois, p. 25.

(2) *Id.*, p. 25.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 97, pp. 92-93.

avant le premier arrêt, quatrièmement... nous ignorons combien il y avait de stations sur la ligne. M. Brunetière a beau s'évertuer, il ne trouve nulle part de différence entre l'Europe et le pays qu'il visite (1). Sans doute, là-bas, comme ici, les trains sont composés de wagons qui sont aussi traînés par des locomotives munies aussi de foyers où brûle aussi du charbon qui fait aussi de la fumée qui empeste aussi. C'est bien la peine de s'exposer au mal de mer pour voir ce qu'on verrait entre la gare Saint-Lazare et les Batignolles... L'activité des Américains? pure légende! Baltimore est une ville plus endormie que Versailles. Dans ces Etat-Unis, qui contiennent toutes les races, M. Brunetière ne peut pas rencontrer un Anglo-Saxon qui n'ait le caractère latin, ou inversement. C'est heureux que le noir n'y soit pas blanc. La couleur de la peau constitue une différence indéniable qui reposerait de tant de similitudes.

Aussi le premier soin de M. Brunetière en débarquant à New-York est-il de chercher des nègres. Il se promène partout, pas de nègres ! Alors il prend un grand parti : sillonner l'Amérique à la poursuite de ce rare bipède, et accessoirement faire des conférences. « Nous traversons, raconte-t-il, un

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 97, pp. 96-97.

bras de l'Hudson... on débarque, on se rembarque dans un Pullmann-Car; et je vois un nègre. Pourquoi ma joie est-elle très vive (1)? » Pourquoi aussi, ayant comblé ses vœux, ne rentre-t-il pas à Paris? C'est qu'on lui a signalé à Baltimore la présence d'au moins 70.000 gens de couleur. Déception nouvelle plus forte qu'à New-York : on lui a escamoté ses 70.000 nègres ! Tous invisibles, même à l'hôtel ! et il exhale ses plaintes devant les abonnés de la *Revue des Deux Mondes* : « le service de l'hôtel est fait par des blancs. C'est une étrange fatalité ! » Il y a eu des voyageurs plus heureux. « Moi, tous mes nègres sont à la cuisine (2). »

Nous tenons là un témoignage implicite de sa bonne volonté. Il ne demanderait pas mieux que d'admettre les différences de races, mais il cherche à les voir et n'y parvient pas.

Au reste, fussions-nous certains de l'existence des races, il vaudrait mieux garder le silence là-dessus : leur différence suppose en effet leur inégalité, qui est une cause de haines : de là nous est venu l'antisémitisme (3). « Ce sont des savants, — parmi lesquels on en nommerait d'illustres, — qui ont posé la distinction des différentes races d'hommes

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 97.

(2) *Id.*, p. 99.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 98, pp. 429-430.

en *inférieures* et en *supérieures*... et ce sont bien eux qui entretiennent ainsi parmi les hommes, au nom de leur science, des haines véritablement animales, des haines physiologiques, des haines de sang (1). » Est-ce bien sûr ? Beaucoup de nos théoriciens des races professent la supériorité des Anglo-Saxons, ce qui n'est pas pour nous attirer la haine de l'Angleterre ni des Etats-Unis. Expliquer la haine des hommes et la provoquer sont deux choses qu'il convient de ne pas confondre. On a pu même soutenir la supériorité d'un sexe sur l'autre sans légitimer pour cela les injures et sévices graves dans les ménages. Et si je dis comme je le pense que M. Bourget n'est pas semblable à M. Brunetière, nul ne m'accusera de les exciter à se pourfendre. Nous admettons sans crime les différences individuelles ; il n'y a donc pas de raison pour que notre conscience nous empêche de distinguer aussi les races.

Pourquoi M. Brunetière ne fait-il pas quelque réflexion de ce genre ? C'est qu'il n'en a pas besoin. La question des races se trouve tranchée pour lui sans discussion possible par la méthode des conséquences, méthode qu'il emploie d'une

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 98, p. 429.

manière constante. La voici en gros : pour juger une théorie, ne la jugez pas, interrogez seulement ses conséquences les plus vulgaires ; si celles-ci vous apparaissent comme dangereuses au point de vue social, la théorie est fausse. Ainsi en ce qui concerne la théorie des races, M. Drumont s'appuie sur elle pour exciter l'Aryen contre le Juif, conséquence dangereuse, donc la théorie des races est fausse.

Plus dangereuse encore que toutes les conséquences possibles est la méthode de M. Brunetière, pour lui-même surtout.

Car il a dit un jour : « ... Je considère qu'un Juif est un homme comme un autre... En quoi donc et par où est-il juif? Il l'est par la religion... Voilà donc des cas et des cas contemporains où, comme vous le voyez, la religion c'est la patrie, et la patrie c'est la religion (1). » « La France, c'est le catholicisme (2). » Cette théorie justifierait l'extermination des protestants et des libres-penseurs outre celle des Juifs. Elle est dangereuse, donc elle est fausse.

Et il serait facile d'anéantir de même les plus beaux travaux de M. Brunetière, je veux dire son étude de l'individualisme, étude qui se poursuit

(1) *De la nécessité de l'idée religieuse. — Conférence faite à la* Coopération des idées.

(2) *Discours...*, I, p. 193.

à travers la plupart de ses écrits. Elle rattache l'histoire littéraire à l'histoire philosophique, elle fait un tout des courants de pensée et d'art, elle réunit dans une synthèse la vie morale tout entière de la France. C'est une œuvre grandiose et,le plus souvent, généreuse.

Mais nous avons vu plus haut que, suivant M. Brunetière, l'individualisme se confondait avec l'égoïsme et par conséquent ruinait la société. On peut tirer de là cette conclusion : la société ayant le droit de se défendre devra sévir impitoyablement contre l'individualisme, raison individuelle, convenances individuelles, etc..., c'est-à-dire supprimer toutes les libertés individuelles. Ceci n'est-il pas dangereux? Donc les théories de M. Brunetière sur l'individualisme seraient fausses, d'après sa méthode des conséquences.

Méthode critiquable, puisqu'elle permet de condamner à la fois l'affirmation et la négation, c'est-à-dire les théories les plus contradictoires comme celles-ci : la race est faite par le sang, la race est faite par la religion. Ces deux théories, en effet, conduisent également à la haine, pour peu qu'on le veuille. Et de même on peut voir le mal en toutes les théories : il n'y faut que l'intention. Cherchons donc la vérité pour elle seule d'abord. Si nous

croyons la tenir, proclamons-la. Mettons ensuite notre responsabilité à couvert en faisant ressortir seulement les bonnes conséquences de nos doctrines. Il y en a, car *toutes* les doctrines suscitent des adversaires qui savent *toujours* les montrer grosses de conséquences pernicieuses ; cela prouve que chaque idée porte ombre, et que par suite elle a aussi une face dans la lumière.

Pour procéder de la sorte, il faut avoir un tempérament de penseur. M. Brunetière est homme d'action. Guerrier de la parole, il ne suit pas une logique, mais une tactique. D'autres cherchent les vérités. Qu'ils cherchent donc. Le temps leur manque, ils mourront avant de les avoir trouvées. Lui se dit au contraire : — Je tiens à vivre d'abord, et on ne peut vivre sans quelques vérités. Puisqu'elles me fuiront toujours, pourquoi courir ? — Alors il s'en fabrique la provision nécessaire, il les entoure de travaux à la Vauban, il les surveille et il les protège. Tout sera désormais subordonné à leur conservation. De là sa méthode si bien adaptée à ce but défensif. Il pose d'abord les conséquences dont il a besoin, et après cela tout le reste lui importe peu. Suivant les nécessités, ou au cours de son évolution, il les regardera comme issues d'une théorie, puis de la théorie con-

traire, mais elles n'auront pas bougé d'une ligne. Attaquez-le, si vous l'osez. Présentez-vous avec toute une artillerie d'arguments. Il acceptera le défi, au besoin sur votre terrain, car il ne boude guère à la bataille. Et je suppose, hypothèse chimérique d'ailleurs, que l'affaire tourne à votre avantage : vous avez triomphé par la rigueur de votre logique, lui-même en convient. Etes-vous vainqueur? Pas du tout. M. Brunetière, bien entier, solide sur ses jambes, est là qui vous dit avec un sourire narquois : — Mon ami, vous avez beau raisonner mieux que moi, et en savoir plus long que moi, cela m'est parfaitement égal ; je ne tiens qu'à mes conclusions, je les garde, emportez le reste.

III

DU MODE ÉVOLUTIF DE M. BRUNETIÈRE

Il faut mentionner à cette place la conversion de M. Brunetière, puisque conversion implique changement. D'autre part, il a toujours été en contact si intime avec le catholicisme qu'on ne peut affirmer si c'était par le dehors ou par le dedans. Foncièrement bossuétiste, il ne pouvait se tenir bien loin du giron de l'Eglise. Toutefois, chose curieuse, sa vénération pour Bossuet lui fit tenir sur la religion les seuls propos frisant l'hostilité (combien peu !) que nous puissions citer. L'anticléricalisme même devait être chez lui bossuétique, comme on le vit à propos de Joseph de Maistre. Cet écrivain avait prétendu que Bossuet aurait dû mourir après le *Sermon sur l'unité de l'Eglise*, comme Scipion l'Africain après la bataille de Zama. Là-dessus, M. Brunetière de s'emporter : « Ces paroles de Joseph de Maistre, dans son livre ou plutôt son

pamphlet *De l'église gallicane*, traduisent exactement, aujourd'hui même encore, l'opinion de la cour de Rome sur le rôle de Bossuet dans l'assemblée de 1682. Là est sa faute, son crime inexpiable ; et plutôt que de l'avoir commis, on consentirait, en vérité, à ce qu'il n'eût pas produit ses chefs-d'œuvre postérieurs. « Pense-t-on qu'il importât moins de confondre le quiétisme que de soumettre les droits de la couronne de France aux prétentions du Saint-Siège? »

Pour avoir été gallican, le grand chrétien vit exhumer contre lui des *Notes* de police (1). Bossuet, qui poursuivit la condamnation de Marie d'Agréda, «... n'eût, sans doute, pas accepté les miracles de Lourdes, et non pas même seulement, sur les visions d'une Marie Alacoque, la dévotion superstitieuse du cœur sanglant et sacré de Jésus (2) ». Il poursuivit, comme on le sait, la réconciliation des réformés avec l'Eglise et les rassura contre l'Immaculée-Conception qui, au point de vue de la foi, était alors chose indifférente. Et « en plein XIXe siècle, les difficultés de croire étant sans doute moindres, l'église romaine a fait un nouveau dogme de cette chose indifférente (3) ».

(1) *Essais...*, VI, pp. 210-211. 1888.
(2) *Id.*, p. 242.
(3) *Id.*, p. 237.

Telle fut la manifestation anticléricale la plus hardie de M. Brunetière. Ailleurs, il ne fit qu'exprimer ses doutes, sans nous en donner les raisons, tandis qu'il développait volontiers les arguments favorables au catholicisme. L'évolution intime qui le conduisit *jusqu'au bout* nous échappe donc en grande partie. Comme document explicite, il n'existe que la proclamation officielle de ses étapes sur le chemin de Rome. Exposons-la d'abord suivant l'ordre chronologique.

En 91, M. Brunetière n'a rien décidé encore sur la possibilité du miracle, la vérité des prophéties, l'authenticité de la révélation, la Providence, et ne sait même pas s'il décidera jamais (1). Le 1er janvier 95, les abonnés de la *Revue des Deux-Mondes* lisent un article de lui, *Après une visite au Vatican*, qui proclame plus fortement que jamais l'excellence de la foi catholique. D'autres suivent (2). — Le voici au bercail, — est tentée de s'écrier l'Eglise. Pas encore. Il n'a fait que compléter ses vieux arguments d'apologétique. Mais bientôt s'annoncent des événements plus décisifs : lui-même constate l'importance de l'étape franchie depuis son discours sur la *Renaissance de l'idéalisme* pro-

(1) *Essais...*, V, pp. 103-105. — *Les Bases de la Croyance.*
(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 96.

noncé en février 96, « et pourquoi, si c'est un grand pas de fait, se demande-t-il, n'en ferais-je pas un jour un autre et un plus décisif (1) ? » Le 15 mars 99 rien n'est encore terminé : «... nous... nous arrêtons respectueusement au seuil de la croyance, mais... serions désolés de scandaliser les croyants et... regrettons amèrement de ne pas partager leur foi (2). » On perdait patience lorsque retentit un coup de tonnerre : « *Ce que je crois... allez le demander à Rome* (3). »

Deux ou trois ans après qu'eut débuté cette série d'adhésions publiques et croissantes au catholicisme, se manifesta l'agitation dreyfusiste. D'où il est probable que la marche de M. Brunetière vers l'Eglise romaine devint plus ferme et plus accélérée. Il a vu en effet dans l'Affaire une intolérable manifestation de l'individualisme contre la discipline sociale : «... le véritable intellectuel, dit-il..., c'est... *l'ennemi des lois* qui n'est point fait pour elles, mais pour se mettre au-dessus d'elles (4). » De quel côté les *ennemis des lois* se montrèrent-ils en plus grand nombre pendant l'Affaire ? Nous n'avons

(1) *Discours...*, I. *Le Besoin de croire*, pp. 339-340, 19 octobre 98.

(2) *Discours...*, I. *Les Ennemis de l'âme française*, p. 197.

(3) *Discours...*, II. *Les Raisons actuelles de croire*, pp. 43-44, 18 novembre 1900.

(4) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 98, pp. 444-445.

pas à le décider ici. Qu'il nous suffise de savoir que M. Brunetière donnait ce nom aux seuls dreyfusards. Il les traitait en malfaiteurs sociaux, redoutables et criminels au-dessus de tous les autres. Un gardien professionnel de la société comme il l'était devait considérer que ce danger pressant exigeait l'adoption de la discipline défensive la plus rigoureuse. Le catholicisme s'imposait d'urgence parce qu'il habitue l'homme à s'incliner devant une autorité qui ne rend pas de comptes.

Nouer la société à la religion par de tels liens équivaut à mêler politique et religion, surtout quand on a refusé de distinguer l'intérêt politique du social pour mieux mettre la morale sous la dépendance de l'Eglise. M. Brunetière est donc un converti politique, j'entends par là qu'il s'est converti en considération du salut terrestre de sa patrie. Il ne croit pas ce qu'il croit, mais ce qu'il croit qu'il faut croire pour le bien public. Par amour de la société, sa volonté a tout vaincu, y compris lui-même, ce qui n'est pas un triomphe banal.

D'autant mieux qu'il s'est proclamé catholique au moment où sa raison le faisait libre-penseur. Ce qu'il croit, allons le demander à Rome, c'est entendu, mais si nous restons à Paris nous apprendrons qu'il croit à la démocratie sociale, au darwinisme

et au positivisme. Il n'y a pas toujours cru. C'est donc là le plus substantiel de sa conversion.

On pouvait craindre, au début, qu'il ne versât dans l'ornière aristocratique. Sous l'ancien régime, disait-il comme M. Bourget, toutes les fonctions étaient accessibles à tous, mais il fallait cinq ou six générations pour élever la famille rurale à la noblesse, sage lenteur bien préférable à la moderne rapidité, car elle permettait de « fixer les particularités ou aptitudes utiles au gouvernement de la société », comme on le fait par l'élevage pourfixer chez les animaux les qualités que nous recherchons en eux (1). La noblesse « n'était un privilège que s'il s'agissait de faire choix entre deux incapables : on prenait en ce temps-là le mieux né ; nous avons préféré depuis lors le plus mal élevé (2) ».

M. Brunetière n'en est pas moins aujourd'hui démocrate-socialiste. Il veut la liberté. « Nous la devons même, dit-il, à ceux qui nous la refuseraient s'ils en étaient les maîtres (3). » Il tient encore plus à l'égalité. L'idéal démocratique tel que l'ont introduit les Irlandais aux Etats-Unis et tel qu'il l'approuve lui-même « ne consiste point du tout, comme on l'a dit, dans la haine des supériorités, mais

(1) *Histoire et littérature*, I, pp. 293-295, 1er avril 83.

(2) *Essais...*, II, p. 7, 15 avril 82.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1902.

uniquement à empêcher que ces supériorités, de quelque nature qu'elles soient, deviennent jamais héréditaires (1) ». De là résulte en particulier qu'il faut supprimer l'héritage. On peut du moins y aspirer. En attendant, applaudissons ce richissime Américain qui ne laisse pas ses milliards à son fils. Pour M. Brunetière, comme pour les socialistes, les ressources et les moyens de la civilisation sont « détournés de l'usage de la communauté pour n'être plus que les serviteurs de nos instincts et de nos appétits », et il faut refuser aux lois de l'économie politique leur caractère de nécessité (2). Si les prolétaires demandent « la journée de huit heures, le repos du dimanche, le salaire minimum et une retraite pour leurs vieux jours », ces revendications paraissent à M. Brunetière parfaitement légitimes.

Que la bourgeoisie ne s'alarme pas! Il ajoute aussitôt : « Messieurs... je vous laisse à juger ce qu'elles ont d'utopique ou de réalisable. » Or, il s'adresse à des patrons qui baptisent quelquefois *utopie* toute réforme restrictive de leurs bénéfices. Enfin voici une autre parole *rassurante :* « Pourvu que l'on ne touche pas à trois choses essentielles,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1900, p. 683.

(2) *Discours...*, I, pp. 52-53.

qui sont la constitution de la famille, la propriété privée et l'idée de patrie, je suis d'avis qu'il n'y a pas de question sociale dont nous n'ayons comme catholiques...le devoir étroit de nous occuper..(1), » ou, pourrait-il poursuivre, dont nous n'ayons le droit de réprouver la discussion, — car si la propriété privée demeure intangible, comment justifier la moindre loi sur le travail? Tout industriel est propriétaire de son usine et tout ouvrier de ses bras. L'Etat commet donc une usurpation en réglementant quoi que ce soit dans l'enceinte des manufactures. Le socialisme de M. Brunetière se ferait agréer des capitalistes les plus endurcis.

Par contre son esprit démocratique le rend hostile au grand nombre des démocrates. Ceux que nous appelons ainsi n'ont rien fait qui vaille depuis *l'ordre moral* ou même depuis le second Empire. Ils ont amené la décadence de l'enseignement : «... depuis tantôt *vingt ans* on s'est lourdement trompé sur le véritable objet des études... (2). » Nos « députés Homais n'ont rien oublié ni appris depuis *vingt-cinq ans* (3) ». « Depuis ces *vingt ans*, on a comme épuisé contre... trente-huit millions de

(1) *Discours*..., II, p. 111.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1896, p. 662.

(3) *Discours*..., I, pp. 42-44, 2 février 1896.

Français tout ce qu'il y a de mesures de persécution compatibles avec les apparences ou l'hypocrisie de la paix (1). » Et les persécuteurs sont quelques centaines de milliers de francs-maçons, de protestants et de Juifs (2).

Peut-être l'évolutionnisme de M. Brunetière est-il plus conforme aux définitions reçues que son *social-démocratisme*. Et là encore il y a eu conversion. En 1888, il blâme les évolutionnistes de trop assimiler l'idée d'évolution à celle de progrès (3). Il leur donne tort aussi parce qu'ils confondent la justice avec l'expression variable du droit du plus fort ou du plus audacieux (4). Enfin, voici une profession de foi : « Je crois à l'évolution sur la parole des savants compétents, de Darwin ou d'Hæckel, si vous le voulez, pour ne rien dire de nos Français (5). »

La conversion de M. Brunetière au positivisme est la plus nette de toutes. Déjà, aux temps lointains d'une jeunesse inconsidérée, il eut cette doctrine en horreur, comme il nous le confie dans *le Roman naturaliste* (6). « On dirait que, depuis quelques années..., le réalisme fût en voie de deve-

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1898, p. 431.
(2) *Id.*, pp. 430-431.
(3) *Questions...*, p. 290.
(4) *Id.*, pp. 285-286.
(5) *Evolution de la poésie lyrique*, II, p. 290, 7 juin 1893.
(6) P. 2, 1er avril 1873.

nir dans l'art ce que le positivisme est en philosophie... Il est à redouter » que ces doctrines « ne menacent l'une et l'autre d'une même et dégradante transformation l'avenir de l'art et de la métaphysique. » Vingt ans plus tard, il estimait le positivisme condamnable parce que l'imagination et le cœur exigent des satisfactions que la science et la raison sont impuissantes à leur donner; on ne veut plus, disait-il, du positivisme (1).

Mais bientôt M. Brunetière, touché par la grâce de Comte, alla jusqu'à ériger le positivisme en appui philosophique du catholicisme (2). L'infortuné Littré, pour avoir mis les élucubrations religieuses de son maître sur le compte de la maladie ou de la folie, devint « un pauvre philosophe (3) », « consciencieux et peu intelligent (4) ».

Ici nous assistons à un travail bossuétique de M. Brunetière : la conciliation. Il concilie Auguste Comte et les Pères de l'Eglise; il en concilie bien d'autres, comme on va le voir :

Et d'abord ne devait-il pas songer à son âme divisée contre elle-même? Catholique de volonté, libre-penseur de raison, M. Brunetière tenait

(1) *Discours...*, I, pp. 19-21, 2 février 1896.
(2) *Discours...*, II, p. 189.— *Revue des Deux Mondes. Pour le Centenaire d'Auguste Comte*, 1er juin 1902.
(3) *Discours...*, II, p. 176.
(4) *Id.*, p. 224.

cependant à ce qu'il n'y eût qu'un seul Brunetière. Il parvint à réaliser cet idéal. Du même coup il habilla la religion de science et de philosophie. Elle est méconnaissable. On la trouvait décrépite sous ses vieux ajustements fournis par Aristote et Ptolémée, mais depuis que M. Brunetière l'a menée chez Darwin et Auguste Comte, on dirait de loin une toute jeune personne. Cela prouve que les gens de tradition eux-mêmes se trouvent bien de suivre la mode.

Pourtant, comment concilier la tradition qui reste immuable avec la mode qui change, l'immobile avec le mobile, la doctrine évolutive avec une morale absolue, avec les dogmes ? Ce n'est pas si difficile qu'on pourrait le croire. Un mot résout le problème : « Evoluer n'est pas changer. » — « Un gland ne change pas quand il devient chêne, il développe le contenu que notre ignorance n'avait pas su voir en lui (1). » Si la théorie de Darwin est vraie, il n'y a pas de changement du poisson à l'homme, il y a évolution. L'église réclame aujourd'hui la tolérance et la liberté qu'elle proscrivait hier par le *Syllabus* : il n'y a pas changement, il y a évolution. Rien ne change donc. Accordons-le,

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1895. — *Discours...*, I, p. 202, note.

c'est une affaire de définition. Mais comment M. Brunetière maintient-il son désaccord avec ceux qui croient aux variations indéfinies de la morale? Ténébreuse énigme.

Il reste bien clair cependant, d'après ce qui précède, que M. Brunetière a entendu concilier le catholicisme avec la doctrine évolutive. Il les concilie encore de plusieurs autres manières et notamment par la considération du péché originel. Que les hommes aient pour ancêtres des animaux, « c'est, dit-il, ce que nous admettons sans hésitation ni réserve... Oui, nous avons en nous, dans notre sang... quelque chose de la brutalité, de la lubricité, de la férocité du gorille ou de l'orang-outang... C'est ce qu'exprime admirablement le dogme, — ou le mythe, comme on le voudra, si universel et si profond, — du péché originel... (1) ». A cette nuance près qu'il exprime le contraire. Si l'homme a été gorille, il ne l'est plus ou l'est moins ; nous avons donc monté, tout au rebours d'Adam qui descendit d'un état presque angélique à notre condition misérable. Ennoblissement, dit Darwin ; déchéance, dit la Bible. Qu'après cela ils soient tout de même d'accord, arrangez-le comme vous le pourrez.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1896, p. 139.

En revanche, nous comprenons M. Brunetière quand il regarde le catholicisme comme plein d'une vertu démocratique et sociale (1). Ce que Royer-Collard, Tocqueville, Chateaubriand « entendaient par démocratie, conformément à l'esprit de la Révolution, c'était... ce qu'exprime et résume la devise fatidique : *Liberté, Egalité, Fraternité...* ». Or, cette devise est contraire aux conclusions de la science et le sens des mots qui la composent « ne se précise, le contenu ne s'en éclaire, la définition ne s'en dégage qu'à la lumière de l'idée chrétienne (2) ». «... La déclaration des droits de l'homme est une *laïcisation* de l'idée chrétienne. Mais en la *laïcisant*... on suspend en l'air, ou dans le vide, pour ainsi parler, les droits de l'homme...(3). » — « Si la vraie démocratie, la bonne, consiste et ne saurait sans doute consister qu'en un constant et perpétuel effort des bonnes volontés vers une égalisation progressive des conditions des hommes... l'idéal futur ne s'en pourra jamais réaliser que dans et par le christianisme (4). » Bref, il y a convenance étroite entre la religion catholique et la démocratie. En théorie cela est d'une justesse irréprochable.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1900, p. 689.
(2) *Discours*..., II, pp. 23-25.
(3) *Discours*, II, p. 36.
(4) *Id.*, p. 171.

En fait, et depuis 1789, nous avons toujours vu, sauf exceptions rares et douteuses, l'aristocratie avec le catholicisme dans un camp et la démocratie dans l'autre. Si l'on veut aller au fond des choses on verra que le catholicisme et la démocratie sont séparés en France (1) par l'histoire et non par les doctrines, ce qui serait beaucoup moins irrémédiable. De ce côté encore, l'œuvre conciliatrice de M. Brunetière subit un échec.

Elle réussit mieux en ce qui concerne le catholicisme et le positivisme. Auguste Comte avait formé une religion. Il suffisait donc de le suivre dans les arguments qu'il employait pour établir la nécessité d'une religion en général et là de déclarer qu'un peu d'humilité lui eût suffi pour aller *jusqu'au bout*. Le *bout*, c'est toujours Rome. Evidemment Auguste Comte a été pris d'une inspiration saugrenue en voulant fonder une religion nouvelle : aucune religion ne réussit sans être ou se prétendre vieille, l'expérience le prouve, et l'on comprend assez que Littré ait alors douté de la santé du maître. Toutefois, celui-ci a exposé quelque part ses raisons pour renoncer aux commodités d'un dogme

(1) D'une manière générale la démocratie et le catholicisme ne peuvent marcher d'accord que chez les peuples anciens à majorité non catholique ou chez les nations nouvelles.

tout fait, mais on se garde bien de nous les faire connaître. C'est qu'avant de bâtir une religion, Comte ruina d'abord la chrétienne. Telle fut sa marche, pendant laquelle on peut donc le croire en opposition constante avec le catholicisme. Aussi M. Brunetière, renonçant à adopter entièrement le positivisme, s'est-il contenté de l'utiliser *sur les chemins de la croyance*. Voilà le stade le plus récent de son évolution.

Le livre intitulé *Sur les chemins de la croyance* (1904) a pour objet essentiel d'établir, avec l'appui d'Auguste Comte, que la question sociale est une question morale. Autrement dit, l'existence même de la société et sa marche vers un état meilleur ne peuvent être assurés que si chaque individu s'astreint à une discipline de mœurs, la même pour tout le monde. On nous prouvera plus tard que cette discipline a pour condition nécessaire une religion. De là au catholicisme, le pas est tout de suite franchi, puisque, chez nous, que nous soyons croyants ou non, religion signifie presque toujours catholicisme.

Croyons donc, sous peine d'être des dissolvants sociaux. Croyons par devoir. La croyance relèverait avant tout de la volonté. M. Brunetière l'entend ainsi, au moins implicitement, et c'est là le

trait dominant de son caractère : vouloir d'abord, raisonner ensuite.

Ceci nous conduit à le résumer.

Il est l'homme-bloc, insouciant des contradictions, qu'elles soient dans ses propres paroles ou dans les faits.

Il se moque des contradictions parce que sa nature est belliqueuse. Nous le voyons terrasser aujourd'hui ses adversaires par un argument, il les terrassera demain par l'argument contraire. L'arme aura changé, l'ennemi non. Ainsi ce soldat, qui paraît versatile, ne le cède, en réalité, à personne pour la défense opiniâtre de son drapeau.

Il est énergique, il a de la volonté, un caractère indomptable. La certitude l'attire; il la prend parce qu'il la veut, et, pour la même raison, il la garde. Certes, son intelligence joue un rôle dans la conservation de ce trésor. Mais l'intelligence n'est pour lui qu'un instrument. Les contradictions qu'elle lui montre dans les faits doivent disparaître si des intérêts supérieurs l'exigent. Un instrument gênant a tort. On le redresse. En M. Brunetière la volonté a maintes fois asservi l'intelligence, sans jamais l'affaiblir d'ailleurs.

M. Brunetière est donc avant tout une force.

L'emploi que cette force fait d'elle-même est-il profitable ?

Pour les libres-penseurs, oui. Ils ont beaucoup plus d'avantage à lutter contre les hommes intelligents que contre les autres. Les autres ne vous attaquent jamais par le défaut de votre cuirasse et vous permettent ainsi de l'ignorer.

Pour l'Eglise, oui. Le catholicisme, hier encore, soutenait directement la vérité historique de ses dogmes. Aujourd'hui nous le voyons insister d'abord sur leur utilité sociale. La nouvelle position est bien moins difficile à défendre, et nul ne l'aura mieux fortifiée que M. Brunetière.

Pour la critique, oui et non. Oui, tant que M. Brunetière en a fait, non, quand il fait autre chose. On se souvient de ses combats en faveur de l'impersonnalité en littérature et implicitement contre le cabotinage. Cette campagne reste inachevée. Regrettons-le.

Et pour M. Brunetière lui-même ? Cela ne nous regarde pas. J'estime seulement qu'il faut lui savoir gré de sa conversion. Quand on trouve une religion bonne pour les autres, il est permis de la trouver mauvaise pour soi à condition de se taire, mais si l'on parle, qu'on se convertisse. M. Brunetière a compris ce devoir. Qu'il l'ait accompli sans dou-

leur pour sa raison, je ne le crois pas ; cette douleur en tout cas rehausserait davantage l'acte toujours courageux qui consiste à mettre sa conduite en accord avec ses doctrines. A cet égard, comme à plusieurs autres, M. Brunetière mérite l'admiration et l'estime.

M. COPPÉE

Laissons M. Coppée se présenter lui-même :

« Je suis, dit-il, la dernière grisette (1). »

« L'auteur de cette page, lisons-nous encore dans les *Contes pour les jours de fête*, a écrit un jour que, devant les souvenirs de l'épopée napoléonienne, il sentait se hérisser d'enthousiasme le *bonnet à poil qu'il a dans le cœur*. Cette métaphore chauvine et cocardière lui a valu plus d'un sarcasme, en notre triste époque où tant de gens croient de bon ton de se faire une âme internationale et cosmopolite et de se déclarer citoyens du monde apparemment pour se dispenser d'aimer leur patrie (2). »

M. Mimi-Pinson Coppée se résume assez bien en ces deux images : la grisette et le bonnet à poil. La grisette est une humble, fille d'humbles, très parisienne, légèrement gavroche, sentimentale, instinctive, intelligente, peu intellectuelle. L'amour dirige toute sa vie et toutes ses pensées, quand elle en a. Elle ne manque pas de religion, malgré quoi elle *tourne mal*. Quand l'amant arrive, Dieu se retire, mais pas trop loin, et à chaque

(1) *Mon Franc-Parler*. II, p. 62.

(2) Pp. 233-234.

Dimanche des Rameaux la gentille pécheresse renouvelle le buis bénit qui préside à des noces non bénies. Les années amènent la vieillesse, l'amant s'en va, Dieu revient. Et voilà comment se convertit la grisette.

Mais il n'y a plus de grisettes, puisque M. Coppée est la dernière. Alors, me dira-t-on, quel intérêt présente la conversion de votre bonnet à poil-grisette? Un intérêt considérable, répondrai-je. Mimi-Pinson, bien que disparue du monde galant, revit en un grand nombre de nos concitoyens mâles qui sont des braves gens sentimentaux, non pas, il est vrai, n'importe lesquels, mais de ceux qui appartiennent au *grand parti honnête*. On connaît celui-ci, sans quoi je serais obligé de le définir, ce qui m'embarrasserait fort. J'en puis dire seulement qu'il restera toujours dans l'opposition, car s'il en sortait il aurait pour alliés tous les politiciens malhonnêtes qui sont par essence amis des faveurs et de l'argent, c'est-à-dire du pouvoir. Si l'on veut une étiquette plus précise, le brave homme antiparlementaire ou *n'importequiste* représenterait assez bien le type auquel je fais allusion. Nous saurons approximativement ce qu'il est, ce qu'il sent, ce qu'il pense, comment il se convertit, en l'étudiant dans sa réalisation la plus illustre, M. François Coppée.

I

Nous venons de voir la symbolique, mais trop sommaire esquisse de M. Coppée. Il faut en compléter et en préciser les traits.

M. Coppée est donc un humble, fils d'humbles. Il n'a jamais renié ses origines ; au contraire, il en tire gloire, une gloire excessive, et cela refroidit la sympathie qu'il sollicite de nous pour avoir bien aimé sa mère. Mais on ne saurait lui décerner trop de louanges quand il parle des autres humbles, ses frères, demeurés dans l'obscurité des échoppes, des bureaux de ministères, des mansardes, des ateliers. Il aime le peuple et la petite bourgeoisie, il honore sa caste, la meilleure, la plus morale selon lui et selon la vérité, ce qui vaut mieux que d'en faire, à l'exemple de M. Bourget, un ramassis de dégénérés criminels ou dangereux.

Le peuple tient à l'aise dans le cœur de M. Coppée, large vaisseau, réceptacle infini de tendresses. Mais toutes ces tendresses ne sont pas de l'ordre

strictement vertueux. On a été jeune : « O les premiers baisers à travers la voilette (1) ! »

M. Coppée aime en brave homme et en bon homme, pas bégueule pour deux sous, comme il dirait en son langage. Le poète Amédée Violette qui, on nous l'avoue, a les mêmes sentiments que lui (2), se promène dans Paris « avec sa chère petite Rosa. Rosa, c'est sa bonne amie tout simplement. Amédée n'est pas hypocrite et ne cache pas ses amours comme l'éléphant (3) ». M. Coppée n'imite pas davantage la réserve éléphantine lorsqu'il nous fait ses propres confidences.

Et en prenant de l'âge il devient paternel, il ne se montre pas plus rigoriste envers la jeunesse qu'envers lui-même. Qu'elle s'amuse ! Il dit aux étudiants : « .... entre une conférence de M. Aulard et une partie de campagne avec une jolie fille, n'hésitez pas, filez sur Bougival ou sur Robinson... (4). »

Avec une bonhomie toute pareille il nous expose la contrariété que lui fait ressentir le refroidissement de la cinquantaine. « Je troquerais de bon cœur, s'écrie-t-il, la rosette rouge, l'habit à palmes

(1) *Poésies*, I, *Intimités*, p. 96.
(2) *Toute une jeunesse. Dédicace*, pp. I-II.
(3) *Mon Franc-Parler*, I, p. 8.
(4) *Ibid.*, I, p. 173.

vertes... contre un de mes *Quinze août* du second Empire avec dînette à Velizy... quand on ne me donnait pas du *cher Maître* et qu'on m'appelait tout populairement *mon trésor*... Dieu de Dieu! que c'est bête de vieillir (1). » Et on ne peut considérer cette dernière phrase comme une invite aux protestations polies du lecteur, car il ajoute (2) : ... « par une triste conséquence de l'âge, le printemps me fait moins d'effet chaque année;... je suis de plus en plus calme au point de vue de la galanterie (3). »

J'entends bien que les moralistes vont se récrier en me disant : « C'est un débauché que votre M. Coppée, comment pouvez-vous l'appeler bonhomme? » — Bon homme, brave homme, je le maintiens. Car s'il est un peu érotique, c'est un défaut qu'il partage avec nous tous, et cela ne l'empêche pas de chanter tant qu'il peut la charité, la pitié, le dévouement, l'abnégation. Enfin il est tellement le poète des humbles qu'on n'a vraiment pas besoin d'insister pour faire admettre la bonté foncière de son cœur.

Les humbles lui servent même de niveau comparatif pour juger les autres classes de la société.

(1) *Mon Franc-Parler*, I, *Fêtes d'autrefois*.
(2) *Ibid.*, II, p. 225.
(3) *Ibid.*, p. 226.

Chez lui les riches sont toujours antipathiques, tel le baron Mufelbach, généreux seulement par crainte des socialistes (1). Tel aussi le ménage dont il est question dans la pièce de vers intitulée *la Nourrice*. Quand Madame avoua sa grossesse,

L'homme, — la Bourse avait baissé probablement, —
Ne trouva tout d'abord qu'un mot suspect : Vraiment.
Mais rempli d'à propos, comme un joueur qui triche,
Il s'attendrit bientôt, sa femme étant très riche (2).

Le nourrisson mourut pendant que ses parents étaient au théâtre.

... La mère, en rentrant, trouva le médecin
Penché sur le petit cadavre déjà roide,
Et, confuse, ayant peur de paraître trop froide,
Fit, pour pleurer beaucoup, des efforts inouïs (3).

Les aristocrates ne sont pas beaucoup mieux traités. M. Coppée s'en moque avec un esprit quelque peu faubourien en les appelant duc de la Tour-Prends-Garde (4), marquis de la Tour-Prends-Garde (5), Mlle de la Tour-Prends-Garde, duchesse de Château-Branlant, vicomte de la Houstepilière (6).

Il ne les respecte qu'appauvris par l'émigration

(1) *Contes pour les jours de fête. — Les quarante sous du baron.*

(2) *Poésies*, II, p. 9.

(3) *Ibid.*, p. 12.

(4) *Toute une jeunesse*, p. 210.

(5) *Longues et brèves*, p. 197.

(6) *Le Coupable*, p. 59.

ou s'ils ont servi dans l'armée nationale, mais ce dernier point concerne le chapitre des chapeaux, je veux dire du bonnet à poil.

Est-ce aussi de l'amour des humbles que dérive l'antipathie professée par M. Coppée à l'égard de la magistrature ? On pourrait le croire, quand il nous parle de « ...ces excellents magistrats devant qui l'on traîne des malheureux, le nez cassé ou la tête fendue par les argousins, et qui leur distribuent par-dessus le marché des amendes et des journées de prison avec l'air détaché d'un joueur de whist en train de servir les cartes (1) ».

Le conseiller Durousseau est « célèbre par la grâce de gros chat paresseux qu'il déploie en jouant avec la tête d'un criminel (2) ». M. Lescuyer, autre magistrat, nous inspire de l'horreur par son « cou de vautour », sa « tête sèche et sanguine », ses « yeux de haine », son « rictus maussade à dents jaunes (3) ». Les juges sont appelés « chats fourrés », ils portent un « jupon noir » et « une peau de lapin sur l'épaule (4) ». Bref, l'espèce *justiciarde* n'est pas en faveur auprès de notre poète.

Il fait toutefois exception pour les juges du petit

(1) *Mon Franc-Parler*, I. p. 261.
(2) *Le Coupable*, pp. 294-295.
(3) *Ibid.*, pp. 6-7.
(4) *Ibid.*, p. 81.

parquet, « ... magistrats intègres... sur lesquels on ne peut compter pour les procès politiques et qui n'auront pas d'avancement (1) ».

Ici apparaît autre chose que l'amour des humbles. On remarque, en effet, que M. Coppée estime les victimes de l'épuration et que ses premières médisances contre la magistrature coïncident vers 1893 avec l'explosion de son militarisme. Il y a là politique sous roche. Déjà se prépare l'état d'âme propice aux dissensions de l'Affaire pendant lesquelles, au lieu de s'incliner à la fois devant l'armée et la magistrature, tout le monde préféra choisir, faute sans doute de pouvoir faire autrement.

Le choix de M. Coppée se trouvait indiqué d'avance. Il avait déjà commencé d'exalter le pantalon aux dépens de la robe, bien qu'ils fussent rouges l'un et l'autre.

(1) *Le Coupable*, p. 136.

II

J'ai dit *commencé*, car M. Coppée fut d'abord un militariste modéré. Il se contentait sagement d'aimer l'armée, sans en avoir, ou du moins sans en affecter l'idolâtrie. Parfois même il se permit de la critiquer. « Donc, ô femme, s'écria-t-il un jour,

Donc, ô femme, toujours ton caprice fantasque
Aux boucles des brassards s'accroche fasciné ;
Ton orgueil, par le glaive absurde dominé,
Tombe aux pieds des pesants pourfendeurs comme un [masque (1).]

Et ailleurs, à propos d'un soldat qu'il vit sur un banc aux côtés d'une bonne d'enfants :

Lui, la conscription à vingt ans l'avait pris.
Etre soldat, cela se nomme encore *service*.
Il maudit ce métier qui lui donnait un vice :
De pauvre on l'avait fait devenir paresseux (2).

Il est vrai que cela se rapportait à l'armée du second Empire.

(1) *Poésies*, I, p. 59.
(2) *Ibid.*, p. 179.

Au commencement de la République, les nouveaux officiers ne lui inspirèrent encore qu'une demi-confiance Il interpella un sous-lieutenant (1). Il le trouva bien habillé, bien ganté, charmant, plein d'élégance, mais lui fit observer que nous venions d'être battus, et lui demanda s'il travaillait, s'il s'occupait de ses hommes :

Vos soldats sont-ils vos enfants ?
Etes-vous leur chef et leur père ?
Je veux le croire et me défends
D'un doute qui me désespère.

Doute qu'il trouverait aujourd'hui criminel.

Désormais il ne marqua plus de méfiance, sans toutefois se laisser aller d'abord à un enthousiasme fougueux. Il dépeignit le métier des armes comme honorable. Ses officiers furent tous sympathiques. Cela n'alla pas plus loin.

Soudain il trembla en chambre d'un délire guerrier. A quel propos? je ne saurais le dire. L'histoire notera que ce fut vers 1893. Y avait-il à ce moment de l'agitation dans les esprits au sujet de l'armée, un vent belliqueux ou pacifique soufflait-il ? Réagissait-on contre *la Débâcle* de Zola et quelques autres ouvrages ? Ou bien l'accès de M. Coppée lui est-il propre ? Cette dernière hypothèse vaudrait

(1) *Poésies*, II, *Le Cahier rouge. — A un sous-lieutenant.*

d'être examinée, car, au commencement de 1894, notre poète releva d'une congestion pulmonaire. Les médecins diront si les maladies de poitrine, surtout chez les personnes qui les contractent facilement, ne sont pas précédées et suivies d'exaltation fébrile. Enfin n'oublions pas la crise de la cinquantaine : M. Coppée est né en 1842.

A défaut de la cause, affirmons les effets. Le 9 novembre 92 paraissait l'article intitulé *Un soldat de treize jours*. Il s'agit du jardinier de M. Coppée. « En lui, dit ce dernier, j'ai reconnu toute notre race, et il a certainement dans ses veines une goutte du sang de nos premiers ancêtres, qui tordaient en chignon leur crinière rousse et mettaient à nu leur torse blanc, pour combattre plus à l'aise, de ces Gaulois aux farouches moustaches et aux yeux d'acier, qui ne craignaient rien au monde que la chute du ciel (1). » Un brave, ce jardinier! Savez-vous quelle est son action d'éclat? Il a fait ses treize jours et sans avoir jamais servi auparavant. Et encore? Il est revenu enchanté, non pas de son retour, mais de son capitaine et de ses sous-officiers !... C'est dans le même article que M. Coppée se proclame pour la première fois en

(1) *Mon Franc-Parler*, I. p. 29.

délire. « ... J'aime l'armée, s'écrie-t-il, et quand passe un régiment, je l'accompagne un bout de chemin, le long du trottoir... Pour un peu, vieux gamin de Paris que je suis, je ramasserais deux tessons, je m'en ferais des castagnettes et je marquerais le rythme des tambours (1). »

Depuis lors il ne se calma plus.

Avec cette crise coïncide assez naturellement une *napoléonite* aiguë. M. Coppée appelle Napoléon *mon empereur* (2), *mon grand empereur* (3).

Lui-même devient un grognard. Il sacre, il jure, sans choquer toutefois les oreilles des dames. Sa vareuse rouge se change, dans son esprit, en uniforme, sa plume en sabre. Au moment où il va écrire un poème il se commande à lui-même : — Garde à vos ! — Si une rime peu complaisante le force à réfléchir : — Attention ! Fixe ! — Il crie : — Rassemblement ! — aux moineaux qu'il veut régaler de mie de pain, et il répète six fois : — Une, deuss, — pour vérifier que ses alexandrins ont bien douze pieds. Je me représente ainsi du moins son langage privé d'après son langage public.

Comme on réclamait un jour son indulgence à l'égard des députés en lui faisant observer qu'ils

(1) *Mon Franc-Parler*, I, p. 24.

(2) *Ibid*. III, p. 59.

(3) *Ibid*., p. 146.

avaient toujours voté sans discussion le budget de la guerre: « Mille tonnerres! s'écria-t-il. Il n'aurait plus manqué que cela! La haute trahison alors (1)? » A propos des incidents d'Aigues-Mortes, il hausse encore le ton : « Il va bien, dites-moi donc, votre rêve de fraternité universelle!... Restons fidèles au vieux jeu, fichtre de fichtre! Ne provoquons personne! mais soyons toujours parés pour le coup de chien. Fantassins, apprêtez... armes. Et vous, canonniers, à vos pièces (2)! »

Ce langage de troupier s'appliqua même aux choses littéraires, notamment lorsque M. Coppée joua au petit caporal devant M. d'Esparbès: il se ramena une mèche de cheveux sur le front, campa son bicorne d'académicien en bataille, inséra deux doigts entre les boutons de son gilet et se mit à tutoyer son jeune confrère comme Napoléon tutoyait les grognards de sa garde: « Et maintenant, sors du rang, mon petit d'Esparbès! Sors du rang, pour que celui que tu veux bien traiter comme un chef t'embrasse et te décore devant le front de la compagnie (3)! »

D'où viennent ces manifestations? Elles sont étranges, car M. Coppée n'a pas le tempérament belli-

(1) *Mon Franc-Parler*, I, p. 261.

(2) *Ibid.*, p. 312.

(3) *Ibid.*, p. 194.

queux. Il se proclame doux et pacifique. La guerre lui fait horreur, excepté celle qui nous rendrait l'Alsace-Lorraine et que d'ailleurs il ne veut pas voir provoquer. Toutefois il aime les guerres passées, les batailles que, dans son enfance, il voyait retracées sur les images d'Epinal (1) ou représentées au cirque par des acteurs vivants (2). Qu'est-ce donc qu'un goût pareil, sinon le goût du théâtre?

Notre brave homme national est ainsi fait. Nul au monde ne respecte plus la vie humaine, mais il raffole des carnages fictifs et des carnages éloignés de lui par l'espace ou le temps. C'est une variété du plaisir qu'il prend, commodément assis dans un fauteuil d'orchestre, à voir des drames épouvantables. L'armée pour lui est surtout un spectacle, et dans l'armée ses prédilections secrètes vont à la musique.

La France de ce brave homme est elle-même une sorte de grande actrice, chargée de faire des gestes héroïques devant le monde. Quand le monde a été bien ému, peu importe le reste. Nous pouvions perdre les vieilles limites de la Gaule puisque Napoléon était allé à Moscou; s'il nous avait menés jusqu'à Pékin, les Alliés nous auraient ensuite réduits

(1) *Mon Franc-Parler*, I, p. 69. (2) *Ibid.*, II, pp. 122-123.

à la Bretagne que la mémoire de Napoléon devrait nous être plus chère encore.

De pareils sentiments produisent un patriotisme d'une insuffisance lamentable. On a fait tout son devoir de patriote quand on a parlé de la défense des frontières, parce que le soldat fièrement appuyé sur son fusil, le drapeau qui flotte, le cuirassé vomissant une fumée noire sont des images théâtrales. Mais outre les étrangers qui, en somme, ne pensent pas sans répit à nous envahir, nous avons des ennemis installés à demeure chez nous, et qui tous les jours minent la race : tels sont par exemple l'alcool et la tuberculose. Il y a là une défense non moins urgente et du même ordre à organiser. Pourquoi cependant les gens qui se dispensent d'y participer ne sont-ils pas traités de *sans-patrie* par le brave homme ? C'est que l'abstention des spiritueux n'est pas un geste théâtral, c'est que le microbe n'est pas scénique.

III

Le brave homme en question aurait un goût fort incomplet pour le théâtre s'il n'aimait à s'exhiber lui-même. Aussi n'y manque-t-il guère. Dès que les circonstances le mettent un peu en relief, nous apprenons aussitôt les moindres détails qui le concernent. Il ne nous laissera pas ignorer longtemps combien il met de morceaux de sucre dans son café.

Tel est M. Coppée. Il fait du théâtre, il a le cœur théâtral, il ne quitte pas la scène, il y fait monter avec lui toute sa famille, ses amis, sa bonne et même ses animaux domestiques.

Nous savons comment il s'habillait. Dans son enfance on lui fit porter d'abord « une culotte fendue par derrière », c'était en 1847 et il avait cinq ans (1), puis « un petit caban de drap écossais à carreaux blancs et rouges, chef-d'œuvre de l'industrie maternelle » dont il était très fier. Il avait

(1) *Mon Franc-Parler*, pp. 264-265.

alors six ans et répondait au sobriquet de Cicis (1). Plus tard nous le retrouvons sur la plage de Coutainville, écrivant *les Jacobites* en vareuse rouge, et les hirondelles de mer n'avaient plus peur de son éclatant justaucorps (2). Il ne veut pas que nous ignorions son attirail de promenade quand il arpente les campagnes de Brie. « Mettons, s'écrie-t-il, des souliers de fatigue et ce costume de velours à côtes, ni trop lourd, ni trop léger. Sur la tête un vieux feutre qui n'a pas peur d'une averse; en main, une canne solide. Et en route (3)! »

En 94 M. Coppée avait trois chats: Petit-Loulou, angora de Portugal, Noiraud et Mistigris, « vagabonds inconnus, cheminots quelconques (4) ». Et sans doute il conservait encore ses deux chiennes de 93, Flora et Truffe (5).

Convenons, pour être justes, qu'il donne encore plus d'importance aux gens de son entourage. Nous avons déjà entendu parler de son jardinier. En bon fils il parle longuement de ses parents, en bon frère de ses sœurs. Il n'oublie pas son grand-père Jean-Baptiste Coppée, « l'homme au nez de priseur » qui épousa une « jeune personne aux yeux couleur de

(1) *Contes en prose*, pp. 27-28.
(2) *Mon Franc-Parler*, II, p. 104, et *Longues et Brèves*, p. 204.
(3) *Mon Franc-Parler*, II, p. 1.
(4) *Ibid.*, p. 250.
(5) *Ibid.*, I, p. 147.

café », née de Rechen et appartenant à une vieille noblesse d'épée (1). Il offre à sa petite nièce la publicité du *Gaulois* : « Je connais,... écrit-il, des femmes savantes qui sont en même temps de charmantes femmes. Une entre toutes, ma propre petite nièce. Cette jolie jeune fille — car elle est jolie, ce qui ne gâte rien — vient de passer d'une façon exceptionnellement brillante ses examens de licence ès-sciences naturelles, elle va faire ses études de médecine et elle est restée néanmoins d'une simplicité, d'une modestie, d'une grâce parfaites (2). » Ceci figure en première page, qu'on ne s'y trompe pas.

Bref, en lisant les œuvres de M. Coppée, on arrive à connaître de lui sa biographie complète, et cela sans qu'il ait écrit ses Mémoires. Il déclare d'ailleurs qu'il ne les écrira pas; sage résolution, car nous n'en avons plus besoin.

Cet amour de la mise en scène, si caractéristique chez notre brave homme, n'est pas sans influer sur ses vertus. Il se proclame humble et il fait de la réclame à son humilité. L'emblème qu'il choisit, sa violette, doit être assez grande pour qu'on la voie de l'Institut à la rue Oudinot. — Je suis un

(1) *Longues et Brèves*, pp. 251-252.

(2) *Gaulois*, 17 septembre 1903.

ignorant, je n'ai pas fait de rhétorique, — dit-il aux élèves du lycée Janson-de-Sailly, qui le voient vêtu de son habit à palmes vertes ; et il ajoute : — J'appartiens à l'Académie Française (1). — Il présida une distribution des prix à l'école primaire de Mandres (Seine-et-Oise). « Je ne suis qu'un immortel pour rire, un académicien », proclama-t-il (2). Oh! il ne se vante pas! mais il a soin de rappeler sa haute situation pour montrer combien il en conçoit peu d'orgueil. C'est de l'humilité mise au théâtre, de l'humilité ostentatoire.

On peut se demander même si sa préférence pour la charité comme panacée sociale ne procède pas aussi de la manie scénique. La charité qui soulage la misère fait de beaux gestes aptes à la reproduction théâtrale, mais celle qui cherche à prévenir la misère n'est plus qu'hygiène, solidarité, philanthropie ou humanitarisme, une entité pédante, à sa place derrière la table du conférencier, non derrière la rampe.

Et gardons-nous de reprocher trop vivement ces travers au brave homme sentimental, car ils sont aussi nationaux que nationalistes ; nous y sommes sujets vous et moi, chacun suivant sa mesure.

(1) *A voix haute*, p. 162. (2) *Ibid.*, p. 171.

IV

Au moment de passer à ce que pense M. Coppée, je vois que j'ai fait une division artificielle. Ce que pense M. Coppée ne diffère pas de ce qu'il sent.

L'opinion professée par lui au sujet de l'impôt sur les célibataires en sera une preuve entre mille. En 95 on propose de taxer les gens non mariés. Est-ce juste ou non, profitable ou non au budget? notre poète s'en inquiète peu, et il montre assez de mépris de l'argent pour qu'on ne puisse le soupçonner de regimber par pur intérêt. Il proteste cependant. Il a un secret, qu'il garde à moitié, chose extraordinaire! et en vertu duquel on montrerait de la cruauté à lui rappeler qu'il est vieux garçon. « Celui qui écrit ces lignes, nous dit-il, tout en gardant son secret... sent, au fond de son vieux cœur, se rouvrir et saigner une très ancienne cicatrice, et si l'impôt était voté, chaque quittance des contributions lui rappellerait un des plus gros chagrins

de sa vie (1). » Il fallait donc respecter la douleur d'un célibataire au profit de l'égoïsme de cent autres.

Si vous dites à M. Coppée qu'en cette conjoncture il fit preuve de peu de réflexion, lui-même renchérira sans doute en répondant : — Je réfléchis encore trop. Il ne faut suivre que l'instinct.

Voilà le trait le plus essentiel de sa philosophie. Quand il parle de ses deux chiennes Flora et Truffe, c'est bien pour nous les faire connaître, c'est aussi pour nous les donner en exemple. Il ne demande pas sans doute « qu'on marche à quatre pattes », mais il se plaint « d'un excès de culture intellectuelle ». L'intelligence nous empêche d'être bons. Le raisonnement justifie toutes les trahisons et toutes les lâchetés. « C'est par instinct au contraire qu'on accomplit presque toujours les devoirs essentiels (2)... » Les pauvres ignorants et bienfaisants se trouvent ainsi placés avec Flora et Truffe au-dessus des hommes d'étude et de pensée. Ils ont « dans leur âme ce calme moral que ne nous ont pas donné toutes les ressources de l'intelligence et qu'ils ont trouvé dans le simple exercice d'un ins-

(1) *Mon Franc-Parler*, III. — *L'impôt sur les célibataires*. p. 110.

(2) *Mon Franc-Parler*, I, p. 147.

tinct... Le propre de l'instinct, c'est d'abord de ne pas raisonner et puis de ne se tromper jamais (1) ».

De tout cela on pourrait inférer ou bien que les anthropophages sont supérieurs aux membres de l'Institut en intelligence et en force de raisonnement, si l'anthropophagie est criminelle, ou bien que l'anthropophagie est une vertu, si les anthropophages obéissent à un instinct.

Cette philosophie convient d'ailleurs à merveille au brave homme tel que nous l'avons défini. Pour lui tout est simple. La masse de l'humanité se compose de braves gens comme lui. Ne raisonnons plus, ne cherchons pas les complications. Puisque nous sommes en réalité d'accord sur le fond des choses, embrassons-nous et la question sociale sera résolue.

« La forme de l'Etat n'est rien, dit M. Coppée... Coupez dans le vieil arbre des Codes quelques branches pourries, » ce sera tout ce que vous pourrez faire. « Pourtant il existe une solution au problème, c'est l'amour (2). »

L'amour, on n'en saurait trop avoir évidemment, la difficulté peut-être est d'aimer. N'y a-t-il pas

(1) *A voix haute*, p. 63.

(2) *Mon Franc-Parler*, III, pp. 247-248.

dix-neuf siècles déjà que le Christ a proclamé la loi d'amour? Tout le monde estime cette loi excellent . Où en sommes-nous cependant de son application ? M. Coppée réussira mieux que le Christ, espérons-le; en attendant, il n'a pas réussi à aimer la magistrature, les politiciens, les riches, ni les dreyfusards. Un amour est le plus souvent accompagné de haine, comme une lumière d'ombres.

Aux enfants qui demandent le moyen d'atteindre la lune on répond : — Rien de plus aisé. Il suffit de prendre une échelle pourvu qu'elle soit assez longue. — Le brave homme nous fait une réponse pareille. Il croit résoudre une grosse difficulté par une autre non moins grosse ou par la même changée de nom. Chercher à réaliser le bonheur de l'humanité ou organiser l'amour universel, n'est-ce pas, au fond, un seul et même problème?

Dire qu'il faut s'aimer n'est qu'un cri du cœur. Il prouve la bonté de ceux qui le poussent, mais il n'avance guère la question sociale dans son ensemble, et dans les cas particuliers il ne semble pas toujours suffire à faire la lumière.

Vers la fin de 93 les ouvriers manquaient de travail. M. Coppée, qui les aime, prit aussitôt leurs intérêts.« Je demande du travail pour les ouvriers,»

s'écria-t-il sur un ton de commandement. La difficulté était de savoir quel travail leur donner. « Oh! tout ce qu'on voudra!... N'importe quoi!... » reprend notre brave homme (1).

En 97, la récolte se trouva insuffisante. Aussitôt M. Coppée s'inquiéta de la situation. Que faire? Si on ne laissait pas entrer les céréales étrangères, le pain du pauvre allait renchérir. D'autre part, diminuer les droits sur les blés serait une mesure déplorable qui porterait un coup sensible à l'agriculture française... *Panem nostrum quotidianum*... Quoi qu'il en fût, il nous fallait le pain quotidien. « Si nous nous aimions vraiment les uns les autres... nous l'aurions tous, ce pain quotidien (2). » Et maintenant, voici vos débats tranchés, protectionnistes et libre-échangistes!

Le système de l'amour doit avoir a priori pour résultat de nous faire éviter les occasions de lutte violente, en particulier la politique. En effet, le brave homme ne s'occupe pas de politique. Il le proclame du moins et il se croit sincère. Il ne fait rien de plus que d'aimer la France d'abord et ensuite l'humanité. Pour lui les formes de gouvernement sont des « mystifications variées (3) ». — « La

(1) *Mon Franc-Parler*, II, p. 66.

(2) *La Bonne Souffrance*, pp. 59-60.

(3) *Toute une jeunesse*, p. 292.

monarchie, l'oligarchie, ou la démocratie, dit M. Coppée, tout cela est kif-kif (1). » — « Rimeur frivole, esprit superficiel, confesse-t-il encore, je ne m'occupe pas de politique (2), et quatre pages plus loin il se met à parler politique pour ne plus s'arrêter.

Il propose la création de cours politiques dont voici le programme :

> Mensonge et trahison.
> Faux serments et palinodies.
> Du cumul et des sinécures.
> Corruption électorale.
> Du trafic des décorations.
> Un projet de Coup d'Etat (lecture du général J...).
> Coups de Bourse et pots-de-vin (3).

Il blâme l'expédition du Tonkin. Nos pauvres petits soldats s'en vont là-bas mourir « comme mouches... bien qu'ils n'aient à protéger..., paraît-il, qu'une bande de fonctionnaires et peut-être aussi quelques marchands d'absinthe et tenanciers de maisons publiques (4) ». Les parlementaires lui sont en horreur. Leur troupe « est surtout composée, personne ne l'ignore, de vulgaires cabotins (5) ». Ce n'est pas à dire « qu'il n'y ait point à la Cham-

(1) *Mon Franc-Parler*, p. 169.
(2) *Ibid.*, p. 1.
(3) *Ibid.*, pp. 5-6.
(4) *Ibid.*, p. 16
(5) *Longues et Brèves*, p. 49.

bre quelques hommes de franchise et de désintéressement. Mais comptez-les sur vos doigts ; vous n'aurez même pas besoin d'ouvrir les deux mains (1) ». Et il ne tarit pas sur Panama. Panama est le sujet du conte intitulé *Une restitution* (2). A Monte-Carlo il trouve Panama (3), Panama quand il rentre à Paris (4), Panama dans ses *Contes tout simples* (5), Panama *Autour de la Coupole* (6). Et pour célébrer La Fontaine il commence par gémir sur Panama (7).

Que l'honnête brave homme s'indigne d'être gouverné par des voleurs, c'est assez naturel. Une idée non moins naturelle se présente : qu'il aille donc aider les députés loyaux et désintéressés à parfaire leur incomplète dizaine. Oh non! il refuse, il augmenterait, paraît-il, le nombre des autres députés... « Je n'irai pas, dit-il, grossir cette bande de parlementaires qui m'ont tout l'air d'être pourris jusqu'aux moelles... (8). » Et l'occasion est mise à profit par lui pour nous répéter qu'il ne veut pas de politique, qu'il n'y entend rien, mais que les autres n'y entendent pas davantage.

(1) *Mon Franc-Parler*, I, p. 254.
(2) *Longues et Brèves*.
(3) *Mon Franc-Parler*, I, p. 91.
(4) *Ibid.*, *Rentrée à Paris*.
(5) P. 63.
(6) *Mon Franc-Parler*, III, p. 344.
(7) *Ibid.*, p. 312.
(8) *Ibid.*, I, p. 254.

M. Coppée en somme condamne le parlementarisme. Il a condamné aussi, dès 1880, le suffrage universel... « étonnante institution, orgueil de notre siècle, grâce à laquelle le vote d'un matelot alcoolisé exerce la même influence sur les destinées du pays que celui d'un homme de génie ou tout simplement de sens commun (1) ».

Cependant, c'est bien convenu, il ne fait pas de politique.

Les braves gens de son espèce imitent cet exemple. Ils sont dangereux, aussi dangereux que des sectaires, en raison précisément de leur sincérité ingénue. — A d'autres, se disent-ils, le triste privilège d'entretenir nos discordes. Restons en dehors des luttes de parti. Notre seule passion sera l'intérêt national, et sans chercher de vaines complications, nous en jugerons avec notre cœur, notre instinct, notre bon sens. — Or les intérêts nationaux ne peuvent se défendre parfois d'être politiques. Des divisions naissent à leur sujet. Nos braves gens se prononcent, l'intérêt national étant de leur ressort. Ils se croient impartiaux puisqu'ils planent au-dessus des partis ; l'opinion, désintéressée à coup sûr, qu'ils tirent de leur bon sens à eux leur paraît conforme à l'évidence même. Que pen-

(1) *Contes en proses*, p. 185.

vent-ils donc voir dans l'opinion contraire, sinon celle des corrompus ou des fous? Les corrompus méritent la Guyane et les fous Charenton. Voilà donc nos braves gens mûrs pour jouer les Robespierre. Ils sont humains, ils ne tueront provisoirement personne, mais ils souffleront sur le feu avec d'autant plus d'ardeur que leurs convictions seront plus naïves.

On le vit à propos de l'Affaire. M. Coppée, président de la *Patrie Française*, fit la déclaration suivante : « Notre groupe n'aura pas d'étiquette politique ou religieuse ; nous ne sommes, pour la plupart, ni antisémites, ni nationalistes, mais nous acceptons, dans la limite de notre principe, les hommes de tous les partis (1). » C'était là le point de départ du brave homme : s'occuper de la Patrie, rien que de la Patrie. Or, le brave homme impartial, intègre, jugea dans son bon sens que l'intérêt de la Patrie exigeait l'acceptation des sentences rendues par les conseils de guerre. Donc les gens qui défendaient quand même Dreyfus étaient soudoyés par l'étranger. « Hier encore, à propos de l'ignoble Affaire, écrivit M. Coppée, n'avons-nous pas vu les millions cosmopolites acheter et corrompre la presse, la justice, tant de consciences ;

(1) *Le Temps*, 3 janvier 1899.

et si la malheureuse France saigne de récentes blessures, n'est-ce pas parce qu'elle a été foudroyée par une mitraille d'or (1) ? » Oui, une mitraille d'or ; le brave homme l'a vue, de ses yeux vue. Quel devoir lui dictait donc sa conscience ? Le plus pressant était d'écraser les traîtres complices des mitrailleurs, c'est-à-dire les parlementaires et leurs chefs. Déroulède méditait cette œuvre. Aussi M. Coppée l'embrassa-t-il le 18 février, et il adjura, je ne sais à quelle date, « six mille citoyens... de suivre Déroulède comme un drapeau le jour où celui-ci nous débarrasserait de ce gouvernement de ruine et de honte... (2) ». Voici donc le brave homme pacifique, doux, étranger à la politique, devenu émeutier. Il consentit implicitement à ce que l'on versât le sang de ses concitoyens, car si la tentative de Déroulède avait eu un commencement de succès, des résistances au moins partielles se seraient produites, et la mitraille de plomb aurait accompagné la mitraille d'or.

M. Coppée rêve encore, sans doute, du salut par un pronunciamiento :

> ....pioche en main, plein de colère,
> Je creuse avec lenteur, hélas !

(1) *La Patrie* 29 décembre 1899.

(2) *Article du Gaulois de juillet 1899, cité par G. Clemenceau. Justice militaire*, p. 181.

Un canal au flot populaire,
Vers le parlement d'Augias.

Je garde l'espérance heureuse
D'un chef, d'un général vainqueur,
Suivi, sur la route poudreuse,
De soldats qui chantent en chœur ;

Et dans un rêve d'épopée,
Je vois le Sauveur de demain
Faire le salut de l'épée
A toutes les croix du chemin (1).

Une épopée de ce genre ne se réalise pas sans quelques tueries préliminaires entre Français. Mais le brave homme préfère le sang à la boue. Cela veut dire, si je ne me trompe, le sang de ses adversaires politiques à la boue de leur gouvernement.

Tirons du cas de M. Coppée une leçon d'histoire et de psychologie. On croit, en général, que les hommes violents seuls sont les auteurs des révolutions sanglantes. C'est une erreur : les doux y prennent leur part aussi, une part importante, surtout quand ils ont le tempérament passionné. Leur pouvoir d'amour est également un pouvoir de haine. On a tort de ne voir que des monstres parmi les pourvoyeurs de la guillotine sous la Terreur. Les plus zélés d'entre eux seraient d'idylliques et

(1) *Dans la prière et dans la lutte. — Le Devoir nouveau.*

honnêtes petits bourgeois que cela m'étonnerait peu.

Et de nos jours méfiez-vous du brave homme quand il s'écrie : — Je ne fais pas de politique. — C'est à ce moment précis que naît en son cœur l'envie de changer de gouvernement.

V

Quand l'exaltation dangereuse de M. Coppée atteignit au paroxysme, il était tout fraîchement converti, si toutefois sa conversion en est une, car il n'avait pas à changer son cœur demeuré uni à l'Eglise.

Cependant notre poète accomplit une évolution. Suivons-la.

« Je fus élevé chrétiennement, nous dit-il, et après ma première communion, j'ai accompli mes devoirs religieux, pendant plusieurs années, avec une naïve ferveur. Ce furent, je le dis franchement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété (1). »

Entre vingt et trente ans, il versifia ses remords.

.... Son esprit
Partit aux pays fabuleux
Où l'on pense cueillir les camélias bleus

(1) *La Bonne Souffrance. — Préface*, pp. 5-6.

Et trouver l'amour idéale.

Et le poète nous dit :

Là j'ai beaucoup souffert, et j'en reviens meurtri.
En d'indignes plaisirs à jamais j'ai flétri
Les saintes blancheurs de mon âme (1).

Peu à peu cependant il prit moins au tragique les péchés que l'on commet avec les grisettes : nous l'avons vu plus haut.

Nous ne savons pas au juste pourquoi il cessa de croire après la perte de son innocence, ni si le premier doute suivit de près chez lui la première faute. Il doutait, cela seul est certain. « Vous ne croyez pas, dur comme fer, n'est-ce pas? dit-il, — ni moi non plus, — qu'il y ait trois personnes en Dieu et peut-être avez-vous des doutes sur la transsubstantiation. Ce n'est pas un crime (2). » — « Hélas ! je ne crois pas aux miracles (3). » — « Quelqu'un de peu mystique, confesse-t-il à M. Jules Bois, c'est votre humble serviteur (4). »

Mais il n'est pas pour cela irréligieux. Il a soin de se proclamer l'adepte d'un christianisme assez vague qui tantôt se réduit à la morale et tantôt prend l'aspect d'un spiritualisme peu défini. M. Cop-

(1) *Poésies*, I, *Vers le passé.*
(2) *Mon Franc-Parler*, I, pp. 280-281.
(3) *Ibid.*, II, pp. 111 .
(4) *Jules Bois. L'Au-delà*, pp. 47-55.

pée, qui a parlé devant les étudiants, nous expose comme il suit une partie de sa conférence : « ... Je leur ai dit que mon esprit répugnait aux dogmes et aux mystères, mais que mon cœur était pénétré de cette morale du Christ qui a déjà transformé le monde et qui, retrempée à sa source première, suffirait à détruire les derniers esclavages qui subsistent dans la société des hommes (1). » A propos d'*En Route*, il envoie toutes ses félicitations à M. Huysmans. « Très franchement, poursuit-il, je l'envie, moi qui, malgré tout, ne parviens encore à être qu'un chrétien de cœur et de désir (2). » Et M. Jules Bois reçoit encore cette confidence à propos des innombrables cultes qui se pratiquent à Paris : « Je vous avouerai que tout cela me semble passablement absurde, que je trouverais plus simple d'espérer en un Dieu juste et bon... (3). »

En ces matières comme en d'autres, il se montre brave homme. Il n'approfondit pas, il se laisse aller au sentiment. La religion catholique reste pour lui une source de poésie, la consolatrice des humbles, l'ouvrière de l'amélioration sociale par l'amour ; il ne lui a jamais témoigné que de la bienveillance. Parfois même on croirait qu'il va devancer l'heure

(1) *Mon Franc-Parler*, p. 205.
(2) *Ibid.*, III pp. 12-13.
(3) *L'Au-delà*, pp. 47-55.

fixée pour sa conversion : « J'ai franchi, dit-il, le seuil de l'Eglise solitaire. J'ai touché l'eau du bénitier où trembla le reflet d'une ogive, et l'âme pleine de l'infini du ciel, j'ai fait le signe de la Croix (1). » Enfin, quand il repassa plus tard sa vie de pécheur, il ne sut pas au juste s'il avait jamais cessé de croire : « Aujourd'hui, que j'ai retrouvé la foi, je me demande même si je l'ai absolument perdue (2). »

Quelque flottant que fût cet état d'esprit, devons-nous n'y voir aucun élément rationnel ? Ce serait une erreur, car le brave homme a une raison. Elle fonctionne principalement, il est vrai, sur le mode instinctif, mais elle persuade ainsi tout aussi bien, sinon mieux qu'à l'état conscient. M. Coppée se trompe, je le crois, en la faisant régir uniquement par la chasteté ou son contraire. Le fait d'avoir des conversations illicites avec les femmes légères ne peut servir en rien à établir la vérité ou la fausseté des miracles évangéliques. Il attente, j'en conviens, à la discipline chrétienne, et par là même sape la foi si celle-ci repose uniquement sur la volonté. Mais tel n'est pas le cas de M. Coppée. Sa volonté se confond avec son cœur, et son cœur a toujours eu de la tendresse pour la religion catholique.

(1) *Mon Franc-Parler*, II, p. 82, 5 octobre 1893.

(2) *La Bonne Souffrance. Préface*, p. 7.

Il subsistait donc bien en lui certaines répugnances de l'ordre rationnel qui l'empêchaient de croire ce qu'il avait envie de croire.

Quelle force lui permit enfin de les surmonter ? Il nous l'a dit lui-même : ce fut la *Bonne Souffrance*. En janvier 1897, il était à Pau, souffrant depuis plusieurs mois déjà, lorsqu'il dut faire venir son chirurgien et subir une redoutable opération. Il pria la religieuse dominicaine qui le veillait de ne pas le laisser mourir sans confesseur. Le confesseur n'eut pas à intervenir. M. Coppée, tiré provisoirement d'affaire, revint à Paris (1). Mais au mois de juin une rechute nécessita de nouveaux recours au chirurgien. La seconde opération fut bien plus grave que la première. Notre poète passa des jours terribles et crut sa fin imminente. Cette fois, le prêtre vint. M. Coppée se confessa, hésita devant l'Eucharistie, lut l'Evangile et se convertit (2). « Vous haussez les épaules, s'écria-t-il, orgueilleux bouffis de vaine science (3) ! »

Qu'ont-ils vraiment fait ces *orgueilleux bouffis* ? Peut-être se sont-ils contentés de noter les déclarations du brave homme. « Un jour, dit-il, j'ai senti sur mon front le souffle de la mort et en moi se

(1) *La Bonne Souffrance*, pp. 10-11.

(2) *Ibid.*, pp. 12-13

(3) *Ibid.*, p. 13.

sont réveillés l'horreur du néant et le besoin de la vie éternelle (1). »

Il n'y a pas de quoi hausser les épaules en effet. Quand on désire l'immortalité de l'âme, il suffit d'y croire pour la réaliser. Soyez certains de goûter les joies du ciel, et vous pourrez les savourer par avance jusqu'à la dernière minute. Le néant est incapable de vous les enlever. Il conserve tout entières les illusions les plus merveilleuses ; car pour subir une désillusion, si légère soit-elle, encore faut-il en avoir conscience, et pour cela encore faut-il exister. M. Anatole France a fait, je crois, une remarque analogue, mais sous une autre forme et en un style à coup sûr plus charmeur. Si je plagie de trop près le plus athénien de nos libres-penseurs, au moins aurai-je vulgarisé sa pensée, non pas, souhaitons-le, en la rendant vulgaire.

M. Coppée, pour en revenir à lui, avoue donc s'être converti par crainte. On conçoit que ses anciens scrupules rationalistes aient disparu devant la formidable Mort. Ils n'étaient guère qu'instinctifs. Un instinct a chassé l'autre. La raison s'est laissé porter sans résistance. « Je dois en convenir, dit notre poète, je n'ai pas la tête théologique. Modeste

(1) *La Bonne Souffrance*, pp. 199-200.

ignorant, je n'ai même pas essayé de percer les obscurités du dogme (1). »

Cette conversion ne produisit aucun résultat public appréciable. M. Coppée suivit dans l'Affaire le parti auquel ses antécédents le prédestinaient. On a dit qu'il fut sur le point de défendre Dreyfus. Son cœur l'y sollicita probablement : lutter avec une poignée d'hommes contre toute l'opinion, c'était héroïque, cela devait le tenter. Mais on lui fit croire, comme à tous les braves gens dont il est le type, que sauver Dreyfus équivalait à perdre l'armée. Alors il ne pouvait plus hésiter. Homme d'instinct, il obéit à son instinct militariste, chauvin et cocardier. Panama lui avait fixé les idées sur le rôle corrupteur de l'argent juif. Le Reinach du Panama avait été le destructeur de l'honneur parlementaire ; le Reinach du Syndicat voulait être le destructeur de l'honneur militaire. Il y avait là un parallélisme qui s'imposait avec une autorité de rime riche au poète brave homme. Son siège était fait comme la plupart des sièges. M. Coppée se serait converti en 1902 seulement qu'il eût tout de même embrassé Déroulède en 1899. Or embrasser Déroulède signifiait que l'on tenait Dreyfus pour l'auteur du bor-

(1) *La Bonne Souffrance. Préface*, pp. 14-16.

dereau. Inclinons-nous devant la logique de l'histoire.

Sans doute, M. Coppée chérit encore plus les congréganistes après qu'avant sa réconciliation avec l'Eglise. Demeuré incrédule, peut-être n'eût-il pas protesté contre les expulsions de religieux et de religieuses pratiquées par M. Combes en refusant de payer l'impôt. Qui sait, pourtant? Mais cet acte de résistance ne troubla guère le public ni les finances nationales. Celles-ci n'en perdirent pas un centime. M. Coppée non plus : il mit un de ses manuscrits aux enchères et acquitta ses contributions avec le produit de cette vente. Ce fut ainsi un de ses admirateurs qui paya le principal et les frais.

Par ailleurs, la conversion de M. Coppée eut pour lui un résultat nuisible. Elle lui fit quitter la présidence de la Patrie Française. En brave homme, il n'avait pu garder pour lui ses affaires de conscience. Tout le monde les entendit raconter. Le président donnait une indiscrète publicité aux ardeurs du néophyte. Lorsque la Patrie Française comprit qu'elle était seulement un parti français, elle songea : — Ne paraissons pas trop cléricaux, — et on fit part de ce souhait à M. Coppée qui démissionna. «... Vous-même, écrivit-il à M. Jules Lemaître, m'avez prévenu que ma seule présence serait considérée comme

un danger par quelques-uns de nos amis qu'épouvante, bien à tort, selon moi, le reproche absurde de cléricalisme. — Votre lettre me désole, répondit M. Lemaître, et, si je ne sentais que votre décision est irrévocable, je vous supplierais de rester.. (1). » — Démissionnez, conseille M. Lemaître. — Je démissionne, soupire M. Coppée. — Puisque vous tenez absolument à démissionner, reprend M. Lemaître, je ne puis en conscience m'y opposer. — Ces choses-là sont rudes.

M. Coppée dut ressentir quelque amertume de voir se terminer ainsi un de ses beaux rêves : régénérer la France. Une tristesse vint alors s'ajouter à toutes ses tristesses. Nouveau croyant, il assiste au triomphe de l'anticléricalisme. Patriote, il estime que son pays tombe au dernier rang des nations. Pour lui la magistrature se compose de laquais véreux à plat ventre devant le pouvoir, l'armée est en proie aux délateurs, le drapeau dans la boue, le peuple dans la misère et la folie, le gouvernement salarié par l'Allemagne. Il ne découvre plus que ruines et ordures. Lui-même vieillit. Sa muse est morte. Mourantes sont les choses qu'il aime : le vieux Paris, les anciens usages, les idées traditionnelles, les rêves épiques. Ses yeux affaiblis par

(1) *Le Temps*, 26 mai 1902.

l'âge n'aperçoivent pas les pousses neuves qui surgissent parmi les décombres, ou, s'il les distingue, il les croit vénéneuses.

Plaignons ceux qui ne savent pas se rajeunir avec leur temps. Plaignons le vieux chantre d'amour fourvoyé par l'amour dans les luttes politiques : il voulait aimer, il a dû haïr.

M. Coppée assure avoir trouvé toute consolation dans la foi. La foi ne fera ainsi que payer une dette, puisqu'elle a contribué à lui faire mieux sentir la malice humaine sous sa forme jacobine.

VI

Nous aurons peu de chose à dire maintenant pour résumer la conversion de M. Coppée.

Elle représente l'évolution religieuse d'une foule de braves gens, et c'est pourquoi nous nous sommes attaché principalement à faire le portrait de l'un d'eux. Au point de vue représentatif, j'estime cette conversion grandement instructive.

Elle n'a d'ailleurs pas d'autre intérêt, sauf, bien entendu, pour M. Coppée, mais nous devons rester à la porte des consciences qui sont des sanctuaires privés et inviolables.

L'Eglise n'a rien gagné à retrouver M. Coppée qu'elle n'avait jamais perdu.

Celui-ci fit de la politique entre la fin de 92 et 96 dans les trois volumes de *Mon Franc Parler*, et il continua la même politique pendant l'Affaire. Avec ou sans *Bonne Souffrance*, M. Coppée, homme public, fût donc resté le même.

N'oublions pas qu'il est poète, grand poète, assu-

rent plusieurs critiques. Cette appréciation réservée, on devra toujours lui accorder le charme de la tendresse et de l'intimité, le goût pour les dévouements héroïques, l'amour passionné des humbles. Par malheur, sa carrière poétique se termina pratiquement avec *Pour la Couronne*. Panama l'engagea dans une autre voie. Il voulut se faire en prose le Juvénal du parlement. Il se fourvoya. Cette erreur, si l'on consulte les dates, n'a aucun rapport avec son retour aux pratiques religieuses. D'autre part, il est peu de ses pièces de vers que ne pourrait signer un auteur catholique : on n'en trouverait aucune qui sente le libre-penseur. La conversion de M. Coppée reste indifférente à la littérature.

Elle n'est donc, en somme, qu'une affaire purement individuelle. Puisse-t-elle procurer encore des jours sereins à un poète qui connut des jours glorieux.

CONCLUSION

Les grands convertis projettent-ils quelque lumière sur le conflit qui persiste chez nous entre la religion catholique et le gros des républicains?

Ce conflit peut être envisagé de deux manières: dans la doctrine et dans les faits.

Au premier point de vue, nous remarquerons surtout la tactique de défense employée par les écrivains catholiques: ils ne cherchent plus à établir directement le bien fondé de leurs croyances. Le Christ est-il ressuscité oui ou non, a-t-il fait oui ou non des miracles? Ils n'abordent guère les questions de ce genre. Leurs œuvres sont presque vierges de démonstrations sur les dogmes pris séparément, tout au rebours de l'apologétique traditionnelle qui en faisait son objet principal. Ils ne s'inquiètent que de la société, souci qui leur inspire l'argumentation suivante: — pas de société sans morale, pas de morale sans religion; or, pour nous autres Français, la religion c'est le catholicisme. — Arrivé à ce point, on n'a plus besoin de détailler les dogmes qui passent tous en bloc.

De sorte qu'un changement considérable, un

renversement, s'est produit. Autrefois les Apôtres disaient : — Le Christ est ressuscité, donc sa morale est divine, donc vous devez la pratiquer. — Nos modernes Apôtres disent : — L'existence de la société exige que vous pratiquiez la morale chrétienne ; or, vous ne sentirez pas l'obligation de la pratiquer si elle ne vient pas de Dieu, donc il faut qu'elle vienne de Dieu, donc le Christ est Dieu, donc il est ressuscité. — Indiquons, sans y insister faute de place, l'importance instructive d'un pareil retournement.

Nos grands convertis ont mis la main à ce retournement. Ils vont à la religion par l'utilité sociale.

M. Bourget veut une société construite scientifiquement, basée sur l'expérience accumulée, c'est-à-dire sur la tradition, et comme notre plus vieille tradition est le catholicisme, tout Français doit soumettre sa raison à Rome. Pour M. Brunetière, on s'en souvient, la question sociale est une question morale, la question morale est une question religieuse, donc, etc... M. Coppée dit : — Aimons-nous et la société sera aussi parfaite qu'elle peut l'être, de là découle la nécessité de répandre la religion de l'amour, la religion du Christ, qui chez nous est le catholicisme. — Ici M. Huysmans fait bande à part : ce n'est pas le catholicisme qui l'a

converti, c'est lui qui a converti le catholicisme... en chasse gardée pour le seul et unique Durtal.

Si on veut résumer la polémique religieuse actuelle au point de vue doctrinal, il faut se représenter un dialogue peu courtois : — Imbécile volontaire! dit l'anticlérical au catholique. — Criminel! répond le catholique à l'anticlérical, criminel qui détruis la société pour amuser ton cerveau et satisfaire tes bas instincts !

Chacun des argumentateurs occupe une position très forte.

Le libre-penseur a l'avantage par la raison et par la science dont il dispose tout entières, tandis que le croyant se prive en partie de leur aide pour obéir aux dogmes qu'il s'agirait précisément de défendre.

Au contraire, dans sa forteresse de la discipline sociale, le catholique nargue le mécréant. Il s'appuie sur la pratique, l'expérience, l'esprit positif. — Une société, proclame-t-il, ne peut vivre sans religion, et la preuve en est qu'aujourd'hui même il n'y a pas de peuple civilisé sans religion. — Vous direz : — Mais avec le progrès de la science et de la raison l'humanité arrivera peu à peu à se passer de dogmes. — C'est là qu'on vous attend pour vous accabler de railleries, c'est là, pauvre homme

affranchi de préjugés, libre de craintes superstitieuses, sorti des brouillards mystiques, vainqueur des chimères surnaturelles, c'est là que vous devenez l'utopiste, le gobe-la-lune! — Eh quoi! s'écriera-t-on, vous détruisez l'ordre actuel en faveur d'un ordre dont vous ne pouvez pas même démontrer l'existence future? Autant supprimer la vapeur et l'électricité sous prétexte qu'on découvrira par le radium des forces nouvelles qui les remplaceront avantageusement.

Il ne suffit donc pas de hausser les épaules en écoutant nos grands convertis. Eux aussi, et avec eux des gens de forte envergure, haussent les épaules au seul nom de libre-pensée.

Je le répète, ils occupent une situation formidable. Celle-ci, en effet, permet logiquement de dire aux non-catholiques : — La moindre parole que vous prononcez contre nos dogmes est une atteinte à la patrie et à la société, donc taisez-vous. — Prouver à son contradicteur qu'il va commettre un crime en ouvrant la bouche est, à mon avis, le comble de la stratégie dialectique.

Malheureusement pour eux beaucoup de croyants sont, ou se croient, obligés de ne pas s'en tenir là. Ils font des sorties hors de leur place forte et engagent alors la lutte en brandissant des métaphysi-

ques dérisoires qu'ils feraient bien mieux de laisser accrochées aux panoplies. Quelques-uns évitent cette faute. Tels M. Bourget parfois et M. Brunetière souvent. Ils refusent le combat sur d'autres positions que celle de la discipline sociale en disant :

— La science et la religion sont sur deux plans différents.

Ceci restera une affirmation audacieuse tant que l'Eglise conservera vis-à-vis de l'histoire son attitude présente. Croire que le Christ est physiquement ressuscité, qu'il a réellement violé les lois de la nature par ses miracles, qu'une vierge a enfanté, c'est se mettre en opposition avec la science. Quand il s'agira de ces faits, on sera obligé d'opter entre la science et la religion, aussi longtemps que la religion leur attribuera une réalité historique ou que la science conservera le principe de la permanence du fait.

Ce conflit est irréductible actuellement. Le sera-t-il toujours? Qui sait ? Le catholicisme ne gène pas en tout nos connaissances positives. Nous allons le montrer par l'exemple de l'Eucharistie, qui n'a rien d'antiscientifique, contrairement au préjugé populaire. On sait déjà que le pain azyme ne perd aucune de ses propriétés physiques après la consécration; peut-être sait-on moins que sa com-

position chimique ne change pas davantage. D'autre part le corps du Christ qui vient se substituer à la pâte du pain n'a aucune des propriétés physiques, chimiques, mécaniques ou géométriques d'un corps humain; c'est un corps glorieux. Je parle ici d'après les théologiens. Quelles objections dès lors élèverait-on contre la transsubstantiation? Les lois admises par les savants n'en souffrent en rien. Qu'un phénomène ultranaturel vienne ou non se superposer aux réalités naturelles en les respectant, cela n'a aucune importance pour eux. La religion et la science ont ici chacune leur *plan*. Un chimiste peut communier pieusement sans sacrifier un iota ni de sa foi ni de sa chimie.

La même absence de contact, le même décollement, si je puis dire, s'observe entre la science et beaucoup d'autres mystères religieux. Le jour où il sera complet, rien n'empêchera plus la paix doctrinale de s'établir, même entre la religion et la philosophie. On peut en effet, à la rigueur, concevoir une philosophie basée sur la science pour tout le monde et une philosophie de superposition à l'usage des seuls croyants.

Au sein même de l'Eglise, l'abbé Loisy, après d'autres et avec d'autres, fit beaucoup pour achever ce souhaitable décollement. Il voulait en somme

établir les dogmes et la recherche historique en deux domaines absolument séparés. Possédant la certitude religieuse par la foi, ayant conquis la certitude scientifique par le travail, il refusait de sacrifier l'un à l'autre deux ordres de vérité qui devaient à son avis non seulement coexister, mais ne jamais être exposés à se combattre.

Est-il admissible, quand il s'agit de travaux d'exégèse, que leurs résultats puissent être dictés d'avance? Je me propose, par exemple, de déterminer quel est le véritable auteur du quatrième Evangile, et l'on prétend me faire aboutir par obligation de conscience à l'apôtre Jean, fils de Zébédée! Ma recherche, n'étant pas libre dans ses conclusions, devient inutile, et autant vaudrait me l'interdire franchement.

Ainsi l'Eglise base la foi sur certains faits historiques et base ensuite la critique de ces faits sur la foi. L'abbé Loisy lui rendait évidemment service en l'appelant hors de ce cercle vicieux. Au lieu de le remercier, elle l'a condamné. Il s'est soumis, non sans de cruelles souffrances probablement. Puissions-nous le consoler en lui disant que son triomphe est possible. Beaucoup de catholiques intelligents penseront comme lui, secrètement d'abord, puis avec moins de scrupules; leur opinion

se répandra, deviendra universelle, et sera enfin sanctionnée par le silence papal. Les livres de l'abbé Loisy qui resteront hérétiques auront formé la nouvelle opinion orthodoxe. Nos petits-enfants, sinon leurs pères, entendront même quelqu'un s'écrier : — L'abbé Loisy a été condamné non point par l'Eglise, mais par des historiens. — Pourquoi pas? M. Brunetière a bien dit : « On nous rebat les oreilles de la *question de Galilée*. Mais ce ne sont pas des théologiens, ce sont des philosophes qui ont persécuté Galilée ; et ce sont des *raisons* qu'ils lui ont opposées et même ce sont des raisons aristotéliciennes (1). »

Bref, que nous soyons bon prophète ou non, le cas désormais célèbre de l'abbé Loisy permet d'entrevoir une solution pacifique au conflit doctrinal qui divise le catholicisme et la libre pensée et en même temps l'Eglise et le parti démocratique français. Une fois la religion installée sur un autre plan que la science, ces deux reines pourront vaquer à toutes leurs affaires sans jamais risquer de se heurter. Quant à la morale et à l'intérêt social, ne trouverait-on pas alors le moyen de proclamer qu'ils sont les mêmes dans les deux plans? Les catholiques liraient en français et en romain la règle

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 96, p. 887.

de vie que les libres-penseurs liraient seulement en français.

Serait-ce enfin la paix? Hélas! pas encore. Si le conflit dont nous parlons n'était que doctrinal, il n'existerait peut-être plus. Le Christ a dit : — Mon royaume n'est pas de ce monde, — mais on ne l'a pas cru; sans cela les hommes pourraient différer jusqu'à leur entrée dans ce royaume les disputes qui le concernent. Y a-t-il un ciel, y a-t-il une providence, l'âme est-elle immortelle? Nous le saurons après la mort, ou nous ne saurons rien, et nous ne sommes pas pressés de le savoir. Un problème dont on attend la solution avec une telle patience ne saurait échauffer les cervelles, et s'il les échauffe tout de même c'est qu'il touche aussi à des affaires plus immédiates que celles d'outre-tombe.

Les grands convertis confirment cette induction. M. Brunetière, par exemple, est certain aujourd'hui que Dieu réserve aux justes des récompenses magnifiques. M. Brunetière s'efforce de propager la religion qui assure cet avenir de bonheur. C'est croyez-vous par zèle pour nos intérêts ultra-terrestres. Il veut sans doute que M. Anatole France, vêtu un jour comme lui d'une robe éclatante, module à ses côtés l'hosanna sans fin des bienheureux? Non, tel n'est pas le but qu'il se propose. M. Anatole France,

vous, moi, Pierre ou Paul, soyons élus, M. Brunetière y consent ; soyons damnés, il en prendra son parti. On ne l'entend même jamais s'inquiéter de la place que tiendra l'ensemble de nos compatriotes au ciel ou aux enfers. En revanche, il ne prononce pas de discours, il n'écrit pas d'article, où ne soit étudiée passionnément l'influence du catholicisme sur les intérêts terrestres de la société.

La question religieuse est donc à son avis sociale et politique. Il en déduirait aussi que le conflit religieux est social et politique. Regrettons pour la paix intérieure qu'il n'ait pas tort.

Au point de vue social, il est d'abord assez remarquable que nos convertis soient quatre académiciens : trois d'entre eux appartenant à une autre Académie que l'Académie Goncourt dont fait partie M. Huysmans. Si je les avais choisis, cela signifierait peu de chose, mais je n'ai pas choisi, j'ai tout pris parmi ceux que la voix publique appelle grands. On me citera M. Combes, tenu aujourd'hui encore pour considérable, mais il avait moins d'importance au temps où il quittait le giron de l'Eglise. Puissé-je étudier un jour le cas de M. Combes? Ce cas ne saurait d'ailleurs se confondre avec celui de notre quatuor ; il est d'un autre ordre puisqu'il a trait à une conversion de jeu-

nesse et qu'il remonte à une époque différente.

Il n'enlève rien de sa signification au phénomène suivant : Si l'on observe les conversions illustres de la fin du XIXe siècle, elles se produisent *toutes* en faveur du catholicisme et dans un temps très court. *En Route*, de M. Huysmans, a été écrit en 1894, *Après une visite au Vatican*, de M. Brunetière, à la fin de la même année, *la Terre Promise* et *Cosmopolis*, de M. Bourget, en 1892, *le Fantôme* du même en 1901, M. Coppée subit *la Bonne souffrance* en 1897. Une réaction religieuse eut donc lieu juste avant la réaction anti-religieuse d'aujourd'hui. Elle est restée confinée dans la bourgeoisie. Aucun de nos grands convertis en effet n'a l'oreille du prolétariat, et c'est là un sort qui leur est commun avec la plupart des écrivains. M. Brunetière, en sa qualité d'orateur, devrait faire exception, mais il peut constater, à regret sans doute, que ses auditoires coutumiers ne comprennent guère d'ouvriers, ni de paysans, ni même d'employés. M. Bourget conserve sa clientèle bourgeoise qui baye après la noblesse et l'élégance. M. Coppée chante les humbles sans que les humbles l'entendent chanter. Mettons encore à part M. Huysmans, qui ne veut être suivi de personne.

Le mouvement catholique, dont nos convertis

sont le fruit et l'indice, n'a donc pas atteint le peuple qui, au contraire, est allé en se déchristianisant, s'il faut en croire M. Coppée. Notre religion dominante tendrait à devenir en partie une religion de classe. Cette conclusion se trouve encore confirmée indirectement par les dires de M. Huysmans et de M. Bourget. Le premier affirme nettement que notre catholicisme actuel flatte le riche et méprise le pauvre. D'après le second, la religion traditionnelle de la France a pour avantage principal d'être le support tout préparé d'une classe aristocratique dirigeante.

Si l'on considère maintenant la question sous l'aspect politique, on notera que nos quatre convertis sont de l'opposition. M. Bourget s'est proclamé légitimiste dans *Cœur de femme*. La République n'excite l'enthousiasme ni de M. Brunetière, ni de M. Coppée, mais ils consentent volontiers à l'accepter, le premier à condition que l'on fasse table rase de tous les changements législatifs accomplis depuis Mac-Mahon, le second pourvu qu'elle soit *sauvée* par un général. M. Huysmans se contenterait de mépriser la *défense républicaine* comme tous les autres gouvernements, n'étaient les tribulations ménagères qu'elle inflige à Durtal.

Et, chose étrange, il se joint au chœur des trois autres dans l'affaire Dreyfus. « La nation privilé-

giée du Christ, la France, dit-il..., a été attaquée, à moitié étranglée, saboulée à coups de bottes, roulée dans le purin des fosses par une racaille payée de mécréants. La franc-maçonnerie a démuselé, pour cette infâme besogne, la meute avide des israélites et des protestants (1). »

M. Huysmans cependant se distingue ici encore, car il endosse, je le suppose, les propos, hostiles à l'armée, de son Durtal. Il professe donc l'antidreyfusisme antimilitariste, et, par là, il trouve le moyen d'être seul de son opinion. Le mérite de l'originalité lui reste.

C'est un fait assez connu que l'opinion catholique française en immense majorité se trouve d'accord avec nos grands convertis. Elle a toujours été depuis 70 plus ou moins antirépublicaine ou antiparlementaire. Ses représentants siègent à droite. Tout au plus quelques-uns se hasardent-ils jusqu'au centre. On ne vit guère de catholiques ni parmi les radicaux, ni parmi les socialistes, ni parmi les anciens opportunistes, même avant le règne du bloc. Et l'Affaire montra les catholiques syndiqués pour un autre intérêt que celui de leur foi ; tous, à quelques exceptions près, se proclamèrent anti-

(1) *Sainte Lydwine de Schiedam*, p. 309.

dreyfusards, étiquette devenue presque tout de suite politique.

Ceci achève donc bien de confirmer que le conflit religieux est social et politique, comme nous le disions plus haut, et comme tout le monde le sait. Mais, encore une fois, de quelle manière peut-il s'expliquer?

Vient-il d'un caractère essentiel du catholicisme? Certaines personnes observent que celui-ci est une religion d'autorité. De là, disent-elles, son opposition à tous les partis d'affranchissement populaire. Cette réponse n'est pas entièrement satisfaisante. On peut être catholique et approuver en grande partie l'œuvre de la Révolution, comme MM. Brunetière et Coppée. Le catholicisme s'accommode fort bien de la démocratie en Amérique, et MM. Brunetière et Bourget le font remarquer maintes fois. Peu importe d'ailleurs qu'une religion soit une religion d'autorité. Tout dépend seulement des classes d'hommes en faveur de qui elle exerce son autorité. Si la noblesse féodale, si la royauté ensuite avaient persécuté le catholicisme, celui-ci aurait triomphé avec la Révolution et persécuterait aujourd'hui les partis réactionnaires.

Ici une objection se présente. L'Eglise. dit-on, a toujours prêché la soumission aux pouvoirs établis,

c'est pourquoi, dans l'hypothèse faite plus haut, la Révolution n'aurait pas eu lieu. Je répondrai que l'Eglise a sanctionné beaucoup d'usurpations : elle a sacré Clovis après avoir béni les derniers empereurs romains ; elle a sacré les Carlovingiens après les Mérovingiens, les Capétiens après les Carlovingiens, Bonaparte après les Bourbons. Amie des seuls plébéiens, elle eût traité de légitimes les usurpations populaires. Ses prêtres n'ont pu empêcher un peuple croyant de faire la Révolution de 89 ; l'auraient-ils retenu davantage dans un soulèvement opéré contre des ennemis de la foi ? Non, s'il faut en croire la guerre de Vendée.

Le christianisme est d'ailleurs naturellement démocratique. M. Brunetière l'observe avec raison. Rien n'empêchait donc en principe l'Eglise d'être autoritaire pour le peuple contre la société de l'ancien régime. Aujourd'hui encore elle pourrait être autoritaire en faveur des socialistes contre les partis bourgeois. Ce ne sont pas ses dogmes qui l'en détournent. Elle enseigne la résignation au peuple, et c'est pourquoi les socialistes en veulent à sa doctrine. Ils ont tort ; ils oublient qu'elle enseigne également aux riches le détachement des richesses. Il est vrai que le pauvre doit se résigner *d'abord* et le riche se détacher *ensuite* de ses richesses

dans la mesure où cela lui convient. Mais supposons que les collectivistes réalisent leur rêve; ce serait alors le riche qui devrait *d'abord* se détacher de ses richesses et le pauvre se résigner *ensuite* à ne pas être plus riche que les autres. Les prêtres catholiques n'auraient pas à changer leurs sermons. Si l'Eglise est en hostilité chez nous avec les partis démocratiques, ce n'est donc pas à sa doctrine qu'il faut s'en prendre. Il n'y a là qu'une question de faits, c'est-à-dire une question d'histoire.

M. Huysmans arrive à la même conclusion quand il s'écrie :

« ...Les revendications que nous formulons sont plutôt hypocrites. Nous réclamons aujourd'hui la liberté et nous ne l'avons jamais accordée aux autres. Si demain le vent tournait, si c'était un des tristes légumes récoltés dans nos potagers catholiques qui supplantait Waldeck, nous serions plus intolérants que lui et nous le rendrions presque sympathique. Nous avons embêté tout le monde, madame Bavoil, alors que nous disposions d'un soupçon d'autorité. on nous le rend ; tout se paie ; le moment de l'échéance est venu (1). » Manière pittoresque de dire : Consultez l'histoire et vous y verrez pourquoi on nous moleste.

(1) *L'Oblat*, p. 391.

Il y a un effet de l'histoire observable à tout instant et qui nous donnera des lumières : c'est la tradition. Nos convertis sont tous des traditionnels, et pour eux la grande force du catholicisme réside en la tradition. Il y trouve aussi, chez nous, une grande cause de faiblesse, car l'hostilité de notre démocratie lui vient de là, et de là seulement. Une religion fut liée pendant treize siècles et d'une manière indissoluble au gouvernement de la France, à la féodalité, à la royauté. Elle participait au pouvoir politique. Ses chefs appartenaient presque tous à la classe dominante. Sa constitution était pour ainsi dire feutrée avec la constitution du pays. Quoi d'étonnant si on ne put renverser le pouvoir politique, la classe dominante, la constitution, sans entrer en conflit avec cette religion ? Et telle est la force de la tradition que le catholicisme garde nécessairement une empreinte profonde de l'ancien régime ; il reste *réactionnaire*, quoi que fassent beaucoup de catholiques. Si on l'a détaché du *cadavre de la royauté*, suivant un cliché célèbre, il en garde l'odeur. Ses instincts monarchiques persistent jusque dans son acceptation de la République : la plupart des catholiques n'abandonnent en effet les vieux partis que pour aller au nationalisme, c'est-à-dire à la dictature plus ou moins mitigée.

M. Bourget à cet égard est plus clairvoyant que ses confrères lorsqu'il sépare le catholicisme de la démocratie au nom de la Science, la Science étant pour lui la tradition. Son erreur, erreur colossale, consiste à croire qu'il y a une seule Tradition. En cherchant un peu on trouverait une infinité de traditions. L'idée de Science et le rationalisme sont des traditions qui nous viennent des Grecs. Et du sein de cette mer noire et longtemps silencieuse que fut le peuple, ne vit-on pas surgir parfois des lames de fond, affleurements de courants jusque-là invisibles, mais presque éternels peut-être. La plèbe anglaise n'a-t-elle pas chanté au moyen-âge : « Quand Adam bèchait, quand Eve filait, où donc était le gentilhomme ? »

Je demandais un jour à un paysan : — Que craindriez-vous si la royauté revenait ? — Il me répondit : — On rétablirait les billets de confession. — Traditions que tout cela.

En résumé, le conflit ne consiste pas dans la défense de la Tradition par le catholicisme contre la démocratie, comme le prétend M. Bourget, mais dans la bataille entre certaines traditions de la démocratie et certaines traditions du catholicisme.

Il faut ajouter : en France. Et cela éclaire encore le conflit. Nos convertis donnent toujours comme

exemple de tolérance religieuse les Etats-Unis. En ce pays le catholicisme jouit d'une paix absolue ; pourquoi, demande-t-on, n'en serait-il pas de même chez nous ? Tout simplement parce que le catholicisme des Etats-Unis est dégagé de traditions politiques. Il n'est pas, comme en France, une vieille religion qui fut religion d'Etat pendant treize cents ans. La révolution américaine renversa la domination anglaise sans trouver une organisation de l'Eglise catholique appuyée sur cette domination, pour la raison toute simple que l'Angleterre était protestante. Le catholicisme américain n'a jamais été solidaire d'une forme de gouvernement hostile à la forme actuelle. Il reste aux Américains bien assez de *supériorités* sans qu'on leur prête encore celle du libéralisme religieux : l'homme est volontiers tolérant lorsqu'il manque de motifs pour ne pas l'être.

Ajoutons sur ce point une considération que négligent nos convertis : les catholiques sont aux Etats-Unis en minorité, dix millions sur quatre-vingts environ. Les autres chrétiens sont répartis en une poussière de sectes. Aucune puissance dominante ne se dresse donc en face de l'Etat qui, dès lors, peut sans dangers laisser l'enseignement aux mains de l'initiative privée. En Grande-Bretagne

et en Allemagne, les partis démocratiques ne marquent aucune hostilité contre le catholicisme, et nous constatons là encore que les populations ne sont pas en majorité catholiques. Partout ailleurs démocrate est synonyme d'anticlérical, ce qui veut toujours un peu dire anticatholique ; nous le voyons par l'exemple de la Belgique, de la France, de l'Italie et de l'Espagne, et cela ne peut guère être autrement. Dans ces pays, le parti démocratique est à l'opposition ou au pouvoir. S'il est à l'opposition le gouvernement qu'il veut renverser se trouve plus ou moins soudé à la vieille religion nationale par tradition et par intérêt ; s'il est au pouvoir, cette même religion reste à côté de lui, puissance formidable, sympathique à la réaction, et que ne viennent pas contrebalancer d'autres religions. Deux grandes puissances voisines et non alliées ont toujours une fâcheuse propension à se battre, comme le montraient hier encore la Russie et le Japon.

Le même danger de guerre entre l'Eglise et l'Etat n'existe pas chez les nations à majorité protestante. Cela vient de la facilité avec laquelle se divise le protestantisme, tendance dont il mourra peut-être, mais qui, en attendant, est salutaire pour l'Etat laïque. Si, par exemple, un gouvernement démocratique anglais entrait en lutte contre le clergé

anglican, il susciterait parmi celui-ci des dissidences que nulle autorité supérieure, que nul pape, ne tendrait à faire cesser; le conflit religieux se traduirait par l'apparition d'une secte nouvelle, fait bien trop commun pour exciter une émotion sérieuse ni durable.

La religion catholique est la meilleure de toutes... dans les pays protestants; dans les pays de tradition et de majorité catholiques, la plus dangereuse. Ces derniers ne peuvent, en effet, se livrer à une agitation politique sans qu'elle s'y trouve plus ou moins mêlée. Leurs partis démocratiques ont connu le catholicisme allié à une autorité hostile; de là par réaction naît l'instinct qui les porte à se faire anticléricaux autoritaires quand ils détiennent le pouvoir. Le jacobinisme n'est pas un produit latin, c'est un produit catholique.

Y a-t-il un remède à ce conflit religieux qu'on déplore parce qu'il nous fait perdre de la force et du temps? Ne pleurons pas le temps perdu : il est en quelque sorte gagné, puisque le temps est le principal remède. Nous avons en effet montré que le conflit était traditionnel de part et d'autre; or, les traditions sont l'œuvre du temps, et le temps seul peut défaire ce qu'il a fait. De grands changements sont accomplis. Le catholicisme français

n'est déjà plus ce qu'il était sous le second empire. Ne désespérons jamais de lui. Il faut bien qu'il se proclame immuable, mais cette immutabilité n'est au fond qu'une formule protocolaire. Venant de Dieu il n'en reste pas moins humain, et à ce titre forcé de s'adapter aux circonstances variables de la vie terrestre, ou d'en mourir. Il ne mourra pas de sitôt, donc il s'adaptera.

Examinons brièvement, pour terminer, quelques faits actuels favorables ou non à cette adaptation.

Elle s'accomplirait d'une façon définitive si l'on installait sur deux plans séparés la religion d'une part, la politique et l'intérêt social de l'autre. — Mon royaume n'est pas de ce monde, — il est bon de répéter cette parole du Christ qui donne la solution éternelle du problème religieux. Elle signifie que le chrétien pourra prendre vis-à-vis des affaires de ce monde l'attitude qu'il voudra : il sera monarchiste, nationaliste, progressiste, radical, collectiviste ou même anarchiste, le tout à son gré, pourvu qu'il accomplisse les préceptes de la morale chrétienne. Or si celle-ci vous impose la charité, elle ne vous défend pas la solidarité ; si elle vous interdit d'attenter à la propriété du prochain, elle reste muette sur la forme légale de cette propriété ; elle s'oppose à l'effusion du sang, même

sans doute par la dynamite. mais elle n'empêche pas de désirer le bonheur public sans gouvernement. En résumé, la religion peut se faire indépendante de tout système social et politique. Qu'il y ait une même proportion de catholiques parmi les gens de toutes les opinions, et de ce jour-là il n'y aura plus de question religieuse. Quel soulagement!

Malheureusement, nos grand convertis ne travaillent pas à ce résultat. En faisant du catholicisme une affaire sociale, ils se donnent une belle position dialectique, mais ils attirent sur eux des méfiances légitimes. — Se faire catholique, disent-ils, est un devoir social, et c'est embrasser une doctrine sociale. — Ils nous promettent cependant la liberté quand ils seront au pouvoir. De quel droit? Méfions-nous. Le pouvoir a coutume d'imposer par la force des lois ce qu'il envisage comme le devoir social.

Sa Sainteté Pie X ne tend pas non plus à la solution des deux plans séparés. « C'est un droit imprescriptible de la nature, dit-il en un *motu proprio*, que la propriété privée, fruit du travail et de l'industrie, de l'accession et de la donation... (1). » Sa Sainteté a peut-être raison comme économiste, mais si elle parle *ex cathedra*, elle interdit aux

(1) *Petit Temps*, 25 décembre 1903.

catholiques les opinions collectivistes. Sera-t-il même loisible aux fidèles de préconiser le rachat par l'Etat des chemins de fer, des mines, des grands magasins? Voilà donc une rencontre du plan religieux et du plan politique. Rencontre fâcheuse, car elle permettra d'insinuer que les propriétaires catholiques défendent leur foi pour défendre leurs propriétés. Le catholicisme deviendrait de plus en plus une religion de classe.

Les lois sur les congrégations opèrent à cet égard dans le même sens que Pie X. Elles détruisent les écoles confessionnelles du peuple et laissent subsister celles de la bourgeoisie, écoles assez riches pour se payer un bon personnel laïque mais clérical. L'effet de ces lois, s'il se produit dans toute son ampleur, sera de réduire la clientèle catholique à une bonne moitié de la bourgeoisie.

Beaucoup de bons esprits augurent que la séparation des Eglises et de l'Etat, en principe excellente, rendra le conflit religieux plus aigu. Hier, dit-on, l'Etat retenait encore un peu l'Eglise de faire des incursions trop éclatantes sur le plan politique, mais le pourra-t il lorsqu'il ne paiera plus le clergé? Tout curé aura au même titre que les citoyens non fonctionnaires le droit de saper le gouvernement, et il ne s'en privera pas. Les trente

millions que nos budgets ne donneront plus au culte lui seront fournis par une classe de gens peu républicaine. Flattant les opinions de ces commanditaires, les prêtres feront une opposition que leur intérêt de commandités rendra plus fanatique, jusqu'au jour où un ministère trouvera la République compromise et se défendra par l'arbitraire demeuré son unique ressource. Craignons donc que la séparation n'ouvre une ère de violences et de représailles.

Je partageai d'abord cette inquiétude, mais je finis par apprendre que les citoyens *avancés* contribueraient eux-mêmes aux frais du culte. C'est d'ailleurs leur devoir, sauf exception, quand ils ne sont pas célibataires, car leurs femmes, comme les autres Françaises, ont presque toutes des besoins religieux, et il faudra satisfaire pécuniairement à ces légitimes besoins tant que le mari gardera chez nous la responsabilité des finances conjugales. Ainsi l'intérêt, en cela d'accord avec les préceptes évangéliques, engagera les prêtres à ne favoriser ouvertement aucun parti. Il y a là pour la paix une sauvegarde (1).

(1) Pie X n'a pas encore prononcé aujourd'hui (10 août 1906) sur l'organisation de l'Église catholique en France. Qu'arrivera-t-il si par aventure il défend aux fidèles et au clergé d'instituer des asso-

La solution du conflit doctrinal telle que nous l'avons fait entrevoir ne serait pas non plus sans aider à l'apaisement.

Il y a enfin parmi les catholiques religieux des fidèles et des prêtres qui sympathisent avec les tentatives de l'abbé Loisy. Et de même qu'ils mettent l'histoire et la religion sur deux plans différents, ils séparent la religion de la politique. On les appelle catholiques libéraux. L'Eglise les tient en suspicion, mais ils sont intelligents, actifs, généreux; ils pourraient bien gagner de l'influence. Leurs progrès seraient ceux du christianisme ramené aux seules choses de l'âme. Or, tous les hommes peuvent approuver ce christianisme-là, sinon dans ses dogmes, au moins dans ses actes, puisqu'il s'en tient pour les choses terrestres à une morale reconnue par l'humanité entière. Il ne risque de démêlés avec personne en ce qui concerne le royaume de ce monde,

ciations cultuelles? Cela dépendra beaucoup du gouvernement. Celui-ci ne fermerait pas tout à coup toutes les églises sans faire naître une grande agitation et nous mettre sous la menace d'un nouveau concordat, mais il pourra supprimer l'une, puis l'autre, suivant que se présenteront des circonstances favorables, et arriver ainsi à réduire beaucoup le nombre de ces églises, avec l'assentiment de la grande majorité de l'opinion. Toutefois l'anéantissement total du catholicisme en France paraît impossible; on arrivera forcément à un *modus vivendi*, fût-il extralégal et basé sur une simple tolérance de fait. Aussi nos réflexions sur la question d'argent ne seront-elles pas nécessairement rendues inutiles par une décision intransigeante de Pie X.

puisque le royaume céleste fait le seul objet de ses ambitions.

Pour conclure, si l'on a le droit de prendre au sérieux le conflit entre la religion et la démocratie, on s'infligerait peut-être des maux de nerfs superflus en le prenant au tragique. Quant à l'expliquer, répétons-le, c'est surtout l'affaire de l'histoire. Et l'on me dira : — Nous voilà bien avancés ! Où est l'histoire? Nous connaissons des histoires. Ce sont des plaidoyers. Ils nous apprennent seulement que tel avocat est au service de la religion et tel autre au service de la démocratie. Les clients de ces avocats sont en procès, nous le savions, mais pourquoi? De sorte qu'en nous renvoyant à eux vous nous conseillez de résoudre la question par la question.— Je répondrai qu'il est parfois possible d'entrevoir l'origine d'un procès à travers les plaidoiries. En outre, certains historiens me paraissent animés aujourd'hui d'un esprit nouveau : ils cherchent à comprendre plutôt qu'à justifier ou à blâmer. Je répondrai encore que si la vérité se tient à la disposition de tout le monde, son abord n'en reste pas moins malaisé.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-six août mil neuf cent six

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE



